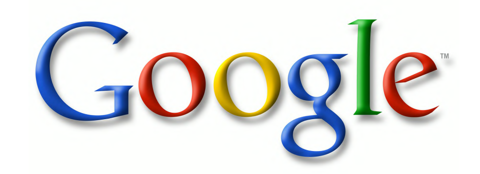
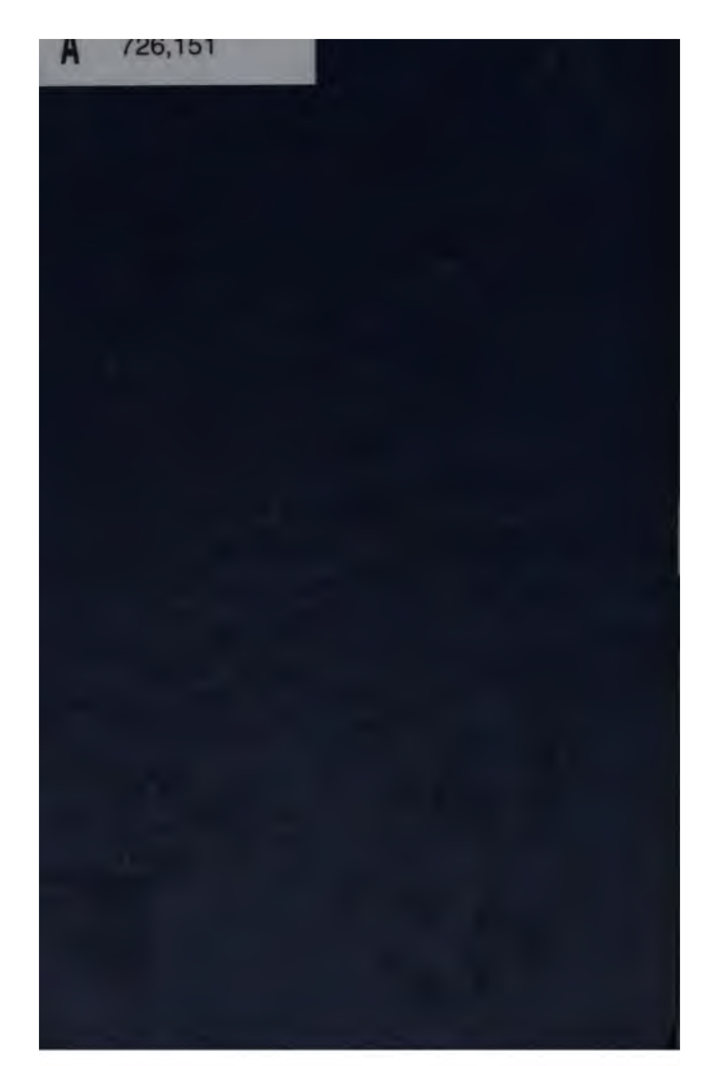





EX LIBRIS
MAREUSE



NOUVELLE

# ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE.

TOME XI.[e]

DE L'IMPRIMERIE DE CORDI

# NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE POÉTIQUE,

OU

# CHOIX DE POÉSIES

DANS TOUS LES GENRES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

PAR P. CAPELLE.

---

## SATIRES ET DIALOGUES.

---

PARIS,

FERRA, LIBRAIRE, rue des G.ds-Augustins, N.° 23.

1819.

# DE LA SATIRE.

La *Satire* est un poëme destiné à peindre les vices, les travers ou les ridicules des hommes en général ou en particulier : elle diffère de la comédie, en ce que celle-ci ne combat qu'indirectement, tandis que l'autre attaque en face.

La *Satire*, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la Raison des attentats d'un sot.

(Boileau, *Sat.* ix.)

On pourrait diviser les *Satires* en trois classes :

La première, la *Satire* générale, porte plus sur les choses que sur les personnes, s'arme contre les abus, imprime le sceau du mépris

aux ennemis de la morale et de la saine raison.

La seconde, moins sérieuse, ne frappe que les travers : elle déclare la guerre à la sottise, à la fatuité, au ridicule.

La troisième enfin se rapproche du libelle par le fond et par la forme. On pourrait encore diviser les *Satires* sous les titres de *littéraires*, *morales* et *politiques*. Ce dernier genre ne s'est introduit chez nous que depuis la révolution.

S'il faut en croire quelques auteurs anciens, le mot *Satire* vient du mot *saturoi*, nom qui désigne les *Satyres*, compagnons de Bacchus, lesquels attaquaient, par des railleries et des paroles piquantes, tous ceux qu'ils rencontraient.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que, chez les Grecs, dans sa première origine, la *Satire* consistait en des jeux champêtres, des plaisanteries grossières, des postures grotesques, des vers faits à la hâte et récités en dansant; et que, comme ces spectacles étaient consacrés à Bacchus, on crut qu'il était convenable d'y introduire les *Satyres*, ses compagnons de

débauche (1), et de leur faire jouer un rôle également comique, par leur équipage, par leurs actions et par leurs discours.

Mais si, dans les commencemens, les pièces *satiriques* n'avaient pour acteurs que des *Satyres* ou des *Silènes*, les choses changèrent ensuite. Les *Cyclopes* d'Euripide, les titres des anciennes pièces *satiriques*, nous apprennent que les dieux ou demi-dieux, et des héroïnes, comme Omphale, y trouvaient place et en faisaient le principal sujet.

Plus tard Hipponax et Archiloque s'en servirent pour attaquer et livrer au ridicule des principaux personnages de la Grèce, et leurs

(1) Suivant plusieurs critiques, le mot *Satire* n'a rien de commun avec le nom que portent, dans la fable, ces êtres monstrueux qu'elle représente entièrement velus et avec des pieds de chèvre : ce mot est *satura*, qui, dans les auteurs de la plus ancienne latinité, signifie un mélange de toutes sortes de sujets. Dans la suite, on l'appliqua plus particulièrement aux ouvrages qui avaient pour objet la raillerie et la plaisanterie.

*Satires* pouvaient plutôt s'appeler de vérita bles libelles, si l'on en juge par les effets hor ribles qui en résultaient, et par la punitio de leurs auteurs. Hipponax fut chassé de so pays, et Archiloque fut poignardé. Ce dernie avait si cruellement diffamé Lycambe, qui lı avait refusé sa fille, que ce malheureux s donna la mort. Archiloque fut l'inventeur d vers ïambe dont les Grecs et les Latins s servirent dans leurs pièces de théâtre.

Chez les Romains, la *Satire* introduite pa les Toscans, ne fut d'abord qu'une espèce d chanson dialoguée, dont la force et la vivacit des reparties faisaient tout le mérite.

Livius Andronicus, Grec d'origine, ayai donné à Rome des spectacles en règle, *Satire* changea de forme et de nom, et parı sur le théâtre, soit avant, soit après les grand pièces. Ces *Satires*, ou petites pièces, furei nommées *satiræ* ou *exodia*. Tel fut, poı ainsi dire, le germe de la *Satire* chez les R mains. A ces premières *Satires* en succéda uı autre de Terentius Varron, qu'il intitula *Sati*

*ménippée*, à cause de sa ressemblance avec celle de Ménippe, philosophe cynique grec, qui dans ses ouvrages, mélange ingénieux de prose et de vers, tournait en ridicule les vices et les travers de ses contemporains.

Le livre de Sénèque sur la mort de Claudius, celui de Boëce, sur la consolation de la philosophie; la *Satire* de Pétrone, sont des *Satires* dans le goût de Ménippe. On a donné ce nom à celle qui parut en France vers la fin du seizième siècle, et qui est un tableau des États tenus à Paris par la ligue (1).

Enfin arriva Lucilius, chevalier romain (2),

---

(1) *La satire Ménippée*, ou *de la vertu du Catholicon d'Espagne.* Jacques Gillot, chanoine de la Sainte-Chapelle, fut le principal auteur de cette ingénieuse *Satire :* il eut pour collaborateurs le P. Rapin et Passerat.

(2) Lucilius, grand-oncle maternel d'Auguste, naquit à Suessa-Aurunca, l'an de Rome 605, et mourut à Naples en 660.

qui fixa l'état de la *Satire :* ce qui fit dire à Quintilien : *Satira quidem tota nostra est* (1). C'est ainsi qu'après lui, Horace, Perse et Juvénal nous l'ont donnée, comme l'a dit Boileau :

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la *Satire.*
Lucile le premier osa la faire voir;
Aux vices des Romains présenta le miroir;
Vengea l'humble Vertu de la Richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment :
On ne fut plus ni fat ni sot impunément;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure!
Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

---

(1) Sans doute Quintilien veut dire seulement qu'en ce genre les Romains n'ont rien emprunté des Grecs; car il ne pouvait pas ignorer qu'Hipponax et Archiloque ne s'étaient rendus que trop fameux par leurs *Satires.*

Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés:
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée (1);
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs (2),
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs (3);
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux porte-faix de Rome il vende Messaline (4),
Ses écrits, pleins de feu, partout brillent aux yeux.

Ainsi donc Horace (5), joignant l'aménité du chantre de Tibur à la politesse du courtisan d'Auguste, a peint avec autant de force que de souplesse les vices et les ridicules de son temps : il semble avoir écrit sous la dictée de l'Enjouement et de la Raison. Voltaire a

---

(1) Juvénal, sat. 10, v. 60 et suivans.

(2) —— sat. 4, v. 35, jusqu'à la fin.

(3) —— sat. 4, v. 74.

(4) —— sat. 6, depuis le vers 115 jusqu'à 132.

(5) L'un des plus beaux esprits et des plus judicieux critiques du siècle d'Auguste, naquit à Venuse, 63 ans avant Jésus-Christ. Il mourut à 57 ans.

[redacted]



très-bien dit de lui, dans l'épître qu'il lui a adressée, qu'on lit

........ ses écrits, pleins de force et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.

La manière de Perse (1) est rude, ses formes heurtées, son tour elliptique : il franchit les idées intermédiaires, et s'enveloppe dans une concision souvent inintelligible. Les *Satires* de Perse sont en outre licencieuses ; elles sont remplies de fiel et d'aigreur contre les désordres de son temps. Il n'épargna pas même la personne de l'empereur Néron, dont il aurait au moins dû redouter la colère ; et l'on croit communément que c'est pour tourner ce prince en ridicule, qu'il inséra dans sa première *Satire* ce vers :

*Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis.*

Juvénal (2), âpre et vigoureux, frappe à

(1) Il naquit, selon quelques-uns, à Volterre en Toscane, et selon d'autres, à Tigula, dans le golfe de la Specie, l'an 34 de J. C. : il était chevalier romain. Il mourut l'an 62, à 28 ans.

(2) Il vivait au premier siècle ; il était d'Aquin en

coups pressés non-seulement les vices, mais le crime : dans ses mains, l'arme de la *Satire* n'est plus une férule ; c'est un glaive ; et cette exagération est peut-être le seul défaut remarquable qu'on puisse lui reprocher.

La vigueur des idées, l'énergie des expressions, la multiplicité des images, la fiction des situations et des personnages ; tels sont les titres auxquels la *Satire* revendique l'honneur d'être mise au rang des poëmes.

Mais prouver que la *Satire* est un poëme, c'est ne donner qu'une partie de sa définition : elle est distinguée des autres poésies, en ce qu'elle attaque directement les hommes. La comédie, comme nous avons eu déjà occasion de le dire, les reprend obliquement ; c'est sous le voile de l'allégorie que la fable les peint ; mais la *Satire* s'arroge le droit de nommer ceux contre lesquels elle invective ; elle

Appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

---

Italie. Il alla à Rome dans sa jeunesse, et y vécut jusqu'au règne d'Adrien, l'an 128 de Jésus-Christ.

[redacted]



Nous croyons devoir placer ici un fragmen du discours de Boileau sur la *Satire*, dans le quel ce législateur du Parnasse prouve, d'un manière évidente, que l'habitude de nomme les personnages que le poëte livre au ridicule date de l'origine de la *Satire* même (1) :

« Et pour commencer par Lucilius, inven
» teur de la *Satire*, quelle liberté, ou plutô
» quelle licence ne s'est-il point donnée dan
» ses ouvrages! Ce n'étaient point seulemen
» des poëtes et des auteurs qu'il attaquait
» c'étaient des gens de la première qualité d
» Rome ; c'étaient des personnages consu
» laires. Cependant Scipion et Lélius ne ju
» gèrent pas ce poëte, tout déterminé rieu
» qu'il était, indigne de leur amitié : et vrai
» semblablement, dans les occasions, ils n
» lui refusèrent pas leurs conseils sur ses écrits
» non plus qu'à Térence. Ils ne s'avisèren
» point de prendre le parti de Lupus et de Mé-

(1) Ce discours est particulièrement relatif à la Satire IX.

» tellus, qu'il avait joués dans ses satires; et » ils ne crurent pas lui donner rien du leur en » lui abandonnant tous les ridicules de la ré- » publique :

*Num Lælius, et qui*
*Duxit ab oppressa meritum Carthagine nomen,*
*Ingenio offensi, aut læso doluêre Metello,*
*Famosisque Lupo cooperto versibus?.....*

HORAT. sat. I, lib. II, v. 65.

» En effet, Lucilius n'épargnait ni petits ni » grands; et souvent, des nobles et des patri- » ciens, il descendait jusqu'à la lie du peuple :

*Primores populi arripuit, populumque tributim.*

Ibid.

» On me dira que Lucilius vivait dans une » république, où ces sortes de libertés peuvent » être permises. Voyons donc Horace, qui vi- » vait sous un empereur, dans les commence- » mens d'une monarchie, où il est bien plus » dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui

» ne nomme-t-il point dans ses satires
» bius le grand causeur, et Tigellius
» tasque, et Nasidiénus le ridicule, et N
» tanus le débauché, et tout ce qui v
» bout de sa plume. On me répondra
» sont des noms supposés. O la belle r
» comme si ceux qu'il attaque n'éta
» des gens connus d'ailleurs! comme
» ne savait pas que Fabius était un c
» romain qui avait composé un livre d
» que Tigellius fut en son temps un n
» chéri d'Auguste; que Nasidiénus Ru
» un ridicule célèbre dans Rome; que
» Nomentanus était un des plus fam
» bauchés de l'Italie! Certainement il
» ceux qui parlent de la sorte n'aient
» lu les anciens, et ne soient pas fort i
» des affaires de la cour d'Auguste. H
» se contente pas d'appeler les gens
» nom; il a si peur qu'on ne les méco
» qu'il a soin de rapporter jusqu'à l
» nom, jusqu'au métier qu'ils faisaie
» qu'aux charges qu'ils avaient e

» Voyez, par exemple, comme il parle d'Au-
» fidius Luscus, préteur de Fondi :

*Fundos, Aufidio Lusco prætore, libenter*
*Linquimus, insani ridentes præmia scribæ,*
*Prætextam, et latum clavum*, etc.

SAT. V, lib. I, v. 34.

*Nous abandonnâmes*, dit-il, *avec joie le bourg de Fondi, dont était préteur un certain Aufidius Luscus; mais ce ne fut pas sans avoir bien ri de la folie de ce préteur, auparavant commis, qui faisait le sénateur et l'homme de qualité.*

« Peut-on désigner un homme plus préci-
» sément, et les circonstances seules ne suffi-
» saient-elles pas pour le faire reconnaître?
» On me dira peut-être qu'Aufidius était mort
» alors : mais Horace parle là d'un voyage fait
» depuis peu. Et puis, comment mes censeurs
» répondront-ils à cet autre passage :

*Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque*
*Diffingit Rheni luteum caput, hæc ego ludo.*

SAT. X, lib. I, v. 36.

*Pendant,* dit Horace, *que ce poëte, en*j
*d'Alpinus, égorge Memnon dans son poëm*
*et s'embourbe dans la description du Rhin,*
*me joue en ces satires.*

« Alpinus vivait donc du temps qu'Hora
» se jouait en ces satires; et si Alpinus en c
» endroit est un nom supposé, l'auteur d
» poëme de Memnon pouvait-il s'y mécor
» naître? Horace, dira-t-on, vivait sous
» règne du plus poli de tous les empereurs
» mais vivons-nous sous un règne moins pol
» et veut-on qu'un prince qui a tant de qu
» lités communes avec Auguste, soit moi
» dégoûté que lui des méchants livres, et pl
» rigoureux que lui envers ceux qui les bl
» ment!

» Examinons pourtant Perse, qui écriva
» sous le règne de Néron. Il ne raille pas sin
» plement les ouvrages des poëtes de so
» temps : il attaque les vers de Néron mêm
» Car enfin tout le monde sait, et toute la co
» de Néron le savait, que ces quatre vers, *To*
» *va Mimalloneis*, etc., dont Perse fait u

» raillerie si amère dans sa première satire,
» étaient des vers de Néron. Cependant on ne remarque point que Néron, tout Néron qu'il était, ait fait punir Perse; et ce tyran, ennemi de la raison, et amoureux, comme on sait, de ses ouvrages, fut assez galant homme pour entendre raillerie sur ses vers, et ne crut pas que l'empereur, en cette occasion, dût prendre les intérêts du poëte.

» Pour Juvénal, qui florissait sous Trajan, il est un peu plus respectueux envers les grands seigneurs de son siècle. Il se contente de répandre l'amertume de ses satires sur ceux du règne précédent : mais, à l'égard des auteurs, il ne les va point chercher hors de son siècle. A peine est-il entré en matière, que le voilà en mauvaise humeur contre tous les écrivains de son temps. Demandez à Juvénal ce qui l'oblige à prendre la plume. C'est qu'il est las d'entendre, et la *Théséide* de Codrus, et l'*Oreste* de celui-ci, et le *Télephe* de cet autre, et tous les poëtes enfin, comme il dit ailleurs, qui récitaient leurs

» vers au mois d'août, *et augusto recitant*
» *mense poëtas*. Tant il est vrai que le dro
» de blâmer les auteurs est un droit anciei
» passé en coutume parmi tous les satirique:
» et souffert dans tous les siècles.

» Que s'il faut venir des anciens aux m
» dernes, Regnier, qui est presque notre se
» poëte satirique, a été véritablement un p
» plus discret que les autres. Cela n'empêc
» pas néanmoins qu'il ne parle hardiment
» Gallet, ce célèbre joueur, *qui assignait s*
» *créanciers sur sept et quatorze*; et du sie
» de Provins, *qui avait changé son bala*
» *dran* (1) *en manteau court*; et du Cousi
» *qui abandonnait sa maison de peur de*
» *réparer*; et de Pierre du Puis, et de pl
» sieurs autres.

» Que répondront à cela mes censeur
» Pour peu qu'on les presse, ils chasseront
» la république des lettres tous les poëtes s
» tiriques, comme autant de perturbateurs

---

(1) Casaque de campagne.

» repos public. Mais que diront-ils de Virgile, » le sage, le discret Virgile, qui, dans une » églogue (1), où il n'est pas question de *sa-* » *tire*, tourne d'un seul vers deux poëtes de » son temps en ridicule?

*Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mœvi,*

» dit un berger satirique dans cetfe églogue. » Et qu'on ne me dise point que Bavius et Mæ- » vius, en cet endroit, sont des noms suppo- » sés, puisque ce serait donner un trop cruel » démenti au docte Servius, qui assure positi- » vement le contraire. En un mot, qu'ordon- » neront mes censeurs, de Catulle, de Martial, » et de tous les poëtes de l'antiquité, qui n'en » ont pas usé avec plus de discrétion que Vir- » gile? Que penseront-ils de Voiture, qui n'a » point fait conscience de rire aux dépens du » célèbre Neuf-Germain, quoique également » recommandable par l'antiquité de sa barbe » et par la nouveauté de sa poésie? Le banni-

(1) Eglog. III, v. 90.

» ront-ils du Parnasse, lui et tous les poëtes
» de l'antiquité, pour établir la sûreté des sots
» et des ridicules? Si cela est, je me console-
» rai aisément de mon exil : il y aura du plai-
» sir à être relegué en si bonne compagnie.
» Raillerie à part, ces messieurs veulent-ils
» être plus sages que Scipion et Lélius, plus
» délicats qu'Auguste, plus cruels que Néron?
» Mais eux qui sont rigoureux envers les cri-
» tiques, d'où vient cette clémence qu'ils af-
» fectent pour les méchans auteurs? Je vois
» bien ce qui les afflige; ils ne veulent pas être
» détrompés. Il leur fâche d'avoir admiré sé-
» rieusement des ouvrages que mes *satires* ex-
» posent à la risée de tout le monde, et de se
» voir condamnés à oublier dans leur vieillesse
» ces mêmes vers qu'ils ont autrefois appris
» par cœur comme des chefs-d'œuvre de l'art.
» Je les plains sans doute : mais quel remède?
» faudra-t-il, pour s'accommoder à leur goût
» particulier, renoncer au sens commun? Fau-
» dra-t-il applaudir indifféremment à toutes
» les impertinences qu'un ridicule aura répan-

» dues sur le papier? Et au lieu qu'en certains
» pays (1) on condamnait les méchans poëtes
» à effacer leurs écrits avec la langue, les livres
» deviendront-ils désormais un asile inviolable
» où toutes les sottises auront droit de bour-
» geoisie, où l'on n'osera toucher sans pro-
» fanation?

» J'aurais bien d'autres choses à dire sur ce
» sujet; mais comme j'ai traité de cette ma-
» tière dans ma neuvième satire, il est bon d'y
» renvoyer le lecteur (2). »

Ainsi parle Boileau sur le droit et la néces-
sité de nommer les personnes attaquées dans
les *satires*.

Mais en se glorifiant de tous ces avantages,
le poëte *satirique* ne devrait jamais oublier que
le but de ses vers doit être de décrier le vice,
de fronder les ridicules, et de signaler les tra-

(1) Dans le temple qui est aujourd'hui l'abbaye d'Ai-
nay, à Lyon.

(2) Nous donnerons cette satire, en y ajoutant toutes
les notes historiques dont elle est susceptible.

vers, sans déshonorer celui contre leq
écrit ; qu'il est obligé de respecter la ré
tion de ses concitoyens, avec autant d
qu'il en doit avoir à ne point tourner er
cule ceux qui, par leur dignité ou par le
ractère, ont droit au respect des peuples

Après avoir indiqué l'origine de la S
et l'avoir suivie dans ses progrés depuis l
ciens jusqu'à nous, il nous reste à d
quelques principes.

La *Satire* est composée, comme tous
tres genres de poésie, de deux parties, qu
par rapport à elle, un caractère partic
ce sont les pensées et le style. Les pensé
vent frapper par leur vérité. Il s'agit
truire ; et des préceptes sur les mœurs d
être encore plus lumineux, que ceux q
un tout autre objet. Il faut par consé
éviter dans la *Satire* les expressions tr
taphoriques, les allégories trop reche
ou trop poussées. Ces figures demande
contention d'esprit dont on doit dis
une personne qu'on instruit. Les pensé

ent être vives, quoique suivies, épigrammatiques et pleines de sel, quoique naturelles et eu enveloppées. La *Satire* a toujours pour ut la conviction de quelque vérité : il faut lonc que les pensées soient enchaînées, qu'elles e donnent mutuellement de la force, qu'elles ient tout le solide du raisonnement sans en voir les dehors, et qu'elles frappent assez our obliger le vicieux même à condamner e vice dont on s'efforce de le détacher.

Comme le style de la *Satire* est le plus conorme au style ordinaire, selon l'idée que nous n a laissé Horace, il doit être simple, aisé, le façon qu'il paraisse avoir été plutôt dicté ar la nature que poli par les soins de l'art. a *Satire* aurait un équipage mal assorti, si on ui faisait chausser le cothurne, et si on lui lonnait, sous un manteau de pourpre, cet air iant et badin dont elle doit assaisonner les érités amères qu'elle débite. Le style aisé de a comédie lui convient mieux ; il faut observer cependant que chez les Français on exige ue la versification soit plus exacte qu'elle ne

l'est dans les *satiriques* latins. Les vers de douze syllabes sont les seuls en usage dans la *Satire* proprement dite.

Parmi nous, Regnier (1) ouvrit la carrière de la *Satire;* il écrivait dans le seizième siècle. Selon Boileau (2), « Regnier est le poëte fran-» çais qui, du consentement de tout le monde, » a le mieux connu, avant Molière, les mœurs » et le caractère des hommes. » En effet, si l'on considère que de son temps les premiers principes du goût étaient ignorés et la langue encore informe, on lui pardonnera avec plus d'indulgence les incorrections, les rudesses, les mauvaises plaisanteries qu'on trouve dans ses *Satires*, et on lui saura gré de la vigueur qu'il a mise dans ses tableaux, des saillies agréables

(1) Mathurin Regnier naquit à Chartres le 21 décembre 1573. Il était neveu de l'abbé Desportes, fameux poëte de ce temps. Il fut nommé chanoine du chapitre de la même ville, le 30 juillet 1604. Henri IV lui accorda en outre une pension de deux mille livres. Il mourut à Rouen dans sa quarantième année, le 22 octobre 1613.

(2) Cinquième réflexion sur Longin.

qui ont échappé à sa plume, de l'heureuse naïveté avec laquelle il a attaqué le vice et poursuivi les vicieux. Plusieurs de ses vers peuvent encore passer pour originaux, et, à plusieurs traits qui n'ont point vieilli, on pourrait presque le considérer comme le La Fontaine de la *Satire*.

On ne doit pas avoir la même indulgence pour les licences cyniques qu'il s'est permises, et qu'aucune raison n'est capable de justifier. Ce ne sera jamais par des peintures lascives, par des expressions libertines, par des injures grossières, par le langage crapuleux de la débauche, qu'on pourra se promettre de réformer les hommes et de venger les mœurs. Regnier a été beaucoup trop loin à cet égard, et Boileau a eu raison d'ajouter, après avoir donné aux talens de ce poëte les éloges qu'ils méritent :

Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur (1);
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques !

---

(1) Ceci s'applique particulièrement à la Satire XI,

Boileau n'a besoin que d'être désigné ; il a suivi son propre précepte : il a su, d'une voix légère,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Précision, adresse, élégance, pureté, il a tout réuni ; et c'est assurément moins par conviction que par système, que plusieurs littérateurs du dernier siècle ont renouvelé contre lui les critiques des *Perrault* et des *Cotin*. Il est si difficile d'égaler cette touche mâle et vigoureuse, cette versification aussi nombreuse que correcte, cette tournure de pensées lumineuse et piquante, que leur amour-propre a pris le parti le plus facile, celui de le décrier, leurs talens n'étant point capables de l'atteindre. Qu'ils citent un ouvrage en vers dont le plan soit mieux conçu et aussi bien exécuté que la *Satire sur l'Homme*. On ne peut rien comparer dans notre langue à la *Satire IX*, qui rappelle les meilleures *Satires* d'Horace.

---

où Regnier décrit un lieu de débauche. Boileau avait d'abord mis en place de ces deux vers :

Heureux si, moins hardi, dans ses vers pleins de sel,
Il n'avait point traîné les Muses au b......!

Clément, né à Dijon en 1742, mort à Paris dans un âge très-avancé, et qui, fort jeune encore, eut la témérité de critiquer, sans aucun ménagement, le vieux philosophe de Ferney, nous a laissé plusieurs *Satires* « qui an- » noncent, dit l'abbé Sabathier, un successeur » à Boileau. Personne, jusqu'à présent, n'a » plus approché de la manière de ce *satirique*, » soit pour le fonds des choses, soit pour la » tournure de la versification. » Aujourd'hui on rend plus de justice à ce poëte, on convient généralement que si l'humeur avait eu moins de part à plusieurs de ses critiques, on ne pourrait lui contester des principes très-sains. Il a souvent justifié cette opinion favorable, surtout dans sa *Satire contre les Philosophes*. (Nous la donnerons dans ce volume.)

Il nous reste à parler de l'infortuné Gilbert, que l'indigence et le chagrin conduisirent si jeune au tombeau. La verve est le caractère dominant de son style : il a les qualités et les défauts de son âge; l'enflure et l'incorrection déparent souvent ses plus belles tirades; mais

il a fait preuve d'un rare talent ; et sa perte a laissé aux amis des lettres de justes regrets. Quel fut le fruit de son goût pour la *Satire ?* Il vécut pauvre, triste, et mourut abandonné ! On ne se rappelle point sans attendrissement l'une des stances touchantes qu'il fit huit jours avant sa mort (1), et qu'il répétait avec amertume à ses derniers momens :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs ; et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Après les poëtes que nous venons de citer, MM. Despaze et Baour-Lormian ont acquis, dans le genre de la *Satire* (surtout dans le genre littéraire et politique), une réputation justement méritée, et reconnue même par leurs communs ennemis. Quant aux autres *satiriques*, aux prétendus *satiriques*, ils ont conquis un jour de ridicule et des siècles d'oubli.

(1) Voyez le tome IX, page 286.

# LE
# SOUPER RIDICULE.

## SATIRE X DE REGNIER.

*Nota.* Cette Satire, dont nous avons cru devoir supprimer le préambule (un peu obscur), parut assez belle à Boileau pour l'engager à la relire souvent, lorsqu'il composa sa troisième Satire, qui est la description d'un dîner ridicule.

Nous recommandons à nos lecteurs la Satire III, de Régnier, sur *la Vie de la Cour,* que les bornes prescrites pour ce volume nous empêchent de donner.

---

Un de ces jours derniers, par des lieux destournez
Je m'en allois resvant, le manteau sur le nez,
L'ame bijarrement de vapeurs occupée,
Comme un poete qui prend les vers à la pipée :
En ces songes profonds où flottoit mon esprit,
Un homme par la main hazardement me prit,
Ainsi qu'on pourroit prendre un dormeur par l'oreille,
Quand on veut qu'à minuict en sursaut il s'esveille.
Je passe outre d'aguet, sans en faire semblant,
Et m'en vais à grands pas, tout froid et tout tremblant,

Craignant de faire encor, avecq' ma patience,
Des sottises d'autruy nouvelle pénitence.
Tout courtois il me suit, et, d'un parler remis :
Quoi ! monsieur, est-ce ainsi qu'on traite ses amis ?
Je m'arreste, contraint ; d'une façon confuse,
Grondant entre mes dents, je barbotte une excuse.
De vous dire son nom il ne garit de rien,
Et vous jure au surplus qu'il est homme de bien ;
Que son cœur convoiteux d'ambition ne creve,
Et pour ses factions qu'il n'ira point en Greve :
Car il aime la France, et ne souffriroit point,
Le bon seigneur qu'il est, qu'on la mist en *pourpoint* (1).
Au compas du devoir il regle son courage,
Et ne laisse en dépost pourtant son advantage.
Selon le temps il met ses partis en avant.
Alors que le roy passe il gaigne le devant ;
Et dans la gallerie encor' que tu luy parles,
Il te laisse au roy Jean, et s'en court au roy Charles :
Mesme aux plus avancez demandant le pourquoy,
Il se met sur un pied, et sur le quant à moy ;
Et seroit bien fasché, le prince assis à table,
Qu'un autre en fust plus près, ou fist plus l'agréable ;

(1) Allusion à cette épigramme de Charles IX :

François premier prédit ce poinct,
Que ceux de la maison de Guise
Mettroient ses enfans en pourpoinct,
Et son pauvre peuple en chemise.

Qui plus suffisamment entrant sur le devis,
Fist mieux le philosophe, ou dist mieux son avis;
Qui de chiens ou d'oyseaux eust plus d'expérience,
Ou qui décidast mieux un cas de conscience :
Puis dites, comme un sot, qu'il est sans passion !
Sans gloser plus avant sur sa perfection,
Avecq' maints hauts discours, de chiens, d'oyseaux, de bottes,
Que les vallets de pied sont fort sujects aux crottes ;
Pour bien faire du pain, il faut bien enfourner;
Si don Pedre est venu, qu'il s'en peut retourner :
Le ciel nous fit ce bien qu'encor' d'assez bonne heure
Nous vinsmes au logis où ce monsieur demeure,
Où, sans historier le tout par le menu,
Il me dit : Vous soyez, monsieur, le bien-venu.
Après quelques propos, sans propos et sans suite,
Avecq' un froid adieu je minutte ma fuite,
Plus de peur d'accident que par discrétion.
Il commence un sermon de son affection,
Me rid, me prend, m'embrasse avecq' cérémonie :
Quoi ! vous ennuyez-vous en nostre compagnie?
Non, non, ma foy, dit-il, il n'ira pas ainsi ;
Et, puisque je vous tiens, vous souperez icy.
Je m'excuse ; il me force. O dieux ! quelle injustice!
Alors, mais, las ! trop tard je cogneus mon supplice ;
Mais pour l'avoir cogneu, je ne peus l'esviter,
Tant le destin se plaist à me persécuter.
A peine à ces propos eut-il fermé la bouche,
Qu'il entre à l'estourdie un sot fait à la fourche,

Qui, pour nous saluer, laissant cheoir son chappeau,
Fit comme un entrechat avec un escabeau,
Trebuchant par le cul, s'en va devant-derriere,
Et, grondant, se fascha qu'on estoit sans lumiere.
Pour nous faire, sans rire, avaller ce beau saut,
Le monsieur sur la veue excuse ce deffaut,
Que les gens de sçavoir ont la visiere tendre.
L'autre se relevant devers nous se vint rendre,
Moins honteux d'estre cheu que de s'estre dressé;
Et lui demandast-il s'il s'estoit point blessé.
Après mille discours, dignes d'un grand volume,
On appelle un vallet; la chandelle s'allume :
On apporte la nappe, et met-on le couvert;
Et suis parmy ces gens comme un homme sans vert,
Qui fait, en rechignant, aussi maigre visage
Qu'un renard que Martin porte au Louvre en sa cage.
Un long temps sans parler je regorgeois d'ennuy.
Mais, n'estant point garand des sottises d'autruy,
Je creus qu'il me falloit d'une mauvaise affaire
En prendre seulement ce qui m'en pouvoit plaire.
Ainsi considérant ces hommes et leurs soins,
Si je n'en disois mot, je n'en pensois pas moins;
Et jugeai ce lourdaud, à son nez authentique,
Que c'estoit un pédant, animal domestique,
De qui la mine rogue, et le parler confus,
Les cheveux gras et longs, et les sourcils touffus,
Faisoient par leur sçavoir, comme il faisoit entendre,
La figue sur le nez au pédant d'Alexandre.

Lors je fus asseuré de ce que j'avois creu,
Qu'il n'est plus courtisan de la cour si recreu,
Pour faire l'entendu, qu'il n'ait, pour quoy qu'il vaille,
Un poete, un astrologue, ou quelque pédentaille,
Qui, durant ses amours, avec son bel esprit,
Couche de ses faveurs l'histoire par escrit.
Maintenant que l'on voit, et que je vous veux dire
Tout ce qui se fit là digne d'une satyre,
Je croirois faire tort à ce docteur nouveau,
Si je ne luy donnois quelques traicts de pinceau.
Mais estant mauvais peintre, ainsi que mauvais poëte,
Et que j'ai la cervelle et la main maladroite,
O Muse! je t'invoque. Emmielle-moi le bec,
Et bande de tes mains les nerfs de ton rebec;
Laisse-moy là Phœbus chercher son aventure;
Laisse-moy son B mol, prend la clef de nature;
Et vien, simple, sans fard, nue, et sans ornement,
Pour accorder ma fluste avecq' ton instrument.
Dy-moy comme sa race, autrefois ancienne,
Dedans Rome accoucha d'une patricienne,
D'où nasquit dix Catons, et quatre-vingts préteurs,
Sans les historiens, et tous les orateurs.
Mais non; venons à luy, dont la maussade mine
Ressemble un de ces dieux des couteaux de la Chine,
Et dont les beaux discours, plaisamment estourdis,
Feroient crever de rire un sainct du paradis.
Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,
Feroit donner au diable et ceruse et pommade;

Et n'est blanc en Espaigne à qui ce cormoran
Ne fasse renier la loy de l'Alcoran.
Ses yeux, bordez de rouge, esgarez, sembloient estr
L'un à Montmartre, et l'autre au chasteau de Bicestr
Toutefois, redressant leur entre-pas tortu,
Ils guidoient la jeunesse au chemin de vertu.
Son nez haut relevé sembloit faire la nique
A l'Ovide Nason, au Scipion Nasique,
Où maints rubis balez, tous rougissants de vin,
Monstroient un HAC ITUR à la Pomme de pin;
Et, preschant la vendange, asseuroient en leur trong
Qu'un jeune médecin vit moins qu'un vieux yvrong
Sa bouche est grosse et torte, et semble, en son por
Celle-là d'Alizon, qui, retordant du fil,
Fait la moue aux passants, et, féconde en grimace
Bave, comme au printemps une vieille limace.
Un rateau mal rangé pour ses dents paroissoit,
Où le chancre et la rouille en monceaux s'amassoit
Dont pour lors je cogneus, grondant quelques parol
Qu'expert il en sçavoit crever ses éveroles :
Qui me fit bien juger qu'aux veilles des bons jours
Il en souloit roigner ses ongles de velours.
Sa barbe, sur sa joue esparse à l'aventure,
Où l'art est en colere avecque la nature,
En bosquets s'eslevoit, où certains animaux,
Qui des pieds, non des mains, lui faisoient mille ma
Quant au reste du corps, il est de telle sorte,
Qu'il semble que ses reins et son espaule torte

Facent guerre à sa teste, et par rebellion
Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion :
Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage
Qui ne suive au galop la trace du visage.
   Pour sa robbe, elle fut autre qu'elle n'estoit
Alors qu'Albert-le-Grand aux festes la portoit ;
Mais tousjours recousant piece à piece nouvelle,
Depuis trente ans c'est elle, et si ce n'est pas elle :
Ainsi que ce vaisseau des Grecs tant renommé,
Qui survescut au temps qui l'avoit consommé.
Une taigne affamée estoit sur ses espaules,
Qui traçoit en arabe une carte des Gaules.
Les pieces et les trous, semez de tous costez,
Représentoient les bourgs, les monts et les citez.
Les filets séparez, qui se tenoient à peine,
Imitoient les ruisseaux coulant dans une plaine.
Les Alpes, en jurant, lui grimpoient au collet ;
Et Savoy' qui plus bas ne pend qu'à un filet.
Les puces et les poux, et telle autre quenaille,
Aux plaines d'alentour se mettoient en bataille,
Qui, les places d'autruy par armes usurpant,
Le titre disputoient au premier occupant.
   Or dessouz cette robbe illustre et vénérable,
Il avoit un jupon, non celuy de Constable,
Mais un qui pour un temps suivit l'arriere-ban,
Quand en premiere nopce il servit de caban
Au croniqueur Turpin, lorsque par la campagne
Il portoit l'arbalestre au bon roy Charlemagne.







Pour asseurer si c'est ou laine, ou soye, ou lin,
Il faut en devinaille estre Maistre Gonin.
Sa ceinture honorable, ainsi que ses jartieres,
Furent d'un drap du Seau, mais j'entends des lizi
Qui sur maint cousturier jouerent maint rollet;
Mais pour l'heure présente ils sangloient le mulet
Un mouchoir et des gants, avecq' ignominie,
Ainsi que des larrons pendus en compagnie,
Luy pendoient au costé, qui sembloient, en lambe
Crier, en se moquant: *Vieux linges, vieux drapea*
De l'autre, brimballoit une clef fort honneste,
Qui tire à sa cordelle une noix d'arbaleste.
Ainsi ce personnage, en magnifique arroy,
Marchant PEDETENTIM, s'en vint jusques à moy.
Qui sentis à son nez, à ses levres décloses,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que r
Il me parle latin; il allegue, il discourt,
Il reforme à son pied les humeurs de la court:
Qu'il a pour enseigner une belle maniere;
Qu'en son globe il a veu la matiere premiere;
Qu'Épicure est yvrongne, Hippocrate un bourrea
Que Barthole et Jason ignorent le barreau;
Que Virgile est passable, encor' qu'en quelques p
Il meritast au Louvre estre chifflé des pages;
Que Pline est inégal; Terence un peu joly:
Mais surtout il estime un langage poly.
Ainsi sur chaque autheur il trouve de quoy mor
L'un n'a point de raison, et l'autre n'a point d'or

L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.
Or, il vous prend Macrobe, et luy donne le foit.
Ciceron, il s'en taist, d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la pédanterie.
Quant à son jugement, il est plus que parfait,
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait.
Par hazard disputant, si quelqu'un luy replique,
Et qu'il soit à QUIA : Vous estes heretique,
Ou pour le moins fauteur ; ou: Vous ne sçavez point
Ce qu'en mon manuscrit j'ai noté sur ce point.
  Comme il n'est rien de simple, aussi rien n'est durable.
De pauvre on devient riche, et d'heureux misérable.
Tout se change : qui fit qu'on changea de discours.
Après maint entretien, maints tours et maints retours,
Un valet, se levant le chapeau de la teste,
Nous vint dire tout haut que la souppe estoit preste.
Je cogneu qu'il est vrai ce qu'Homere en escrit,
Qu'il n'est rien qui si fort nous resveille l'esprit;
Car j'eus, au son des plats, l'ame plus altérée
Que ne l'auroit un chien au son de la curée.
Mais, comme un jour d'hyver où le soleil reluit,
Ma joye en moins d'un rien comme un esclair s'enfuit;
Et le ciel, qui des dents me rid à la pareille,
Me bailla gentiment le lievre par l'oreille.
Et comme en une monstre, où les passe-volants,
Pour se moustrer soldats, sont les plus insolents;
Ainsi, parmy ces gens, un gros valet d'estable,
Glorieux de porter les plats dessus la table,

D'un nez de majordome, et qui morgue la faim,
Entra, serviette au bras, et fricassée en main;
Et, sans respect du lieu, du docteur, ny des sausses,
Heurtant table et treteaux, versa tout sur mes chausses.
On le tance; il s'excuse; et moy, tout résolu,
Puis qu'à mon dam le ciel l'avoit ainsi voulu,
Je tourne en raillerie un si fascheux mystere:
De sorte que monsieur m'obligea de s'en taire.
Sur ce point on se lave; et chacun en son rang
Se met dans une chaire, ou s'assied sur un banc,
Suivant ou son mérite, ou sa charge, ou sa race.
Des niais, sans prier, je me mets en la place,
Où j'estois résolu, faisant autant que trois,
De boire et de manger comme aux veilles des Rois.
Mais à si beau dessein défaillant la matiere,
Je fus enfin contraint de ronger ma litiere,
Comme un asne affamé, qui n'a chardons, ny foin,
N'ayant pour lors de quoy se saouler au besoin.
Or, entre tous ceux-là qui se mirent à table,
Il n'en estoit pas un qui ne fust remarquable,
Et qui, sans esplucher, n'avallast l'esperlan.
L'un en titre d'office exerçoit un berlan;
L'autre estoit des suivants de madame Lipée;
Et l'autre, chevalier de la petite espée;
Et le plus sainct d'entr'eux (sauf le droit du cordeau)
Vivoit au cabaret, pour mourir au bordeau.
En forme d'eschiquier les plats rangés sur table
N'avoient ny le maintien, ny la grace accostable;

Et, bien que nos disneurs mangeassent en sergents,
La viande pourtant ne prioit point les gens.
Mon docteur de menestre, en sa mine alterée,
Avoit deux fois autant de mains que Briarée;
Et n'estoit, quel qu'il fust, morceau dedans le plat,
Qui des yeux et des mains n'eust un escheq et mat.
D'où j'aprins, en la cuitte, aussi bien qu'en la crue,
Que l'ame se laissoit piper comme une grue;
Et qu'aux plats, comme au lict, avecq' lubricité,
Le péché de la chair tentoit l'humanité.
Devant moy justement on plante un grand potage,
D'où les mousches à jeun se sauvoient à la nage:
Le brouet estoit maigre; et n'est Nostradamus,
Qui, l'astrolabe en main, ne demeurast camus,
Si, par galanterie, ou par sottise expresse,
Il y pensoit trouver une estoile de gresse.
Pour moy, si j'eusse esté sur la mer de Levant,
Où le vieux Louchali fendit si bien le vent,
Quand Sainct-Marc s'habilla des enseignes de Thrace,
Je la comparerois au golphe de Patrasse:
Pour ce qu'on y voyoit, en mille et mille parts,
Les mousches qui flottoient en guise de soldarts,
Qui morts sembloient encor', dans les ondes salées,
Embrasser les charbons des galeres bruslées.
J'oy, ce semble, quelqu'un de ces nouveaux docteurs
Qui d'estoc et de taille estrillent les autheurs,
Dire que ceste exemple est fort mal assortie.
Homere, et non pas moy, t'en doit la garantie,

Qui dedans ses escrits, en de certains effets,
Les compare peut-estre aussi mal que je faits.
Mais retournons à table, où l'esclanche en cervelle
Des dents et du chalan separoit la querelle :
Et, sur la nappe allant de quartier en quartier,
Plus dru qu'une navette au travers d'un mestier,
Glissoit de main en main, où sans perdre advantage,
Ebrechant le cousteau, tesmoignoit son courage :
Et durant que brebis elle fut parmy nous,
Elle sceut bravement se deffendre des loups ;
Et de se conserver elle mit si bon ordre,
Que, morte de vieillesse, elle ne sçavoit mordre.
A quoy, glouton oyseau, du ventre renaissant
Du fils du bon Japet, te vas-tu repaissant?
Assez et trop long-temps son poulmon tu gourmandes:
La faim se renouvelle au change des viandes.
Laissant là ce larron, vien icy désormais
Où la tripaille est frite en cent sortes de mets.
Or durant ce festin damoyselle Famine,
Avecq' son nez étique et sa mourante mine,
Ainsi que la Cherté par esdict l'ordonna,
Faisoit un beau discours dessus la Lezina;
Et, nous torchant le bec, alléguoit Symonide,
Qui dit, pour estre sain, qu'il faut mascher à vuide.
Au reste, à manger peu, monsieur beuvoit d'autant
Du vin qu'à la taverne on ne payoit contant;
Et se faschoit qu'un Jean, blessé de la logique,
Lui barbouilloit l'esprit d'un ERGO sophistique.

Esmiant, quant à moy, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on disoit doucet je m'accordois,
Leur voyant de piot la cervelle eschauffée,
De peur, comme l'on dit, de courroucer la fée.
Mais à tant d'accidents l'un sur l'autre amassez,
Sçachant qu'il en falloit payer les pots cassez,
De rage, sans parler, je m'en mordois la levre;
Et n'est Job, de despit, qui n'en eust pris la chevre.
Car un limier boiteux, de galles damassé,
Qu'on avoit d'huile chaude et de souffre graissé,
Ainsi comme un verrat enveloppé de fange,
Quand sous le corselet la crasse luy demange,
Se bouchonne partout: de mesme, en pareil cas,
Ce rongneux, las d'aller, se frottoit à mes bas;
Et, fust pour estriller ses galles et ses crottes,
De sa grace il graissa mes chausses pour mes bottes,
En si digne façon, que le frippier Martin,
Avecq' sa malle-tache, y perdroit son latin.
Ainsi qu'en ce despit le sang m'eschauffoit l'ame,
Le monsieur son pédant à son aide reclame,
Pour soudre l'argument; quand d'un sçavant parler
Il est qui fait la moue aux chimeres en l'air.
Le pédant, tout fumeux de vin et de doctrine,
Respond, Dieu sçait comment: le bon Jean se mutine:
Et sembloit que la gloire, en ce gentil assaut,
Fust à qui parleroit, non pas mieux, mais plus haut;
Ne croyez en parlant que l'un ou l'autre dorme.
Comment! vostre argument, dit l'un, n'est pas en forme.

L'autre, tout hors du sens : Mais c'est vous, malauti
Qui faites le sçavant, et n'estes pas congru.
L'autre : Monsieur le sot, je vous feray bien taire.
Quoi! comment! est-ce ainsi qu'on frappe Despaute
Quelle incongruité! Vous mentez par les dents.
Mais vous?... Ainsi ces gens, à se piquer ardents,
S'en vindrent du parler à tic tac, torche, lorgne;
Qui casse le museau; qui son rival esborgne;
Qui jette un pain, un plat, une assiette, un couteat
Qui, pour une rondache, empoigne un escabeau.
L'un fait plus qu'il ne peut, et l'autre plus qu'il n'o
Et pense, en les voyant, voir la métamorphose
Où les Centaures saouz, au bourg Atracien,
Voulurent, chauds de reins, faire nopces de chien
Et, cornus du bon pere, encorner le Lapithe,
Qui leur fit à la fin enfiler la guérite,
Quand, avecques des plats, des treteaux, des tisoı
Par force les chassant my-morts de ses maisons,
Il les fit gentiment, après la tragédie,
De chevaux devenir gros asnes d'Arcadie.
  Nos gens en ce combat n'estoient moins inhumai
Car chacun s'escrimoit et des pieds et des mains;
Et, comme eux, tous sanglants en ces doctes alarm
La Fureur aveuglée en main leur mit les armes.
Le bon Jean crie au meurtre, et ce docteur, harau
Le monsieur dit : Tout beau! l'on appelle Girault.
A ce nom, voyant l'homme et sa gentille trongne
En mémoire aussitost me tomba la Gascongne :

Je cours à mon manteau, je descends l'escalier,
Et laisse avecq' ses gens monsieur le chevalier,
Qui vouloit mettre barre entre ceste canaille.
Ainsi, sans coup ferir, je sors de la bataille,
Sans parler de flambeau, ny sans faire autre bruit.
Croyez qu'il n'estoit pas, ô nuict! jalouse nuict!
Car il sembloit qu'on eust aveuglé la nature;
Et faisoit un noir brun, d'aussi bonne teinture
Que jamais on en vit sortir des Gobelins.
Argus pouvoit passer pour un des Quinze-vingts.
Qui pis est, il pleuvoit d'une telle maniere,
Que les reins, par despit, me servoient de gouttiere;
Et du haut des maisons tomboit un tel degout,
Que les chiens alterez pouvoient boire debout.
  Alors, me remettant sur ma philosophie,
Je trouve qu'en ce monde il est sot qui se fie,
Et se laisse conduire; et quant aux courtisants,
Qui, doucets et gentilz, font tant les suffisants,
Je trouve, les mettant en mesme patenostre,
Que le plus sot d'entr'eux est aussi sot qu'un autre.
Mais pour ce qu'estant là je n'estois dans le grain,
Aussi que mon manteau la nuict craint le serain;
Voyant que mon logis estoit loin, et peut-estre
Qu'il pourroit en chemin changer d'air et de maistre;
Pour éviter la pluye, à l'abry de l'auvent,
J'allois, doublant le pas, comme un qui fend le vent;
Quand, bronchant lourdement en un mauvais passage,
Le ciel me fit jouer un autre personnage;



Car heurtant une porte, en pensant m'accoter,
Ainsi qu'elle obeyt, je vins à culbuter;
Et s'ouvrant à mon heurt, je tombay sur le ventre.
On demande que c'est : je me releve, j'entre;
Et voyant que le chien n'aboyoit point la nuict,
Que les verroux graissez ne faisoient aucun bruit,
Qu'on me rioit au nez, et qu'une chambriere
Vouloit monstrer ensemble et cacher la lumiere,
Je suy, je le voy bien... Je parle. L'on respond...
Où, sans fleurs de bien-dire, ou d'autre art plus profon
Nous tombasmes d'accord. Le monde je contemple,
Et me trouve en un lieu de fort mauvais exemple.
Toutesfois il falloit, en ce plaisant malheur,
Mettre, pour me sauver, en danger mon honneur.
Puis donc que je suis là, et qu'il est près d'une heure
N'esperant pour ce jour de fortune meilleure,
Je vous laisse en repos jusques à quelques jours,
Que, sans parler Phœbus, je feray le discours
De mon giste, où pensant reposer à mon aise,
Je tombé par malheur de la poisle en la braise.

FIN DE LA SATIRE DE REGNIER.

# SATIRE IX

## DE BOILEAU.

*Un mot sur cette Satire, que l'Auteur adresse à son esprit.*

Après la publication des sept premières *Satires*, Boileau fut assailli par une foule d'auteurs dont il avait parlé avec trop de franchise, et particulièrement par l'abbé Cotin, qui ne pouvait oublier ces deux vers lancés contre lui et contre un de ses confrères, dans la Satire III, vers 59 et 60 :

Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

Ils étaient tous deux de l'académie française. L'abbé Cassagne ne crut point devoir relever cette attaque ; mais l'abbé Cotin ne fit pas de même : fier et présomptueux, il ne put souf-

frir que son talent pour la chaire lui fût con
testé. Pour s'en venger, il fit une mauvai
*Satire* contre Boileau, dans laquelle il lui r
prochait comme un grand crime, d'avoir imi
Horace et Juvénal. Cotin ne s'en tint pas là;
publia un libelle en prose intitulé : *La Critiq*
*désintéressée sur les Satires du temps*, da
lequel il chargeait Boileau des injures les pl
grossières. Il s'avisa encore, malheureuseme
pour lui, de faire entrer Molière dans cette di
pute, et ne l'épargna pas plus que son ami. C
dernier trait acheva de perdre la réputation
Cotin. Molière l'immola sur le théâtre à la ris
publique, dans la comédie des *Femmes sa*
*vantes*, sous le nom de *Tricotin*, qu'il chang
dans la suite en celui de *Trissotin*.

Ce fut pour répondre à ses détracteurs,
pour faire en même temps son apologie, qu
Boileau conçut l'idée de cette pièce. Mais so
embarras fut de savoir comment il exécuterai
ce dessein; car il voulait éviter l'écueil dans le
quel ses ennemis avaient donné, c'est-à-dire
l'emportement, et par conséquent les injure

grossières. Il jugea donc qu'il n'avait pas d'autre ton à prendre que celui de la plaisanterie, pour tourner ses ennemis en ridicule sans leur donner aucune prise sur lui. C'est ce qu'il exécuta d'une manière inimitable dans cette satire, dont le style est entièrement dans le goût d'Horace. Là, sous prétexte de censurer ses propres défauts, ou ceux de *son esprit*, il se justifie de tous les *crimes* que ses adversaires lui imputaient, et les couvre eux-mêmes d'une nouvelle confusion. Il se fait son procès pour le faire à tous les autres.

Cette *Satire* est regardée comme la meilleure de Boileau; c'est celle où il y a le plus d'art, d'invention et de finesse: en un mot, on peut hardiment l'opposer à ce que l'antiquité nous a fourni de plus parfait en ce genre. Boileau la composa en 1667, mais il ne la fit imprimer que l'année suivante, et ne la publia qu'avec la *Satire sur l'Homme*.

---

# SATIRE IX.

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler (1).
Vous avez des défauts que je ne puis céler:
Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croirait, à vous voir, libre dans vos caprices,
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts (2),

---

(1) On a relevé, dit Le Brun, cette faute avec trop de sévérité: la correction exigeait sans doute:

C'est à vous, mon esprit, que je voudrais parler,

*Ou*

Oui, c'est vous, mon esprit, à qui je veux parler;

mais la grâce de la langue sollicitait peut-être la version qu'a adoptée Boileau. Il préférait le vers plus naturel avec cette espèce de faute, qui n'est qu'un *parisianisme*, au vers sans cette faute. Louis Racine, ajoute Le Brun, m'a confirmé lui-même ce fait.

(2) Cette expression proverbiale *compter par ses doigts*, était déjà en usage parmi les Latins: *supputare articulis.*

Je ris quand je vous vois, si faible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier (1) en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu poëte?
Sentiez-vous (2), dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré (3),
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin (4) qui vous force à rimer,

---

(1) Claude Gautier, avocat fameux et très-mordant, mort le 16 septembre 1666, âgé de 76 ans.

(2) Dans les dernières éditions de l'an 1701, faites in-4.° et in-12, l'imprimeur a mis *sentez-vous*: c'est une faute.

(3) Horace, dans son *Art poétique*, a dit:

*Si paulùm à summo discessit, vergit ad imum.*

(4) *Horat. lib. II, sat. I, v.* 10.

*Aut si tantus amor scribendi te rapit, aude*
*Cæsaris invicti res dicere, multa laborum*
*Præmia laturus. Cupidum, pater optime, vires*
*Deficiunt*, etc.

Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles :
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'espoir du gain votre Muse animée
Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter :
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la Discorde étouffée ;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts (1).
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère (2) ;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard (3),
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoique un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.

---

(1) Cette Satire fut faite à l'époque où Louis XIV prit Lille, au mois d'août 1667. Dans la même campagne, il se rendit maître de plusieurs autres villes de Flandre.

(2) Louange exagérée. L'intervalle est si immense du mérite de Racan à la sublimité du génie d'Homère !... Boileau, en disant trop, n'a rendu justice ni à l'un ni à l'autre. (*Le Brun*)

(3) Modestie très-plaisante, et qui rappelle ce passage de Juvénal, *satire* 1 :

*Si natura negat, facit indignatio versum ;*
*Qualemcumque potest, quales ego, vel Cluvienus.*

Un poëme insipide, et sottement flatteur,
Déshonore à la fois le héros et l'auteur :
Enfin, de tels projets passent notre faiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un esprit affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte, en rimant, à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le libraire ?
Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller, comme un Horace, à l'immortalité :
Et déjà vous croyez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaises (1) futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés (2)
Courir de main en main par la ville semés ;

(1) Claude Saumaise, savant critique et commentateur, a éclairci une infinité d'endroits obscurs et difficiles des auteurs anciens. Il mourut en 1653.

(2) Le succès que les *satires* de Boileau obtinrent dans le monde, excita la jalousie de son frère (Giles Boileau). Il disait, en parlant

Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre (1);

---

de ces mêmes satires : *On les lira pendant quelque temps, mais à la fin elles tomberont dans l'oubli, comme font laplupart de ces petits ouvrages; et le temps leur ôtera les charmes que la nouveauté leur a donnés.* Boileau se servit à-peu-près des mêmes termes contre son frère, en les appliquant à deux petits ouvrages que celui-ci avait publiés, l'un contre Costar, et l'autre contre l'abbé Ménage. Il avait mis en cet endroit :

Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés,
Puis suivre avec.... ce rebut de notre âge,
Et la *Lettre à Costar*, et l'*Avis à Ménage.*

Mais quand il donna au public cette *Satire*, il changea ces deux derniers vers, et mit ainsi :

Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et La Serre.

(1) Louis de Neuf-Germain était un poëte ridicule et extravagant qui vivait sous le règne de Louis XIII. Il était le jouet de la cour et des beaux esprits de ce temps-là.

La Serre (Puget de), auteur de quelques mauvaises tragédies, publia aussi quantité de petits ouvrages en vers et en prose, qui ne laissaient pas que d'être débités à mesure qu'ils paraissaient; mais l'auteur les ayant réunis, personne ne voulut plus les acheter. Il convenait lui-même que ses écrits étaient un galimatias continuel, et se glorifiait de cela, en disant qu'il avait trouvé un secret inconnu aux auteurs : *C'est*, disait-il, *d'avoir su tirer de l'argent de mes ouvrages tout mauvais qu'ils sont, tandis que les autres meurent de faim avec de bons ouvrages.* Un jour il eut la curiosité d'aller

Ou de trente feuillets, réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf (1).
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages ;
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard (2)!
Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice
Fasse de vos écrits prospérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots
Que l'effroi du public et la haine des sots?

---

entendre les conférences que Richesource faisait sur l'éloquen Après que celui-ci eut débité ses extravagances, La Serre, en ma teau long et en rabat, se leva de sa place, et allant embrasser l'orate il lui dit : *Ah! monsieur, je vous avoue que depuis vingt ans j bien débité du galimatias ; mais vous venez d'en dire plus une heure que je n'en ai écrit en toute ma vie!* La Serre, n Toulouse vers 1600, mourut en 1666.

(1) On y vendait, comme à présent, des livres de rebut ou hasard.

(2) Fameux chanteur du Pont-Neuf, dont on vantait encore lo temps après les chansons.

Philippe, surnommé *le Savoyard*, du nom de son pays, fut chansonnier bien couru vers le milieu du dix-septième siècle : chansons ont été publiées sous ce titre : *Recueil nouveau des Ch sons du Savoyard, par lui seul chantées à Paris.* Ses trétea

Quel démon vous irrite, et vous porte à médire?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté?
Le *Jonas*, inconnu, sèche dans la poussière;
Le *David*, imprimé, n'a point vu la lumière;
Le *Moïse* (1) commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il? Ceux qui sont morts sont morts:

---

étaient sur le Pont-Neuf; quelques garçons chantaient avec lui et accompagnaient leur voix de diverses bouffonneries. Boileau allait dans sa jeunesse l'entendre avec plaisir, et n'a pas dédaigné de faire deux couplets pour servir de suite à ceux-ci du Savoyard:

Imbécilles amans, dont les brûlantes âmes
Sont autant de tisons,
Allez, portez vos fers, vos chaînes et vos flammes
Aux petites-maisons.
Cependant nous rirons avecque la bouteille,
Et dessous la treille
Nous les chérirons.

C'est depuis ce temps que l'on nomme *ponts-neufs* tous les petits airs qui courent les rues.

(1) Trois poëmes héroïques dont le succès fut de courte durée. Le poëme de *Jonas, ou Ninive pénitente*, parut en 1663; Jacques de Coras en était l'auteur : il en avait fait un autre intitulé : *David*, ou *la Vertu couronnée*, qu'il publia en 1665, mais ce n'est pas celui-ci que Boileau critique; c'est un autre poëme de *David*, composé par Les-Fargues, Toulousain. *Moïse sauvé* est une idylle héroïque divisée en douze chants, par Saint-Amand.

Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut (1),
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre écrit ait, pour punir leur crime
Retranché les auteurs ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume (2).
De là vient que Paris voit chez lui, de tout temps,
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !
  Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?

---

(1) Dans les premières éditions il y avait :

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Mauroy, Boursaut ?

à la place de ces deux derniers, Boileau mit Pradon et Hainaut

(2) Les romans de *Cyrus*, de *Clélie*, de *Pharamon*, et d *Cléopâtre*, sont chacun de dix volumes.

Il n'est rien, en ce temps, à couvert de vos coups :
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
  Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique (1) :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon (2) ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?

---

(1) C'était le langage de Saint-Pavin, ainsi qu'il le dit dans le sonnet suivant :

Despréaux, grimpé sur Parnasse
Avant que personne en sût rien,
Trouva Regnier avec Horace,
Et rechercha leur entretien.

Sans choix, et de mauvaise grâce,
Il pilla presque tout leur bien :
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux poëtes,
Dans ses satires indiscrètes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne :
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

(2) Boileau possédait à la perfection le talent de contrefaire toutes sortes de gens. Il savait si bien prendre le ton de voix, l'air, le

Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace (1).
Avant lui Juvénal avait dit en latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin (2).
L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime.
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'irait que mieux
Quand de ces médisans l'engeance toute entière
Irait la tête en bas rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.

---

geste et toutes les manières des personnes qu'il voulait copier, qu'on s'imaginait les voir et les entendre. Etant jeune avocat, il n'allait au palais que pour observer les manières de plaider des autres avocats, et pour les contrefaire quand il était avec ses amis. Il en faisait autant à l'égard des prédicateurs et des comédiens.

(1) Hor. sat. IV, lib I, v. 33.

*Fœnum habet in cornu, longè fuge. Dummodò risum*
*Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico.*

Ce que *Regnier* a imité de cette manière, sat. XII :

. . . . . . . . . . . . . . . Fuyez ce mesdisant;
Fascheuse est son humeur; son parler est cuisant.
Quoy! monsieur, n'est-ce pas cet homme à la satyre,
Qui perdrait son amy plustost qu'un mot pour rire?

(2) Boileau rend l'abbé Cotin doublement ridicule en lui faisant dire que Juvénal est l'auteur de ces vers. Cette plaisanterie est neuve et pleine de sel.

En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon esprit; ce n'est plus raillerie :
Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur!
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?
Est-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère (1) :
Alidor! dit un fourbe, il est de mes amis :
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :

(1) Ce vers et les quatre suivans désignent deux personnes. La première est un riche partisan qui se retira à Rome pour se mettre à couvert des recherches que le roi fit faire contre les gens d'affaires

C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà jouer d'adresse, et médire avec art;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours à la cour un sot de qualité (1)
Peut juger de travers avec impunité;

---

par la chambre de justice établie à Paris en 1661. Furetière avait fait une épigramme contre ce partisan, sous le même nom d'Alidor :

Tandis qu'Alidor fut laquais,
Il fut soumis, humble et docile;
Mais quand il eut fait force acquêts,
Il fut rogue, altier, difficile.
On l'eût pris pour un roitelet;
Tant l'orgueil le fit méconnaître.
Je vois bien que d'un bon valet
On ne saurait faire un bon maître.

Nicolas Raulin, chancelier de Bourgogne, décrié par ses concussions, avait fondé un hôpital : Louis XI dit à ce sujet ce bon mot : *Raulin ayant fait une infinité de pauvres, il est bien juste qu'il les loge.* Ce n'était pas à celui-là que Boileau en voulait. On était alors en guerre, et notre *satirique* avait des exemples bien plus modernes.

(1) Un homme de qualité fit un jour ce beau jugement en pré-

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà (1),
Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigots tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.

---

sence de Boileau, et soutint son avis avec beaucoup de hauteur. Boileau, ne voulant pas lui répondre d'une manière qui pût l'offenser : « Vous savez bien que j'ai raison, lui dit-il; or, dites-vous » à vous-même ce que vous me diriez si vous étiez à ma place. »

(1) Boileau étant, en 1666, à la première représentation d'*Agésilas*, l'une des dernières tragédies du grand Corneille, sentit que cette pièce était bien au-dessous de celles qui l'avaient précédée, et fit l'épigramme suivante, la plus courte que nous connaissions :

J'ai vu l'Agésilas,
Hélas!

L'année suivante, Corneille donna la tragédie d'*Attila*, où la décadence de son génie se faisait encore mieux sentir. Boileau doubla ainsi la même épigramme :

Après l'Agésilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Holà!

C'est à cela que Boileau a fait allusion dans ces vers que Corneille prenait pour un éloge, quoiqu'ils pussent être interprétés d'une manière bien différente; mais l'auteur avait mis à dessein un peu d'ambiguité.

Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface (1),
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
Et qui saurait, sans moi, que Cotin a prêché (2) ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.

---

(1) Ces quatre vers sont remarquables par leur beauté. Ils ont été cause qu'une dame extrêmement spirituelle ne voulait lire aucune préface, de peur de se laisser prévenir. Elle voulait juger des ouvrages par sa seule lumière ; cette dame était M.me de Sévigné, qui pourtant s'était laissée prévenir contre Racine, en disant que ses vers passeraient de mode comme le café, etc.

(2) Allusion au vers 60 de la satire III, et qui a donné lieu aux écrits de Cotin contre Boileau. Quelque temps après la publication

Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer: que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit: et que dis-je autre chose (1)?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma Muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère:
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.

---

de cette III.e *satire*, l'abbé Cassagne, qui n'y est pas mieux traité que Cotin, prêcha dans l'église de Saint-Benoît. La curiosité attira à son sermon beaucoup plus de monde qu'il n'en avait ordinairement. Boileau l'ayant appris: *Il m'est redevable*, dit-il, *de cet honneur, parce que je l'ai fait connaître. Sans moi, l'on ne saurait pas que l'abbé Cassagne eût prêché.* Il appliqua ensuite à l'abbé Cotin ce qu'il avait dit de l'abbé Cassagne.

(1) Un jour l'abbé de la Victoire disait à Boileau: « Chapelain » est de mes amis; et je suis fâché que vous l'ayez nommé dans » vos satires. Il est vrai que s'il m'en avait cru, il n'aurait jamais » fait de vers: la prose lui convenait mieux: » *Et que dis-je autre chose?* répondit Boileau. *Que peut-on me reprocher, si ce n'est d'avoir dit en vers ce que tout le monde dit en prose? Je ne suis que le secrétaire du public.*

Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits (1);
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire:
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe:
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne (2).
Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
Quand un livre au palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine (3) l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre le Cid un ministre se ligue (4):
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

---

(1) Le poëme de la Pucelle valait à Chapelain une pension de 3,000 francs de la part du roi, et une autre de 4,000 de la part du duc de Longueville.

(2) *Mens mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe? Nusquam.*
*Hic tamen infodiam, Vidi, vidi, ipse, libelle,*
*Auriculas asini Mida rex habet.*

PERSE, sat. I, v. 119.

(3) Libraire dont la boutique était contre le deuxième pilier de la grande salle du palais: c'est lui qui vendait le poëme de la *Pucelle*.

(4) La gloire que Corneille dut si justement retirer de sa tra-

L'académie en corps a beau le censurer ;
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière (1).
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs;
Son livre, en paraissant, dément tous ses flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue,
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.

---

gédie du *Cid*, lui attira, selon l'usage, une foule d'envieux. Leur parti se trouva même fortifié par le cardinal de Richelieu, qui voulut bien aussi honorer ce grand poëte de sa jalousie. Il obligea l'académie française à faire la critique de cette tragédie. Cette critique fut imprimée en 1637, sous le titre de *Sentimens de l'Académie française sur le Cid.* (Voyez l'Histoire de l'Académie française, part. 3.)

(1) Linière, dont nous avons parlé dans les notes de l'*Art poétique*, tome I, page 50, avait écrit contre le poëme de la *Pucelle*. Cette épigramme était de lui :

Nous attendons de Chapelain,
Ce rare et fameux écrivain,
Une merveilleuse *Pucelle*.
La cabale en dit force bien :
Depuis vingt ans on parle d'elle;
Dans six mois on n'en dira rien.

La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier (1).
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre Muse;
Et laissez à Feuillet (2) réformer l'univers.
  Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe (3),
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe;
Délivrer de Sion le peuple gémissant;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, les palmes idumées (4)?

---

(1) *Et moi aussi*, disait quelquefois Boileau, non moins morda que ce premier de nos satiriques.

(2) Nicolas Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, était un p dicateur fort outré dans ses sermons, et d'une morale extrêmem sévère. Il s'était, pour ainsi dire, acquis le droit de parler a une entière liberté aux premières personnes de la cour, et de reprendre de leurs déréglemens. C'est pourquoi on lui a fait l' plication de ce verset du psaume 118 : *Loquebar de testimo tuis in conspectu regum, et non confundebar.* Il mourut à Pa le 17 septembre 1693, âgé de 71 ans.

(3) Charles Du Perrier faisait des odes françaises, dans l quelles il affectait d'imiter Malherbe, et même d'en copier expressions. Il avait abandonné la poésie latine, dans laquelle réussissait mieux. Il mourut le 16 mars 1692.

(4) L'Idumée est une province voisine de la Judée, abonda en palmiers.

Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper (1) les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un seul mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie (2),
Fit justice, en son temps, des Cotins d'Italie,

---

(1) On lit *détrompe* dans toutes les éditions qui ont précédé l'édition posthume de 1713.

(2) Lucilius, poëte romain, le premier qui ait écrit la satire : il était l'ami du consul Lélie.

Perse, pour s'excuser de ce qu'il faisait des satires, avait dit, sat. I, v. 114:

*Secuit Lucilius urbem,*
*Te Lupe, te Muci, et genuinum fregit in illis.*
*Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico*
*Tangit.*

Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains.
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas, et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis (1)
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile (2);
Pradon (3) comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru (4);
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal (5) est le phénix des esprits relevés;
Perrin... (5) Bon, mon esprit! courage! poursuivez.

---

(1) Dans l'édition faite sous les yeux de Boileau, en 1701, il a : *Les maux que j'ai commis*; mais c'est une faute d'impression dont il s'aperçut trop tard. Cette faute ne fut point corrigée dans l'édition de 1713.

(2) Allusion au 20.e vers de la satire II :

La raison dit Virgile, et la rime Quinault.

(3) Il y avait Boursaut dans les premières éditions.

(4) Nicolas Perrot d'Ablancourt, de l'académie française, connu par les traductions qu'il a données, était l'ami d'Olivier Patru, également de l'académie française, et l'un des plus célèbres avocats du parlement de Paris. Le premier mourut en 1664, âgé de 58 ans; le second, en 1681, à 77 ans.

(5) Sofal et Perrin, deux auteurs médiocres.

Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous !
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter dans vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'état (1).
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi (2).
Mais quoi ! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire ?
Et par ses cris enfin que pourrait-il produire ?

---

(1) L'abbé Cotin, dans un de ses écrits, accusait Boileau d'être criminel de lèse-majesté divine et humaine. Un grand personnage de la cour voulait faire un crime d'état de ce que Boileau avait traité de *siècle de fer* le siècle de Louis XIV, dans la satire I. Enfin Pélisson voulait insinuer que dans cette satire IX, vers 224, *Midas, le roi Midas*, etc. notre satirique avait eu, à l'égard du roi, le même dessein que Perse avait eu contre Néron, dans ce vers que nous avons déjà cité : *Auriculas asini Mida rex habet.* Dessein extrêmement éloigné de Boileau, à ce que nous assure l'éditeur de l'édition de 1717.

(2) Ce sont les mêmes injures que Cotin avait publiées contre Boileau dans sa *Critique désintéressée sur les Satires du temps*. C'est dans cet écrit qu'il l'accusait d'être criminel de lèse-majesté divine et humaine.

Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas (1)?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes faibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix :
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Eh, mon Dieu! craignez tout d'un auteur en courroux.
Qui perd... Quoi? Je m'entends. Mais encor? Taisez-vous.

---

(1) Le roi donnait des pensions aux gens de lettres; Cotin était un des pensionnaires, et Boileau n'avait rien.

FIN DE LA SATIRE IX DE BOILEAU.

# LE
# DIX-HUITIÈME SIÈCLE.[1]

## A M. FRÉRON.

Ne prétends plus, Fréron, par tes savans écrits,
Détrôner le faux goût qui règne dans Paris.
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,
Sous tes mâles écrits vainement accablée,
On voit renaître encor l'hydre des sots rimeurs,
Et la chute des arts suit la perte des mœurs.
Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Étouffe les talens et détruit la vertu:
Dangereux novateur, par son cruel système
Il veut du ciel désert chasser l'Être-Suprême;
Et, du corps expiré l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche:

(1) Il existe une foule d'éditions de cette Satire. Plusieurs ont été revues et retouchées par Gilbert lui-même, d'autres ont été publiées et altérées par des hommes intéressés à en défigurer certains passages. Dans celle que nous publions, nous avons tâché de réunir les meilleures corrections de l'auteur, en laissant subsister les premières versions, autant que cela nous a été possible.

D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semait ses écrits à l'ombre du secret;
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,
Bientôt, le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,
Ce tyran des beaux-arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et lorsqu'abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son parti suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.
« Quoi! votre Muse en monstre érige la Sagesse!
» Vous blâmez ses enfans, et leur crédit vous blesse!
» Vous, jeune homme! au bon sens avez-vous dit adieu?
» Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu:
» Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres:
» Croire en Dieu fut un tort permis à nos ancêtres;
» Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger;
» Éclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger;
» Pensez à votre Dieu, laissez venger sa cause:
» Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose;
» Surtout point de satire; oh! c'est un genre affreux!
» Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
» Que des mœurs parmi nous la perte était certaine,
» Que les beaux-arts couraient vers leur chute prochaine?
» Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
» Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!
» Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
» Il cite au moins par mois un trait de bienfaisance. »

Ainsi le grand Pathos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille par pitié mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et, de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfans d'une noble candeur,
Éclairent les Français sur leur fausse grandeur.
Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile?
Quel siècle d'ignorance en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle;
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la Pucelle.
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux
Parlaient moins de vertus, et les cultivaient mieux:
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vu naître!
Ces Français si vantés, peux-tu les reconnaître?
Jadis peuple-héros, peuple-femme en nos jours,
La vertu qu'ils avaient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands: énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine, en leur vieille jeunesse,
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfans efféminés de pères sans vigueur;
Et cependant, nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,

Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés dont ils gagent les vices,
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié;
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance.
Quels succès leurs talens semblent nous présager!
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers;
Par d'autres, avec art, une paume lancée
Va, revient tour à tour poussée et repoussée.
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisaient dans la paix aux triomphes de Mars.
La plupart, indigens au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses:
Souvent, à pleines mains, d'Orval sème l'argent;
Par fois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas? quand sa tête blanchie
En tremblant sur son sein se penche appesantie;
Quand son corps, vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé,
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses;

Mais en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas.
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus philosophe encor, d'Orimond ruiné
Épouse un riche opprobre en épousant Phryné.
Qui blâmerait ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode,
Un bien de la fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.
Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies,
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer aux mépris un front toujours serein,
Et, du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence ?
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge à des prix différens,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle :
En vêtemens légers l'or s'est changé pour elle ;
Son front luit, étoilé de mille diamans,
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles :
Les arts pour l'embellir ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Cloris, on le prétend, se montre populaire :

Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame en ses amours déroge volontiers.
Indulgente beauté, Zélis la justifie,
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusemens,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amans,
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito;
Protége l'univers, et, rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importans secrétaires;
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots

Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime;
C'est un cœur, mais un cœur!... c'est l'humanité mê
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe en courant son chien qui jappe épouvanté
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes.
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes,
Il est vrai; mais aussi qu'à la mort condamné
Lalli soit en spectacle à l'échafaud traîné,
Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

Dira-t-on qu'en des vers à mordre disposés,
Ma Muse prête aux grands des vices supposés?
J'aurais pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt, d'un histrion amantes scandaleuses,

Fières de ses soupirs obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour:
Contens d'un héritier, comme eux frêle et sans force,
Les époux très-amis vivant dans le divorce:
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaisans
Du sérail de leur fils eunuques complaisans:
De nouvelles Sapho, dans le crime affermies,
Maris de nos beautés sous le titre d'amies;
Et de galans marquis, philosophes parfaits,
En petite Gomorrhe érigeant leurs palais.
Mais la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée:
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.
Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur;
Monsieur pour ses amis entretient une actrice;
Madame, des beaux-arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits-forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe et l'audace:
Orgon à prix d'argent veut ennoblir sa race;

Devenu magistrat de mince roturier,
Pour être un jour baron il se fait usurier.
Jadis son clerc Mondor enviait son partage:
Tout à coup, des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa Mollesse en un riche palais;
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue.
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu sa femme, est ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, et pourtant honoré.
Eh! quel frein contiendrait un vulgaire indocile
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pa
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage:
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage;
Et, depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La Débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière;
La monarchie entière est en proie aux Laïs;
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays;
Et la Religion, mère désespérée,
Par ses propres enfans sans cesse déchirée,

Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche en vain leur tend les bras;
Son culte est avili, ses lois sont profanées!
Dans un cercle brillant de nymphes fortunées
Entends ce jeune abbé, sophiste, bel esprit:
Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit;
Monsieur trouve plaisant les feux du purgatoire,
Et, pour mieux amuser son galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ses blasphêmes charmans,
Lui prêche de l'amour les doux égaremens,
Traite la piété d'aveugle fanatisme,
Et donne en se jouant des leçons d'athéisme.
  Voilà donc, cher ami, cet âge si vanté,
Ce siècle heureux des mœurs et de l'humanité!
A peine des vertus l'apparence nous reste.
Mais, détournant les yeux d'un tableau si funeste,
Éclairé par le goût, envisageons les arts:
Quel désordre nouveau se montre à nos regards!
De nos pères fameux les ombres insultées,
Comme un joug importun les règles rejetées,
Les genres opposés bizarrement unis,
La nature, le vrai de nos livres bannis,
Un désir forcéné d'inventer et d'instruire,
D'ignorans écrivains, jamais las de produire,
Des brigues, des partis l'un à l'autre odieux,
Le Parnasse idolâtre adorant de faux dieux:
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.
  Fille de la Peinture et sœur de l'Harmonie,

Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une âme, un corps,
Égayait la Raison de riantes images,
Cachait de la Vertu les préceptes sauvages
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions;
Audacieuse et sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers, qui dans l'âme s'imprime
Sans appauvrir l'idée enrichissait la rime,
S'ouvrait par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissait pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux sophiste
Qui, le premier, nous dit en prose d'algébriste:
Vains rimeurs, écoutez mes ordres absolus;
Pour plaire à ma raison, pensez, ne peignez plus.
Dès-lors la Poésie a vu sa décadence;
Infidèle à la rime, au sens, à la cadence,
Le compas à la main, elle va dissertant:
Apollon sans pinceaux n'est plus qu'un lourd pédant.
C'était peu que, changée en bizarre furie,
Melpomène étalât sur la scène flétrie
Des romans fort touchans; car à peine l'auteur,
Pour emporter les morts, laisse vivre un acteur;
Que, soigneux d'évoquer des revenans affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout poëte moderne, avec pompe assommant,
Fit d'une tragédie un opéra charmant:
La muse de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des tréteaux sanglans professe la morale!

'ent un sauvage orateur apprêté,
:n qu'Arouet, parle d'humanité:
Turcs amoureux, soupirant des maximes,
galamment Sénèque mis en rimes:
ı désespoir, mais pleine de raison,
ıuant la mort commente le Phédon:
ırer en forme, un roi, par bienséance,
aler son âme avec une sentence;
ıe personnage au théâtre produit,
ıjours soufflé par l'auteur qui le suit,
ythe ou Chinois, dans un traité sans titre,
: interrogé, vous répond par chapitre.
de sa sœur partagé les revers:
es mœurs du temps est l'objet de ses vers;
se d'un emploi que le goût lui confie,
ırmoyant de la philosophie,
la gaîté qui doit suivre ses pas,
ıasque tragique enlaidit ses appas.
est un rimeur dont la Muse étourdie,
conte ennobli du nom de comédie,
ı dépit du goût, du touchant au bouffon,
une farce avec un long sermon:
ı possédé, dont le démon terrible
ernellement dans un drame risible.
e! oser blâmer un drame, un drame enfin!
lie est belle, et le drame est divin;
j'y goûte fort, car j'aime la nature,
villageois, beaux esprits sous la bure,

Et j'approuve l'auteur de ces drames diserts,
Qui ne s'abaisse point jusqu'à parler en vers :
Un vers coûte à polir, et le travail nous pèse ;
Mais en prose du moins on est sot à son aise.
Partout le même ton : chaque Muse en ses chants,
Aux dépens du vrai goût, fait la guerre aux méchans :
Le plus lourd chansonnier de l'Opéra-Comique
Prête à son Apollon un air philosophique ;
Et des vers sont charmans si peu qu'ils soient moraux.
Mais, de la Poésie usurpant les pinceaux,
Et du nom des vertus sanctifiant sa prose,
Par la pompe des mots l'Éloquence en impose.
Que d'orateurs guindés, qui se disent profonds,
Se tourmentent sans fin pour enfanter des sons !
Dans un livre où Thomas rêve comme en extase,
Je cherche un peu de sens, et vois beaucoup d'emphase.
Un plaisant, des dévots Zoïle envenimé,
Qui nous vend par essais le mensonge imprimé,
Des oppresseurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'ennoblir, l'histoire en épigrammes.
Chaque genre varie au gré des écrivains,
Et ne connaît de lois que leurs caprices vains.
Sans doute le respect des antiques modèles
Eût au vrai ramené les Muses infidèles :
Eux seuls, de la nature imitateurs constans,
Toujours lus avec fruit, sont beaux dans tous les temps :
Heureux qui, jeune encore, a senti leur mérite !
Même en les surpassant il faut qu'on les imite.

Mais les sages du jour, ou de fiers novateurs,
De leur goût corrompu partisans séducteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs maîtres;
Et, protecteurs des sots flétris par nos ancêtres,
O de la sympathie inévitable effet!
Ils vengent les Cotins des affronts du sifflet.
Voltaire en soit loué! chacun sait au Parnasse
Que Malherbe est un sot, et Quinault un Horace:
Dans un long commentaire il prouve longuement
Que Corneille parfois pourrait plaire un moment.
J'ai vu l'enfant gâté de nos penseurs sublimes,
La Harpe, dans Rousseau trouver de belles rimes:
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'esprit,
Mais Perrault, plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il est, pétille de génie;
Il eût pu travailler à l'Encyclopédie:
Boileau, correct auteur de libelles âmers,
Boileau, dit Marmontel, tourne assez bien un vers;
Et tous ces demi-dieux que l'Europe en délire
A depuis cent hivers l'indulgence de lire,
Vont dans un juste oubli retomber désormais,
Comme de vains auteurs qui ne pensent jamais.
Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épousé la querelle:
De là sur l'Hélicon deux partis opposés
Règnent, et, l'un par l'autre à l'envi déprisés,
Tour à tour s'adressant des volumes d'injures,
Pour le trône des arts combattènt par brochures;

Mais, plus forts par le nombre, et vantés en tous lieux,
Les corrupteurs du goût en paraissent les dieux.
Si Clément les proscrit, La Harpe les protége :
Eux seuls peuvent prétendre au rare privilége
D'aller au Louvre en corps commenter l'alphabet;
Grammairiens jurés, immortels par brevet,
Honneurs, richesse, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la saine raison que leur bonheur outrage;
Et le public esclave obéit à leurs lois.
Mille cercles savans s'assemblent à leur voix :
C'est dans ces tribunaux galans et domestiques
Que parmi vingt beautés, bourgeoises empiriques,
Distribuant la gloire et pesant les écrits,
Ces fiers inquisiteurs jugent les beaux esprits.
Oh! malheureux l'auteur dont la plume élégante
Se montre encor du goût sage et fidèle amante;
Qui, rempli d'une noble et constante fierté,
Dédaigne un nom fameux par l'intrigue acheté,
Et, n'ayant pour prôneur que ses muets ouvrages,
Veut, par ses talens seuls, enlever les suffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eût été qu'un sot il aurait prospéré.
Trop fortuné celui qui peut avec adresse
Flatter tous les partis que gagne sa souplesse,
De peur d'être blâmé ne blâme jamais rien,
Dit Voltaire, un Virgile, et même un peu chrétien,
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnasse
De madrigaux en prose alonge une préface!

Mais trois fois plus heureux le jeune homme prudent
Qui, de ces novateurs enthousiaste ardent,
Abjure la raison, pour eux la sacrifie,
Soldat sous les drapeaux de la philosophie!
D'abord comme un prodige on le prône partout.
Il nous vante : en effet, c'est un homme de goût;
Son chef-d'œuvre est toujours l'écrit qui doit éclore.
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il est beau de le voir, de dînés en dînés,
Officieux lecteur de ses vers nouveaux nés,
Promener chez les grands sa Muse bien nourrie!
Paraît-il, on l'embrasse; il parle, on se récrie:
Fût-il un Durosoy, tout Paris l'applaudit :
C'est un auteur divin, car nos dames l'ont dit;
La marquise, le duc, pour lui tout est libraire;
De riches pensions on l'accable; et Voltaire
Du titre de génie a soin de l'honorer
Par lettres qu'au Mercure il fait enregistrer.
  Ainsi de nos tyrans la ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un rimeur novice :
L'auteur le plus fécond sans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la postérité;
Mais par eux sans rien faire un fat nous en impose :
Turpin n'est que Turpin; S*** est quelque chose. (1)
  Oh! combien d'écrivains languiraient inconnus,
Qui, du Pinde français illustres parvenus,

---

(1) Suard.

En servant ce parti conquirent nos hommages !
L'encens de tout un peuple enfume leurs images ;
Eux-même avec candeur se disant immortels,
De leurs mains tour à tour se dressent des autels.
Sous peine d'être un sot, nul plaisant téméraire
Ne rit de nos amis, et surtout de Voltaire :
On aurait beau montrer ses vers tournés sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard,
Seuls, et jetés par ligne exactement pareille,
De leur chute uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui se choquent entre eux,
L'un sur l'autre appuyés se traînant deux à deux,
Et sa prose frivole en pointes aiguisée,
Pour braver l'harmonie, incessamment brisée,
Sa prose, sans mentir, et ses vers sont parfaits.
Le Mercure trente ans l'a juré par extraits :
Qui pourrait en douter? Moi. Cependant j'avoue
Que d'un rare savoir à bon droit on le loue ;
Que ses chefs-d'œuvre faux, trompeuses nouveautés,
Etonnent quelquefois par d'antiques beautés ;
Que par ses défauts même il sait encor séduire :
Talent qui peut absoudre un siècle qui l'admire.
Mais qu'on m'ose prôner des sophistes pesans,
Apostats effrontés du goût et du bon sens !
Saint-Lambert, noble auteur, dont la Muse pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante ;
Qui, du nom de poëme ornant de plats sermons,
En quatre points mortels a rimé les Saisons :

Et ce vain Beaumarchais, qui, trois fois avec gloire,
Mit le mémoire en drame, et le drame en mémoire :
Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
Qui passe pour sublime à force d'être obscur :
Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
Qui se croit un grand homme, et fit une préface :
Et tant d'autres encor, dont le public épris
Connaît beaucoup les noms, et fort peu les écrits :
Alors, certes alors, ma colère s'allume,
Et la vérité court se placer sous ma plume.
Ah! du moins par pitié s'ils cessaient d'imprimer,
Dans le secret contens de proser, de rimer;
Mais, de l'humanité maudits missionnaires,
Pour leurs tristes lecteurs ces prêcheurs n'en ont guères.
La Harpe est-il bien mort? Tremblons; de son tombeau
On dit qu'il sort armé d'un Gustave nouveau (1) :
Thomas est en travail d'un gros poëme épique :
Marmontel enjolive un roman poétique ;
Et même Durosoy, fameux par des chansons,
Met l'Histoire de France en opéras bouffons. (2)
Tout compose, et déjà de tant d'auteurs-manœuvres
Aucun n'est riche assez pour acheter les œuvres.

---

(1) La Harpe, accablé sous le poids des critiques occasionées par sa tragédie de Gustave, garda le silence pendant quelque temps. C'est à propos de ce silence, que Gilbert le plaisante de la sorte.

(2) Durosoy, traîné à l'échafaud révolutionnaire le jour de la Saint-Louis 1792, est auteur de la *Bataille d'Ivry*, opéra comique.

Pour moi, qui, démasquant nos sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets désastreux,
L'athéisme en crédit, la licence honorée,
Et le lévite enfin brisant l'arche sacrée;
Qui retraçai des arts les malheurs éclatans,
Les ligues, le pouvoir des novateurs du temps,
Et leur fureur d'écrire, et leur honteuse gloire,
Et de mon siècle entier la déplorable histoire,
J'ai vu les maux promis à ma sincérité,
Et, devant craindre tout, j'ai dit la vérité.
Oh! si ces vers, vengeurs de la cause publique,
Qu'approuva de Beaumont la piété stoïque,
Portés par son suffrage, auprès du trône admis,
Obtiennent de mon roi quelques regards amis,
S'il prête à ma faiblesse un bras qui la soutienne,
On verra de nouveau ma Muse citoyenne
Flétrir ces novateurs que poursuivront mes cris:
Ils ne dormiront plus.... qu'en lisant leurs écrits.

GILBERT.

---

# LE

# PAUVRE-DIABLE.

---

Quel parti prendre? où suis-je, et que dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant, par les vents emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct, bien savoir ce qu'on aime,
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient? Allez, déjà l'hiver
A disparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre.
Du duc de Broglie (1) osez suivre les pas:
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats;
Il va venger les malheurs de la France :

---

(1) On doit prononcer *Broglie*.

Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'est plus temps; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur;
Mille rivaux briguaient la préférence:
C'est une presse! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur;
Plus on en tue, et plus il s'en présente.
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois
Et de Provence, et des monts franc-comtois,
En botte, en guêtre, et surtout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Crémille,
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée
J'allai montrer ma mine embarrassée;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien! la robe est un métier prudent;
Et cet air gauche, et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes;
Vous verrez là de merveilleuses têtes!
Vite, achetez un emploi de Caton;
Allez juger. Êtes-vous riche? — Non:
Je n'ai plus rien, c'en est fait! — Vil atome!

Quoi ! point d'argent ! et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien :
L'antiquité tenait pour axiôme
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe :
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant.
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.
— Hélas ! monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir, qu'un moment a fait naître,
Ces vains désirs pour jamais sont passés ;
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe :
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout ; un cloître est mon tombeau ;
J'y vais descendre, oui, j'y cours... — Imbécille !
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos ; mais apprends
Que des Soucis c'est l'éternel asile ;
Que les Ennuis en font leur domicile ;
Que la Discorde y nourrit ses serpens ;
Que ce n'est plus ce ridicule temps

Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le scapulaire et l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfans de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
Nous faisons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître:
J'aime un gros bœuf dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître:
L'âne me plaît; son dos porte au marché
Les fruits d'un champ que le rustre a bêché:
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout, et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval; un Pequet (1), un Pleneuf (2),
Un trafiquant, un commis est le bœuf;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
—S'il est ainsi, je me décloître. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!

---

(1) Premier commis, grand travailleur.

(2) Intendant des vivres, grand travailleur aussi.

Faut-il rentrer dans ma première vie !
 — Quelle était donc cette vie ? — Un enfer,
Un piége affreux tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs ;
Je croyais même avoir des protecteurs :
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit ; je fus auteur aussi.
 — Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop. Çà, fais-moi, pauvre-diable,
De ton désastre un récit véritable :
Que faisais-tu sur le Parnasse ? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère ;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière ;
Faute de bas, passant le jour au lit
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse :
D'après Chaulieu, je vantais la mollesse.
 Enfin, un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope (1),

(1) Le café Procope, devant lequel était autrefois le théâtre de la Comédie française.

( C'était le jour que l'on donnait Mérope ).
Seul dans un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cul de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton :
Cet animal se nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf; j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon.
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait de tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai; je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,
Impudemment le théâtre et la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie!
Je fus connu, mais par mon infamie,

Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Lefranc de Pompignan,
Ainsi que moi natif de Montauban (1),
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Pour la Didon qui fut de Métastase.
Je lui contai tous les tours du croquant :
Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je;
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan; votre dur cas me touche :
Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
Avec le temps un jour vous les vendrez.
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique

(1) Quoique ce Pauvre-Diable ne soit qu'un être imaginaire, quelques personnes ont pensé néanmoins que dans cette partie de sa satire Voltaire avait en vue Cahusac, auteur de quelques tragédies et de plusieurs opéras qui obtinrent du succès. Il était effectivement de Montauban, et très-lié avec Lefranc de Pompignan son compatriote, qui suivait, comme lui, la carrière du théâtre.

De Zoraïd ; la scène est en Afrique :
A la Clairon vous le présenterez :
C'est un trésor. Allez, et prospérez.
Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint auteur sifflé.
J'entre : je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denêle.
Dieu paternel, quels dédains ! quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Dumesnil rabattit mon orgueil !
La Dangeville est plaisante et moqueuse :
Elle riait. Grandval me regardait
D'un air de prince ; et Sarrasin dormait :
Et, renvoyé penaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.
De vers, de prose et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café ;
Gresset, doué du double privilége
D'être au collége un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége ;
Gresset, dévot, long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies.
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe ; il n'est pas si coupable

Un vers heureux, et d'un tour agréable,
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages:
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot; montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, et je vais à Versaille.
Maudit voyage! hélas! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pié.
L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage (1):
Au peu d'esprit que le bon homme avait

(1) L'abbé Trublet, de l'académie française et de celle de Berlin, archidiacre et chanoine de Saint-Malo, où il naquit en 1697, mourut à Paris en 1770.

L'auteur des *trois Siècles littéraires* dit:

« L'abbé Trublet n'est point un de ces littérateurs médiocres » que la satire soit en droit de décréditer. Pour connaître toute » l'injustice de l'auteur du *Pauvre-Diable* et de celui de la *Dun-*

L'esprit d'autrui par supplément servait;
Il entassait adage sur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser:
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée;
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court, et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.
— Eh bien! mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie
Qui défigure, et qui brave à la fois
Dans son jargon Melpomène et Thalie:
Mais, après tout, dans une comédie

---

» *ciade*, il ne faut que lire ses ouvrages. *Les Essais de Mo.*
» *de Littérature* de cet auteur sont remplis de réflexions v
» solides, instructives, profondes et toujours bien exprimée

On peut parfois se rendre intéressant
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est pas né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place;
On me porta dans un logis voisin,
Prêt d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant! son malheur m'intéresse;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits : ce logis, quel est-il?
— Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restai long-temps inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblaient six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes,
De Saint-Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent;

Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabbin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut : le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots
De compliment, me tint ce beau propos :
« J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
» Et c'est le lot des trois quarts des humains ;
» Mais notre sort est toujours dans nos mains :
» Je me suis fait auteur disant la messe,
» Persécuteur, délateur, espion ;
» Chez les dévots je forme des cabales ;
» Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
» Pour les combattre et pour me faire un nom,
» Pieusement semant la zizanie,
» Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi : mon art est assez bon ;
» Suis comme moi les méchans à la piste ;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
» Au géomètre ; et surtout prouve bien
» Qu'un bel esprit ne peut être chrétien :
» Du rigorisme embouche la trompette ;
» Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrâce,

Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulsion :
A la faveur de cette opinion
Je m'esquivai de l'antre de Mégère.
— C'est fort bien fait. Si ta tête est légère,
Je m'aperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misère ?
— Las ! où courir dans mon destin maudit ?
Je résolus de finir ma carrière
Ainsi qu'ont fait, au fond d'une rivière,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
  O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs, certes, le plus avare,
*Ab intestat* malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
  Bientôt, changeant de mœurs et de langage,
Je me décrasse, et, m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol ; je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillans emplois,
Être officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et, moyennant vingt mille écus tournois,
Être appelé le tuteur de nos rois.

J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers
Ont, comme moi, l'heureux talent de plaire ;
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propose un très-bon mariage ;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique
Que de l'Eglise un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal)
Fit élever près du Palais-Royal (1).
  Avec éclat j'entretins donc ma belle :
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers et les bijoux :
Billets de change étaient mes billets doux ;
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante,
De ce rempart, asile des Amours,

(1) L'Opéra était placé à côté du palais de la régence. L[e]
[mi]nistre dont il est question est le cardinal Dubois, qui, da[ns sa]
jeunesse, avait été un des amans de Marion de Lorme.

Par Outrequin rafraîchi tous les jours.
Quel beau vernis brillait sur sa voiture!
Un petit peigne, orné de diamans,
De son chignon surmontait la parure;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtemens;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où sa peau blanche, et fermé autant qu'égale,
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper, un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier-général.
Que voulez-vous, hélas! que je vous dise?
Je payai cher ma brillante sottise:
En quatre mois je fus à l'hôpital.
  Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité.
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles;
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Sifflés, sifflans, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de Mémoire,

Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie :
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham et ses vils compagnons
Sont une espèce encor plus odieuse.
Quant aux catins, j'en fais assez de cas ;
Leur art est doux, et leur vie est joyeuse ;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre-diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne ; il l'a bien mérité.
Ecoute : il faut avoir un poste honnête :
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir conseiller :
Dans mon logis il me manque un portier ;
Prends ton parti ; réponds-moi, veux-tu l'être
—Oui-dà, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire ; et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte.

Va dans ta loge; et surtout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai sans réplique à mon maître
En bon portier; mais en secret peut-être
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux.

VOLTAIRE.

---

SUR LA

# FAUSSE PHILOSOPHIE.[1]

---

J'IRAIS au fond des bois et des antres sauvages
Pour fuir ces imposteurs qu'on place au rang des sages.
Combien de temps encore, hypocrites flatteurs,
Vous verrai-je encenser notre honte et nos mœurs?
Lorsque tout vous dément, oserez-vous sans cesse
Du siècle où vous régnez me vanter la sagesse?
Et quel siècle en effet de mollesse abattu,
Si riche en beaux discours, fut si pauvre en vertu!
Amitié, nœuds du sang, amour de la patrie,
Vous n'êtes rien pour nous; l'intérêt seul nous lie:
L'avare soif de l'or a séché tous les cœurs;
L'Honneur se voit fermer la porte des honneurs.
La Fraude s'enrichit des publiques ruines,
Et s'élève aux grandeurs sur des tas de rapines.
Tous les rangs sont vendus à qui peut les payer:
Aux mains du lâche on voit le sceptre du guerrier;
Du glaive de Thémis l'injustice est armée;
Dans les lieux les plus saints la Débauche allumée,

---

(1) Cette satire, qui parut en 1778, fut retouchée par l'auteur, et telle que nous la donnons aujourd'hui, lors de la première édition de ce recueil, en 1805.

Sous le froc scandaleux lève un front libertin,
Et l'Impiété marche une crosse à la main.
Dieu n'est plus qu'un fantôme; et l'âme est un vain songe.
Ainsi, sans nul remords, dans le crime on se plonge;
Et tous, lâchant la bride aux plus affreux penchans,
Corrompus par système, avec art sont méchans.

Ecoutez-les pourtant, d'une voix empirique,
Nommer ce siècle impie âge philosophique :
Chacun est philosophe et n'en prend que le nom:
On vit en scélérat, et l'on parle en Caton;
Et, bornant la sagesse à de belles maximes,
Du manteau des vertus on habille ses crimes.
Que dis-je? rien n'est mal à qui sait raisonner.
Au vice hardiment on peut s'abandonner;
Le philosophe a l'art de disculper le vice :
Il n'est corbeau si noir que cet art ne blanchisse.

Demandez à Crispin par quel heureux talent
Plutus l'a fait monter sur son char opulent :
Crispin fait de sa femme un trafic adultère,
Et de son lit vénal Plutus est tributaire.
Si vous vous indignez, il sourit de mépris :
« Vieux préjugé, dit-il, dont nous sommes guéris:
» Quand on est philosophe, on brave sans scrupule
» Un chimérique affront, un honneur ridicule.
» L'hyménée est un joug incommode et pesant;
» S'il peut nous enrichir, c'est un joug bienfaisant.
» Sur l'opinion seule ici bas tout se fonde;
» L'opinion volage est la reine du monde :

» Ce qui chez nous est mal est souvent bien ailleurs.
» Le Lapon sous sa hutte, à l'abri des railleurs,
» Vous offre sa compagne, et même avec prière
» Vous presse d'honorer sa couche hospitalière.
» Cet autre, plus heureux, en de plus doux climats,
» De sa fille avec soin cultive les appas,
» Pour vendre cette fleur du sultan recherchée,
» Que l'ennui du sérail aura bientôt séchée.
» Quel est donc cet honneur par vous si révéré,
» Que vingt peuples divers ont toujours ignoré,
» Qui change avec le lieu, l'habit et le langage?
» C'est le tyran des sots, et l'esclave du sage. »
Partout vous entendrez ces raisonneurs hardis,
Hardis contre l'honneur et du vice applaudis,
Jugeant à leur profit les vertus arbitraires,
Et de leur déshonneur tirant des honoraires.
Un jour l'ami sensé d'un prélat peu chrétien
Le gourmandait ainsi dans un libre entretien :
« Vous qui n'avez de foi qu'aux plaisirs de ce monde,
» Qui raillez de *Beauvais* la piété profonde,
» Qui traînez le scandale en habit de prélat,
» Et diffamez la croix qui fait tout votre éclat,
» Que n'avez-vous choisi sur cette vaste scène
» Un rôle plus conforme à votre humeur mondaine?
» Et pourquoi du public affronter les rumeurs
» Sous un habit sacré que profanent vos mœurs?
» Ami, dit le prélat, c'est par philosophie.
» Que *Beauvais* à son gré prêche et vous édifie

» Moi, je veux être heureux. Formé pour les plaisirs,
» Je voyais la fortune ingrate à mes désirs,
» Et je voulais, sans soins, libre et dans l'indolence,
» Savourer les doux fruits d'une oisive opulence;
» J'enviai du clergé les paisibles trésors.
» L'intrigue, heureux talent, dirigeant mes efforts,
» J'avançai près des grands en caressant leurs vices;
» De leurs femmes surtout j'encensai les caprices:
» Flexible à leurs humeurs, je servais nuit et jour
» Leurs brigues, leurs plaisirs, leur haine et leur amour,
» Et bientôt la faveur couronnant mon attente,
» Ceignit ce front mondain d'une mitre éclatante.
» Ainsi par mes plaisirs tous mes jours sont comptés.
» L'Abondance et le Luxe, amans des Voluptés,
» Préparent mes festins, mes jeux et mes délices;
» J'enrichis la beauté qui m'offre ses prémices;
» Du vulgaire envieux je sais braver les cris,
» Laissant les vains remords aux timides esprits,
» Et bénis des humains la pieuse faiblesse,
» Qui consacra ses dons à nourrir ma mollesse. »
Grâce au raisonnement, sophiste accrédité,
Et du libertinage orateur effronté,
Il n'est plus ici bas de vice ni de crime;
Rien n'est vrai, rien n'est juste, et tout est légitime.
Ces nobles sentimens qu'inspirent les vertus,
Ces remords dont souvent nos cœurs sont combattus,
Sont de vains préjugés dont l'homme encor novice
Est dès ses premiers jours bercé par sa nourrice,

Dans son cerveau flexible aisément imprimés,
Enfans de l'habitude, en vertus transformés.
  L'homme abusé long-temps d'une erreur générale,
Fit descendre du ciel la sévère Morale,
Et, tiran de son cœur, prompt à se mutiner,
De devoirs importuns se plut à l'enchaîner.
L'homme, plus philosophe et plus doux à soi-même,
S'est fait, pour vivre heureux, un plus sage système:
L'*intérêt personnel* est son unique loi,
Et son premier devoir est de n'aimer que soi.
Ses plaisirs font ses mœurs, son bien fait sa justice;
La fraude n'est pour lui qu'un prudent artifice:
Savoir le mieux tromper, c'est là le seul honneur;
Le mal d'autrui n'est rien s'il fait notre bonheur.
La sourde oppression, les rapines subtiles,
Sont d'un esprit adroit les ressources utiles;
Et, pourvu qu'on échappe à l'aveugle Thémis,
Un crime bien secret devient juste et permis.
Ainsi l'on peut nier avec philosophie
Le dépôt qu'un ami sans témoins nous confie,
Vendre tous les secrets qu'il cache en notre cœur,
Et de son lit jaloux tramer le déshonneur.
  Ainsi du noir Caron la main déterminée
A trois fois étouffé le flambeau d'hyménée:
Trois beautés tour à tour surprises dans ses lacs,
Victimes de leur dot, ont signé leur trépas.
Ce n'est pas qu'imitant la fille de Tyndare,
Il ait armé son bras d'une hache barbare:

Ses femmes n'out point eu le sort du roi d'Argos :
Un breuvage discret, suivi d'un plein repos,
Mettant le philosophe à l'abri du scandale,
Leur fit passer sans bruit l'onde noire et fatale.
Quoi ! toutes trois?... Oui, certe ; et la barque du Styx
En attend dix encor, s'il en épouse dix.

J'entends déjà quelqu'un me dire avec colère :
« Singe de Juvénal, censeur atrabilaire,
» Crois-tu, si notre siècle enfanta ces noirceurs,
» Que l'Encyclopédie ait perverti nos mœurs?
» Déclamateur chagrin, raisonne mieux ; écoute :
» L'homme, en tout temps le même, est né méchant sans doute.
» De tout temps on a vu la noire Trahison
» Aiguiser le poignard ou verser le poison ;
» Et, quoi qu'on nous ait dit des mœurs du premier âge,
» Le monde encore enfant n'en était pas plus sage.
» Mais n'allons pas si loin chercher la vérité.
» Quand le Français, nourri dans la férocité,
» Au meurtre, par honneur, instruit dès son enfance,
» Soldat des préjugés, cuirassé d'ignorance,
» N'avait que son épée et pour juge et pour loi ;
» Tyran de ses vassaux, s'armait contre son roi ;
» A la voix d'un ermite allait avec sa belle,
» Pour laver ses péchés combattre l'infidèle,
» Ou désolait la France en dévot assassin,
» Et pour notre salut nous déchirait le sein.
» Était-il philosophe? et l'Encyclopédie
» A-t-elle de la ligue allumé l'incendie?

» Dans ces jours si cruels, suivis de jours si doux,
» Avait-on plus d'honneur et de vertu que nous?
Grand docteur, modérez l'orgueil philosophique :
Je hais autant que vous la fureur fanatique
Qu'alluma du clergé le souffle ambitieux,
Et qui se nourrissait du sang de nos aïeux ;
Mais ce sang, qui baigna l'autel du Fanatisme,
N'éteignit point l'Honneur, père de l'Héroïsme ;
L'Honneur, honteux enfin de ses pieux forfaits,
D'un siècle entier de gloire illustra les Français.
Cependant, grâce à vous, de quoi se glorifie
Cet âge sans honneur de la philosophie?
Dites moi, le Français a-t-il un cœur plus franc,
Plus prodigue à l'état de son généreux sang,
Plus ardent à venger la plaintive innocence
Contre l'iniquité que soutient la puissance?
Le Français philosophe est-il plus respecté
Pour la foi, la candeur, l'exacte probité?
Où sont-ils ces héros, ces vertueux modèles,
Que l'Encyclopédie a couvés sous ses ailes?
Cherchons, sous les drapeaux de la Gloire et de Mars,
Les rivaux des Nemours, des Gastons, des Bayards :
La pourpre des Harlais, jadis si révérée,
Du même éclat encor se voit-elle illustrée?
Et quel ministre enfin, près d'un roi généreux,
Qui met tout son bonheur à voir son peuple heureux,
Pour éclairer ses pas d'un conseil toujours sage
Dans les nobles projets où sa vertu l'engage,

Pour vaincre tous les soins dont il est assailli,
Ne voudrait égaler où d'Amboise ou Sulli?
Cessons, par nos mépris, d'outrager nos ancêtres :
Pour les leçons d'honneur ils sont encor nos maître
Et leurs mâles défauts, de candeur revêtus,
Montraient plus de grandeur que nos faibles vertus.
Il est vrai, tant leur âme était simple et grossière!
Ils n'avaient point senti que l'homme est tout matièr
Ils n'avaient point cet art d'égarer le bon sens
Au labyrinthe obscur des vains raisonnemens,
Et, sous le fard trompeur des brillantes maximes,
Donner même visage aux vertus comme aux crimes
De la nature alors, loin d'étouffer la voix,
Ils cédaient sans rougir à ses plus saintes loix;
Ils aimaient les doux noms et de fille et de mère;
Le frère n'était point étranger à son frère;
Et par philosophie un fils dénaturé
Chez eux dit-il jamais à son père éploré :
« N'attendez rien de moi pour prix de ma naissance
» Ma vie est-elle un fruit de votre bienfaisance?
» Pressé de l'aiguillon des amoureux désirs,
» Cherchiez-vous mon bonheur au sein de vos plaisir
» Des faiblesses du sang ma raison me délivre :
» Non, je ne vous dois rien que le malheur de vivre.
Gloire vous soit rendue, ô sublimes penseurs
Qui nous dénaturez pour nous rendre meilleurs!
Des Français convertis en un peuple de sages
Recevez à jamais l'encens et les hommages;

Que vos dogmes fameux, semés dans tous les rangs,
Soient l'oracle du peuple et la leçon des grands;
Que, d'un commun effort, le mortier et la crosse
De l'Encyclopédie élèvent le colosse;
Et, dans ce nouveau ciel peuplé de vos élus,
Soyez enfin les dieux de ceux qui n'en ont plus.

Clément (de Dijon.)

---

# DANCHET,

## AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

---

La Parque à son noir trébuchet,
A sa triste et lugubre nasse,
Ayant pris le bon vieux Danchet (1),
Franche colombe du Parnasse,
Cet ami d'Homère et du Tasse
A peine eut passé le guichet,
Et, tranquille en sa conscience,
Sans autre écrit ni plaidoyé,
Sur son visage eut déployé
Ses certificats d'innocence,
Qu'il eut de ses juges courtois
Justice briève et complète,
Et qu'il obtint de tous les trois
Gain de cause sur l'étiquette:
Conduisez au joyeux canton
Le bon auteur des Tyndarides (2),
Dit le chancelier de Pluton,
De son front dépliant les rides,

---

(1) Danchet, né à Riom en 1671, mourut à Paris le 21 février 1748, membre de l'académie française.

(2) Tragédie lyrique de Danchet.

Et parlant à son hoqueton.
  Par les ondes aganippides!
Cria Danchet, se moque-t-on
De me donner ici des guides!
Dans mon Virgile, dieu merci,
J'ai vu cent fois en raccourci
Les régions que je découvre;
Et je sais tous ces chemins-ci,
Comme j'ai su ceux du vieux Louvre.
  Pour le prouver la bouche il ouvre,
Et de l'Enéide aussitôt,
Devant Proserpine, tout haut,
En défunt d'heureuse mémoire,
Il leur récite sans quartier
Le sixième livre en entier;
Puis, plantant là son auditoire,
Se précipite en vieux routier,
A travers le pays des mânes,
Aussi confiant que serait
L'infaillible et docte Fréret (1)
Par-delà celui des Brachmanes.
Du corps antique dépêtré,
Recomposé d'un limon vierge,

(1) Nicolas Fréret, né à Paris en 1688, mort en 174
également célèbre et par l'étendue de son savoir, et par l'ab
en fit. Il n'avait pas vingt ans qu'il avait déjà fait plusieurs m
très-savans sur presque tous les points de la mythologie grec
vingt-cinq ans il fut reçu à l'académie des Inscriptions.

Le bel esprit, plus droit qu'un cierge,
Et plus agile que Dupré (1),
Perce le bois mal éclairé
Où le dieu des enfers héberge
Les fous à qui Mars et l'Amour
Ici bas ont ravi le jour.
Là nul objet ne se dérobe
Aux yeux d'un homme de sa robe :
Il voit Dolope et Myrmidon,
Procris, Eryphile et Didon;
Il y reconnaît Déiphobe,
Ne faisant rien moins que florès,
Ayant son nez dans sa pochette,
*Et truncas*, ajoute le poëte,
*Inhonesto vulnere nares.*
Le pieux héros de Virgile
Sur les talons de la Sibylle,
Contemporain frais émoulu,
Ne se sentit pas plus ému
Que, suivant le poëte à la piste,
Sous les myrtes malencontreux
L'était notre bon humaniste
A l'aspect de ces malheureux.
Au sortir de ce lieu si triste
Il entend le concert affreux
Du Tartare qu'il laisse à gauche :

(1) Premier danseur de l'Opéra.

De cent mille chats en débauche
Le charivari ténébreux
N'en est qu'une riante ébauche :
Déjà l'élève de Clio
D'avance avait eu le prologue
De la façon du méchant dogue
Qui hurle à la porte un trio.
  Mais dans le gouffre où de l'impie
La scélératesse s'expie,
Où l'avare en pleine eau, dit-on,
Non pas en vilaine eau croupie,
Mais en belle eau jusqu'au menton,
Souffre une éternelle pepie;
Dans l'antre où la Rage accroupie
A l'orchestre donne le ton,
Où de Némésis l'esponton
Perce, frappe, assomme, estropie,
C'est bien un autre faux-bourdon!
A travers des cris de harpie
Il entendait siffler Python,
Claquer le fouet d'une furie,
Croasser l'oiseau de Titie,
Craquer tous les os d'Ixion,
S'écrouler le roc de Sisyphe,
Et retentir le Phlégéton
Des clameurs de maint escogriffe
Récemment tombé sous la griffe
De l'impitoyable Alecton.

Le tonnérre était l'intermède :
Quel épouvantable opéra
Pour le tendre ami de Campra (1),
Et le doux auteur de *Tancrède!*
Il ne sera jamais de rien
Dans une musique pareille :
Cette pensée adoucit bien
Le supplice de son oreille!
   Tel un bon bourgeois de Paris,
Sans dettes, procès ni querelle,
Côtoyant les murs de Thémis,
De la grand'chambre entend les cris,
Et les chaînes de la Tournelle,
Déteste et géole et barreau,
Bénit son innocente vie,
Et fuit juge, avocat, partie,
Huissier, criminel et bourreau.
   Un sentiment pareil emporte
Loin du lieu funeste et vengeur
L'irréprochable voyageur.
Déjà paraît l'auguste porte
Où notre érudit consommé
Se souvient que le fils d'Anchise,
Suivant le rit accoutumé,
Planta le rameau d'or en guise

---

(1) Ce compositeur avait fait la musique de presque tous les opéras de Danchet.

De cette espèce de balise
Que la Basoche appelle un *mai.*
En quatre pas et deux gambades
Le pélerin croit de l'enclos
Franchir déjà les palissades,
Quand un mâtin tout des plus gros,
Un subdélégué de Cerbère,
Né dans le chenil de Mégère,
Le poil hérissé, l'œil ardent,
S'opposant à l'ombre légère,
L'arrête tout court en grondant.
Il a pour queue une vipère,
Et contre quiconque prospère
Il garde une éternelle dent:
Sa panse énorme n'est farcie
Que de ciguë et d'aconit;
Autour de lui l'herbe est noircie
Des torrens d'encre qu'il vomit;
Son regard venimeux flétrit;
D'un seul souffle il ôte la vie,
Et sur son collier est écrit:
*J'appartiens à la noire Envie.*
L'ami des dieux en tournoyant,
Faute d'un peu de la galette
Dont Enée avait la recette,
Jette au sentinelle aboyant
Un beau jeton d'Académie.
Au vol à peine est-il happé,

Que voilà ma bête endormie,
Et mon bel esprit échappé.
  Enfin d'un pied libre il arpente
Les coteaux, les prés et les bois,
Séjour de la race innocente
Des bons humains, de qui font choix
Minos, Eaque et Rhadamante.
Que son âme alors est contente!
Elle le fût moins mille fois
Le jour qu'une juste patente
A la pluralité des voix
L'installa parmi les quarante,
Quoique la folle vanité
De l'astrolabe du Parnasse
Ne marque plus de cette place
Qu'un pas à l'immortalité.
  Aussi gagnait-il bien au change;
Car la différence est étrange
Entre habiter l'asile heureux
Que Virgile a si bien su peindre,
Où de la camarde aux yeux creux
Le trébuchet n'est plus à craindre,
Entre s'égayer à jamais
A l'ombre des vertes forêts,
Dans les jeux, les ris et la danse,
Ou s'appesantir les esprits
Sous les fastidieux lambris
D'un vieux palais en décadence,

Et là, non pas pour un moment,
Mais deux heures tout d'une haleine,
Végéter trois fois la semaine,
Environné, Dieu sait comment!
Puis finir, pour dernière aubaine,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine,
Noyés dans un froid compliment.
Oh! comme il saute au cou d'Horace!
Et que de bon cœur il l'embrasse
Ce cher et bien aimé patron
Qui fut sa lance et son égide!
Tel au cou de l'aimable Ovide
Sauterait le joyeux Piron;
Tel on verrait, plein d'allégresse,
Mais plus grave dans sa tendresse,
D'Olivet baiser Cicéron.
Vous voici donc en-deçà l'onde,
Lui dit l'Anacréon romain,
Et nous vous possédons enfin
En lieux où tout plaisir abonde!
Venez, venez; sorti du sein
Des lettres et de la faconde,
Soyez le bien-venu chez nous;
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.
A revoir, dit le compagnon:
Un moment, excusez, de grâce;

Je vois mon bienfaiteur qui passe.
Bonjour, monsieur l'abbé Bignon.
Monsieur l'abbé Bignon s'arrête (1).
Eh! mon pauvre Danchet, bonjour.
Monsieur l'abbé, le beau séjour!
Qu'il y fait bon! que je m'apprête
A vous y bien faire ma cour!
L'expression paraîtra folle
Et bizarre en pays aussi
Républicain que celui-ci.
N'importe; je vous tiens parole.
La-haut, vous disant grand merci,
Je jurai, j'en ai souvenance,
Que ma vive reconnaissance
M'accompagnerait jusqu'ici:
Elle sera donc éternelle;
Point de chicane là-dessus....
D'ailleurs, quand on a l'âme belle,
La gratitude pèse-t-elle?
Elle n'est qu'un plaisir de plus.
Ceci te vaille une épitaphe,
Brave Danchet! tu disais d'or;
Ton fidèle historiographe
En pleure de tendresse encor;

---

(1) Jean-Paul Bignon, abbé de Saint-Quentin, de l'académie française, de celle des Sciences, de celle des Inscriptions, et bibliothécaire du roi, mourut en 1744, âgé de 81 ans.

Et je n'en pleure pas sans cause.
Si tu vois monsieur de Livri,
Que tu sais qui m'a tant chéri,
Dis-lui pour moi la même chose.
  Lors un objet bien singulier
Frappa les yeux du nouvel hôte.
Ho, ho! se prit-il à crier,
J'attrape donc Virgile en faute!
Ah! que d'aimables vérités
Le méchant nous a déguisées!
Quel surcroît de félicités!
Des femmes aux Champs-Elysées!
Ceci relève bien le prix
D'une habitation si belle.
Monsieur l'abbé, dans ce pays
Regretterions-nous l'Isle-Belle?
Aussi j'étais souvent surpris
Que dans ces demeures divines
Le poëte peu galant n'eût mis
Que des héros sans héroïnes.
Pourquoi ce trait d'inimitié?
Pourquoi de l'héroïque espèce
Souffler la plus belle moitié?
Un lieu de gloire et d'allégresse
Sans femmes peut-il en être un?
L'Olympe même que serait-ce,
Qu'un lieu désert ou très-commun,
Si l'Olympe était sans déesse?

Point de femmes, point de plaisir;
De tout temps ce fut mon système.
Tous cercles s'en doivent choisir:
Et vous dirai-je que c'est même
Faute de femmes qu'aujourd'hui
L'on voit dans notre académie,
Aux pieds de Minerve endormie,
Siéger l'Indolence et l'Ennui?
De ce triste ennui les symptômes
Menaçaient le front clair et net
Du digne héritier des Jérômes,
Si le devancier de Gresset (1),
Ravi de se revoir en femmes,
N'eût pris le parti du *tacet*
Pour aller saluer huit dames.
Sur un tertre émaillé de fleurs,
En belles nymphes printanières,
Et représentant les neuf Sœurs,
Brillent la Suze, Deshoulières,
Villedieu, Sévigné, Lambert,
D'Aunoy, Caylus et la Fayette.
La ronde ainsi n'est pas complète;
Elle sent bien ce qu'elle y perd:
A ce beau cercle de lumière,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place est vacante encor,

(1) Gresset fut le successeur de Danchet à l'académie française.

Et cette place est la première.
Puisse-t-elle vaquer, hélas !
Long-temps par-delà mon trépas !
Car vous seule (1) y devez prétendre ;
Vous seule y monterez un jour,
Vous dont le pinceau noble et tendre
A peint les malheurs de l'Amour.
A ce haut rang tout vous appelle :
Et si ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon,
Vous proposerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjoûment
A ces huit Muses de la France
Le nouveau venu, poliment,
Eut fait très-bas la révérence,
Et très-haut un long compliment,
De là dans le vallon charmant
Il vit une tête éminente,
Entre mille autres rayonnante :
C'était celle du grand Armand (2).
—Notre fondateur ! quelle joie !
S'écria-t-il tout transporté :
Oh ! parbleu, je veux qu'il me voie.
Il court au héros tant vanté,
Et, ne se possédant pas d'aise,

(1) Madame de Tencin.

(2) Le cardinal de Richelieu, fondateur de l'académie fran

S'incline en toute humilité,
Lui baise les mains, les rebaise.
—Monseigneur, une éternité
Me semble un temps trop limité
Pour vous pouvoir payer ma dette :
Vous voyez un pauvre poëte
Qui vous doit l'immortalité.
—A moi? répliqua le grand homme.
—Oui, monseigneur, je vous la dois,
Et depuis trente-six ans, comme
Académicien françois.
Eh quoi! de mon Académie,
Reprit le fier instituteur,
On parle encore en l'autre vie!
Si l'on en parle, monseigneur!
Ce doute, ainsi que nous, vous blesse:
Oui, certe, et, malgré les jaloux,
On parlera d'elle sans cesse,
Comme elle sans cesse de vous,
Plus que du brillant domicile
Dont au roi vous avez fait don,
Plus que de l'auguste maison
Qui de nos docteurs est l'asile (1),
Que de la rue et de la ville
Qui s'honorent de votre nom!

---

(1) Le duc de Richelieu est aussi fondateur des principaux colléges de France; tels que celui de Louis-le-Grand, des Quatre-Nations, etc.

Je m'en étonne avec raison,
Dit l'ombre à toque enluminée;
C'est mon étoile fortunée
Qui sur vous influe et vous sert.
Je me souviens de la journée
Où je fus pris un peu sans vert;
Ce fut sur la fin du dessert
Que, me présentant sa requête,
Le folâtre de Bois-Robert
Me fourra ce plan dans la tête.
Mais depuis long-temps là-dessus
Mon cœur indifférent sommeille:
Vous l'avoûrai-je, un peu confus?
Ce fut du moment que je sus
La réception de Corneille.
Eh, monseigneur! pardonnez-la,
Dit l'autre, que l'aveu démonte;
Nous n'avons pas sur notre compte
Deux fautes comme celle-là.
Au nom du défenseur des doges,
Votre illustre et digne neveu,
En faveur du siècle d'éloges,
Où pas un de nous, dans le feu
De son génie enthousiaste
Peignant celui de Richelieu,
N'oublia de le nommer vaste,
Laissez-vous attendrir un peu.
Bon! dit le cardinal; à d'autres!
Plaisans éloges que les vôtres!

Le bel hommage qu'un encens
Qu'à titre égal, en même temps,
Séguier revendique et partage!
Ignorez-vous donc qu'aujourd'hui,
Repart Danchet prenant courage,
Son nom n'est presque plus d'usage,
Et qu'à peine on parle de lui?
De vous le récipiendaire
Passe net à Louis-le-Grand,
Et, de notre aveu, laisse en blanc
Le héros intermédiaire.
Dans le fond des eaux du Léthé
Le second protecteur jeté
Rendit le premier plus traitable:
De plus, ayant appris combien
Du moindre académicien
Le mérite est recommandable;
Combien de ce corps assidu
Le travail et les exercices
Au public ont déjà rendu
De considérables services,
Et ce que trouvent d'agrément
Dans ce bel établissement
Princes, princesses, rois et reines,
Quand ce treizième parlement,
A quelque grand événement,
Dans le rang des cours souveraines,
Vient déclamer son compliment:

A tout l'éclat dont elle brille
Il est trop heureux d'avouer
Que l'Académie est sa fille,
Et l'exhorte à continuer,
Lui prédisant gloire et durée,
Et toute prédilection,
Pourvu qu'elle soit éclairée
Et juste en son élection.
Oh ! là-dessus soyez tranquille,
Lui dit le zélé vétéran ;
A nos clartés fiez-vous-en,
Et croyez la brigue inutile.
Nous faisons, quand on nous reçoit,
Un serment qui la décourage ;
Nous jurons à l'aréopage
De ne laisser qui que ce soit
Assuré de notre suffrage.
Louis, qui lui seul aurait droit
D'exiger toute obéissance,
Ce roi, dont le pouvoir immense
Se fait sentir à tant de rois,
N'étend pas sa pleine puissance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage,
Et ce qu'on doit à son serment,
Ne pas opiner librement
Serait n'avoir foi ni courage.
Aussi nos *messieurs* verraient tous

Fermiers, ministres, belle et prince
Les solliciter à genoux
En faveur d'un sujet trop mince,
Qu'ils aimeraient mieux noblement,
Par un abus moins illicite,
S'ils ne pouvaient faire autrement,
Aller au-devant du mérite
Que contre un si beau réglement.
La justice est leur élément
Et leur qualité favorite (1).
  J'ai, par un trait original,
J'ai, moi-même, en pareille affaire,
Durant vingt ans ferme et loyal,
Donné mon suffrage à Nadal,
Préférablement à Voltaire.
Mais, interrompt le cardinal,
N'oubliez pas le capital:
Avant l'esprit et le génie
Examinez de près les mœurs:
Point d'étourdis, point de moqueurs;
Point de libertins, je vous prie.
  C'est ce qu'aussi nous évitons,
Reprend l'homme sage et sincère.
Croyez que nous nous arrêtons
Moins aux talens qu'au caractère:

---

(1) On voit que Piron ne laisse échapper aucune occasion de lancer ses traits sur l'académie. C'est le seul but de cette satire.

Comptez sur quarante Catons,
Et vous ne vous tromperez guère;
Et, pour que vous n'en doutiez pas,
Je vous fais juge de la chose.
Poëtes n'ayant pas plus de rats
Que de vieux écrivains en prose,
Force gens à petits rabats,
Des grands de la cour, des prélats,
Voilà tout ce qui nous compose.
L'expérience rend matois;
Nous n'y serons pas pris deux fois,
Et je n'ai pas la tête saine,
Ou de long-temps dans le tableau
Nous ne reverrons un Boileau,
Et moins encore un La Fontaine.
  En style simple et sans apprêt
La chose ainsi contée au maître,
Peut-être un peu moins comme elle est
Que telle qu'elle devrait être,
Pour aller vanter ce succès
A son bon ami Ximénès (1),
Le grand Armand quitta la place,
Et l'heureux Danchet pour jamais
Alla rejoindre son Horace.

PIRON.

---

(1) François Ximenès, très-célèbre cardinal, archevêque Tolède, principal ministre d'état d'Espagne, et l'un des gr

# LES DISPUTES.

Vingt têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense:
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point: les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels.
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs: mais de là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.
En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Que verrons-nous? Les torts et les travers des hommes:
Ici c'est un synode, et là c'est un divan;
Nous verrons le muphti, le derviche et l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le pope,
Les antiques rabbins, et les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs agrégés.
Êtes-vous disputeurs, mes amis? voyagez.

---

politiques qui eussent encore paru dans le monde à cette époque, naquit à Torre-Laguna en 1437, et mourut empoisonné le 8 novembre 1517, après avoir gouverné l'Espagne pendant vingt-deux ans sous les règnes de Ferdinand, d'Isabelle, de Jeanne, de Philippe, et de Charles d'Autriche.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre;
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre;
Qu'à Paris au palais l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen;
Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémisse
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice;
Et que, dans le parterre, un poëte envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux:
Tel est le cœur humain. Mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien?
Je hais surtout, je hais tout censeur incommode,
Tous ces demi-savans gouvernés par la mode;
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit:
Un peu musiciens, philosophes, poëtes,
Et grands hommes d'état formés par les gazettes;
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les lois, de Brogli (1) sur la guerre,
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.
Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant, sans répondre jamais.

---

(1) Il faudrait *Broglie* au lieu de *Brogli*; mais le vers aurait une syllabe de plus, et serait informe.

« Je ne céderais pas au prix d'une couronne.
» Je sens ; le sentiment ne consulte personne,
» Et le roi serait là.... je verrais là le feu....
» Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
» Doit-il vous importer de plaire ou de déplaire ? »
C'est bien dit ; mais pourquoi cette roideur austère ?
Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinsinets lequel fait mieux des vers.
Auriez-vous, par hasard, connu feu monsieur d'Aube (1),
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il savait mieux que vous où, contre qui, comment.
Vous seul en auriez eu toute la renommée,
N'importe ; il vous citait ses lettres de l'armée ;
Et Richelieu présent, il aurait raconté
Ou Gênes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme d'esprit, de sens et de mérite ;
Mais son meilleur ami redoutait sa visite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait en l'écoutant un silence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une dispute aigrie,
Prêts à l'injurier, le quitter de furie ;
Et, rejetant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en sortant.

---

(1) Neveu de Fontenelle, et le plus grand disputeur de son temps.

Ses neveux, qu'à sa suite attachait l'espérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en le quittant un soir,
Lui dit : Mon médecin me défend de vous voir.
Et, parmi cent vertus, cette unique faiblesse
Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir écouté, sans avoir contredit;
Et tout près d'expirer, gardant son caractère,
Il faisait disputer le prêtre et le notaire.
Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort,
Si du moins il s'est tu devant ce grand arbitre !

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, suivant une affiche, en tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme sur un théâtre,
Une dispute en règle, un choc opiniâtre;
L'enthymème serré, les dilemmes pressans,
Poignards à double lame, et frappant en deux sens,
Et le grand syllogisme en forme régulière,
Et le sophisme vain de sa fausse lumière;
Des moines échauffés, vrai fléau des docteurs;
De pauvres Hibernois, complaisans disputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les saintes promesses,
Viennent vivre à Paris d'argumens et de messes;
Et l'honnête public, qui, même écoutant bien,
A la saine raison de n'y comprendre rien.

Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles?
Mais tous les argumens sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputait jusque dans les festins,
Et tout nu quelquefois argumentait aux bains.
Était-ce dans un sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie;
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Image de ces gens froids au premier abord,
Et qui, dans la dispute, à chaque répartie,
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.
C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici:
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux, ni l'œil louche:
Le mot *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
Nos cris et nos efforts ne frappent que le vent;
Chacun, dans son avis, demeure comme avant:
C'est mêler seulement aux opinions vaines
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison,
Et le plus grand des torts est d'avoir trop raison.
Autrefois la Justice et la Vérité nues,
Chez les premiers humains furent long-temps connues;
Elles régnaient en sœurs: mais on sait que depuis
L'une a fui dans le ciel, et l'autre dans un puits.
a vaine Opinion règne sur tous les âges;
on temple est dans les airs porté sur les nuages:
ne foule de dieux, de démons, de lutins,
nt aux pieds de son trône; et, tenant dans leurs mains

Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique.
Autour d'eux nos vertus, nos biens, nos maux divers
En bulles de savon sont épars dans les airs;
Et le souffle des vents y promène sans cesse
De climats en climats le temple et la déesse.
Elle fuit, et revient; elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres;
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres:
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.
Une beauté frappante, et dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront sous les traits de Brionne,
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,
Un front à cheveux d'or fût toujours adoré.
Ainsi l'Opinion, changeante et vagabonde,
Soumet la beauté même, autre reine du monde.
Ainsi dans l'univers ses magiques effets
Des grands événemens sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour, aux pieds du sage,
Nous la voyions tomber du haut de son nuage,
Et que la Vérité, se montrant aussitôt,
Vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en haut?
Il est pour les savans, et pour les sages même,
Une autre illusion, un esprit de système,
Qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs sur quelques vérités.

C'est par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres.
L'auteur du mécanisme attacha follement
La liberté de l'homme aux lois du mouvement.
L'un du soleil éteint veut composer la terre :
La terre, dit un autre, est un globe de verre.
De là ces différends soutenus à grands cris !
Et, sur un tas poudreux d'inutiles écrits,
La Dispute s'assied dans l'asile du sage.
  La Contrariété tient souvent au langage :
On peut s'entendre moins, formant un même son,
Que si l'un parlait basque, et l'autre bas-breton.
C'est là, qui le croirait ? un fléau redoutable ;
Et la pâle Famine, et la Peste effroyable
N'égalent point les maux et les troubles divers
Que les mal-entendus sèment dans l'univers.
  Peindrai-je des mortels les désordres funestes,
Et les emportemens de ces âmes célestes ;
Le fanatisme au meurtre excitant les humains,
Des poisons, des poignards, des flambeaux dans les mains ;
Nos villages déserts, nos villes embrasées ;
Sous nos foyers détruits nos mères écrasées ;
Dans nos temples sanglans, abandonnés du ciel,
Les ministres rivaux égorgés sur l'autel ;
Tous les crimes unis, meurtre, inceste, pillage ;
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage ;
Sur des corps expirans d'infâmes ravisseurs
Dans leurs embrassemens reconnaissant leurs sœurs ;

L'étranger dévorant le sein de ma patrie,
Et sous la piété déguisant sa furie;
Les pères conduisant les enfans aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds?....
Dieu puissant! permettez que ces temps déplorables
Un jour par nos neveux soient mis au rang des fables!
Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur:
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur,
Et son austérité, pleine de l'évangile,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il distille.
« Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison.
» Personne, selon vous, n'a ni tort ni raison,
» Et sur la vérité n'ayant point de mesure,
» Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature.
» — Monsieur, je n'ai point dit un mot de tout cela.
» — Oh! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
» En vous interprétant la chose devient claire.
» — Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.
» Cherchons la vérité; mais, d'un commun accord,
» Qui discute a raison, et qui dispute a tort.
» Voilà ce que j'ai dit; et d'ailleurs qu'à la guerre,
» A la ville, à la cour souvent il faut se taire.
» —Mon cher monsieur, ceci cache toujours deux sens:
» Je distingue... — Monsieur, distinguez, j'y consens.
» J'ai dit mes sentimens; je vous laisse les vôtres,
» En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres.
» — Mon fils, nous vous avons défendu de penser,
» Et pour vous convertir je cours vous dénoncer. »

Heureux, ô trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des censeurs importuns et des jaloux critiques,
En paix sur l'Hélicon pourrait cueillir des fleurs!
Tels on voit dans les champs de sages laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les blessures,
En dérober le miel à l'abri des piqûres.

RHULIÈRE.

---

# LES CABALES.

---

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?
Etes-vous au conclave? aspirez-vous au trône
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire. — Ah, gredin!
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place, au haut du mont sacré,
De sultan Mustapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu, dans son bourbier, s'enfler de tant d'audace.
— Monsieur, écoutez-moi; j'arrive de Dijon,
Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
J'ai fait de méchans vers; et vous pouvez bien croire
Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire:
Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
Dans ce noble métier, l'ami Fréron m'instruit;
Monsieur l'abbé Profond m'introduit chez les dames;
Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.
Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
Mais le besoin présent nous tient encore unis.

Je me forme sous eux dans le bel art de nuire;
Voilà mon seul talent; c'est la gloire où j'aspire.
—Laissons là de Dijon ce pauvre garnement,
Des bâtards de Zoïle imbécille instrument;
Qu'il coure à l'hôpital, où son destin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène...
Bon! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés;
Léon dix et Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle; et l'antre du parterre,
Et les cafés voisins, sont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chansons:
J'entends crier: Lulli, Campra, Rameau, Bouffons
Êtes-vous pour la France, ou bien pour l'Italie?
—Je suis pour mon plaisir, messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout sans vouloir écouter?
Ne suis-je à l'Opéra que pour y disputer?
—Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés (1).
D'autres fois à l'instant une troupe m'arrête:
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête...
— Avez-vous lu sa pièce? il tombe, il est perdu;
Par le dernier journal je le tiens confondu.
—Qui? de quoi parlez-vous? d'où vient tant de colèr
Quel est votre ennemi? — C'est un vil téméraire,

(1) Le jardin des Tuileries et celui du Luxembourg.

Un rimeur insolent qui cause nos chagrins;
Il croit nous égaler en vers alexandrins.
— Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
— Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau.
—Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau,
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le vieux testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure,
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
— Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici;
Lequel préférez-vous? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès, et, dans ma vie obscure,
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage,
Se sont mis par plaisir à régir l'univers :
Sans quitter leur grenier ils traversent les mers;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne pour dix sous mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses.

En onduleux replis leurs voiles indiscrets
De leurs corps avec art dessinent les secrets,
Et livrent aux désirs leur beauté désarmée :
Sans les grains d'or mouvans dont leur tête est semée,
Le spectateur croirait qu'elles sortent du bain.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
A ces débordemens pourquoi mettre une digue ?
L'innocence est un poids qui gêne, qui fatigue :
La plus belle moitié du pauvre genre humain
Doit aller au bonheur sans choisir le chemin.
Vous le savez, Doris; telle est votre doctrine :
Non, ce n'est pas pour rien que vous lisez Justine.
Il vous fallait un nom qui ne fût pas flétri,
Et vous avez eu l'art de trouver un mari.
C'est beaucoup. La nature est une mère sage;
En nous donnant un cœur, elle en permet l'usage.
Votre époux aux brocards a donc été livré;
Sous son toit, dans son lit votre amant est entré.
Quand on a ces yeux bleus et cette tresse blonde,
On veut avec éclat figurer dans le monde.
Comment faire ? Plutus traverse votre sort :
Vous ne pouvez puiser dans aucun coffre-fort;
Votre époux pense bien, et compte comme il pense;
Votre amant suffit mal à sa propre dépense :
Entre eux de vos appas vous calculez le prix;
Vos filets sont tendus : un fournisseur est pris.
Trois hommes à la fois !... Il faut bien s'y résoudre.
Infâme! ne crains rien, la Mode va t'absoudre :

Elle sourit encore aux coupables beautés
Qui, d'un lien permis fuyant les voluptés,
Traitant l'amour de rêve et de folle imposture,
Dans ses plus saintes lois outragent la nature,
D'un stratagême affreux empruntent le secours,
A leurs sens déréglés donnent un nouveau cours,
Transforment en hymen leur monstrueux veuvage,
Et sur leur propre sexe exercent leur ravage.
Pour être au ton du jour, il faut encor savoir,
A l'aide de l'intrigue, aborder le pouvoir;
Surprendre la faveur des magistrats austères;
Pénétrer tour à tour dans les sept ministères;
De commis inhumains fléchir le cœur altier;
Par de petits cadeaux conquérir le portier;
S'assurer en espoir des recettes futures;
Épier le moment propice aux *fournitures;*
Avec l'air du mystère affirmer ce qu'on dit,
Sans trahir son secret afficher son crédit,
Le vendre effrontément aux *maisons* diffamées,
Qui, sous des noms d'emprunt, affament nos armées;
Dans son boudoir enfin recevoir chaque jour
Plus de *soumissions* que de billets d'amour.
Alors on peut payer la moitié de ses dettes;
Alors on peut avoir et laquais et soubrettes,
Et dans ces chars pompeux ébranler ces pavés
Que les pleurs et le sang ont tant de fois lavés.
Si la corruption n'était pas générale;
Si de rigides lois protégeaient la morale,

Les êtres dégradés que je peins en tremblant,
De débauche et d'intrigue assemblage insolent,
Faisant avec le monde un utile divorce,
Iraient tous expier leur bonheur à la Force.
Mais notre sexe au mal demeure indifférent,
Et se laisse lui-même emporter au torrent.
Que font ces jeunes fous entassés dans les villes
Où rugissent au loin les discordes civiles?
Pour eux, hélas! commence un opprobre éternel:
Soustraits par l'anarchie au pouvoir paternel,
Livrés aux passions, sans retour, sans partage,
Ils dévorent déjà leur futur héritage.
Les noirs pressentimens agitent leur sommeil,
D'avides créanciers attendent leur réveil.
Leur or a disparu; leur désespoir l'atteste:
Les banques de Périn (1) s'en disputent le reste.
Leur esprit, assiégé de regrets superflus,
Mêle les vains projets aux vœux irrésolus.
Bientôt, livrés aux soins de ces filles vénales
Qui trafiquent le soir de leurs faveurs banales,
Comme elles du Perron habitant le quartier,
Ils vivent du produit de leur affreux métier.
Dans son ennui fatal, dans son désordre extrême,
Tel forme le projet de se vendre lui-même:
Nouvel Antinoüs, il part sans craindre rien,
Et, pour comble d'horreur, il trouve un Adrien.

(1) Banquier des jeux.

Au sortir d'un tripot, son asile ordinaire,
Celui-là suit de l'œil son paisible adversaire;
Il l'aborde, assouvit son courroux assassin,
Et lui laisse en fuyant un poignard dans le sein.
Celui-ci sème au loin la menace et l'outrage,
Prend la brutalité pour l'élan du courage,
Joue avec le duel, et, trahi par le sort,
Condamne un honnête homme à lui donner la mort.
O jeunes insensés, dont l'âge a tant de charmes!
O déplorable espoir de la patrie en larmes!
Que je vous plains! livrés à vos goûts nonchalans,
Vous n'avez ni vertus, ni savoir, ni talens;
Vos folles passions et vos forces débiles
Aux arts comme aux métiers vous rendent inhabiles;
Promenant au hasard vos désirs incertains,
Vous ne songez pas même à fixer vos destins:
Pour vous l'art de jouir est le secret de vivre.
Vous ne sûtes jamais méditer un bon livre;
La gloire et ses lauriers, et ses fiers monumens,
N'ont jamais de vos cœurs hâté les battemens:
L'effronté calembourg, l'absurde logogriphe,
Les romans infernaux de la noire Radcliffe,
Sont les seuls passe-temps de votre oisiveté.
La Mode vous immole à sa frivolité:
Elle a changé vos goûts, vos airs, votre langage;
Elle vous a ravi les grâces de votre âge:
Aux travers, aux excès vos jours sont consacrés;
On n'ose pas prévoir ce que vous deviendrez.

Malheureux ! au devoir qui pourrait les contraindre ?
Comment les arrêter ? ils n'ont plus rien à craindre :
Les pères, dépouillés en esclaves conquis,
Dépossédés vivans des biens qu'ils ont acquis,
Perdent avec ces biens leur plus beau privilége ;
Ils tonnent vainement contre un fils sacrilége ;
Et vainement aussi d'un fils respectueux
Voudraient récompenser le zèle vertueux.
Placés entre un pervers dont l'audace ennemie
Les abreuve de fiel, les couvre d'infamie,
Et les tendres égards d'un ami vigilant
Qui verse sur leurs maux un baume consolant,
Ils ne peuvent choisir : la loi se croit plus sage ;
Elle ose sous leurs yeux léguer leur héritage,
Et dit aux deux rivaux, également surpris :
« Le juste et le méchant auront le même prix. »
Encor si l'âge mûr, éclairant la jeunesse,
D'exemples protecteurs entourait sa faiblesse,
De la raison sur elle essayait le pouvoir,
Et du moins lui montrait la route du devoir !
Mais il ne songe plus aux soins de sa fortune ;
Ses mille passions n'en composent plus qu'une :
D'estime et de lauriers beaucoup d'or lui tient lieu ;
L'or est son but, sa loi, sa patrie et son dieu.
L'airain sonne midi : quel espoir, quelle attente
Fait courir tant de gens armés de leur patente ?
Quel dessein réunit dans le même palais
Ces marchands, ces goujats, ces banquiers, ces valets,

Tumultueux rivaux, phalanges bigarrées,
Qu'aux brocards du passant l'infamie a livrées?
Quoi! cet abbé de cour, ce prélat souverain,
Qui croyait déroger en chantant au lutrin;
Ce marquis renommé dans toute la Bretagne;
Ce duc dont les aïeux servaient sous Charlemagn
Démentant tout à coup leurs trente-deux quartier
Se mêlent à leurs rangs, et deviennent courtiers!
Qu'attendre, juste ciel! d'une telle cohue?
Elle vit aux dépens du public qui la hue.
Tout sert à ses calculs: louis, bons et mandats,
Fermes, marchés, impôts, et rentes et contrats.
Si l'enfer au Perron pouvait un jour se rendre,
Elle l'achèterait, je crois, pour le revendre.
La misère publique est le prix de ses soins:
Elle ose spéculer sur nos premiers besoins;
Du crédit expirant elle s'est emparée;
Elle a pour l'accabler les mains de Briarée;
Elle en fait, dans l'excès de son acharnement,
Une facile proie, un horrible aliment.
Ainsi, lorsque les flots, soulevés par l'orage,
Jettent un naufragé sur les joncs du rivage,
Les corbeaux et les ours, avertis à la fois,
Fondent du haut des airs, sortent du sein des bois,
Et, bientôt réunis par leur instinct avide,
S'arrachent les lambeaux du cadavre livide.
Chaque jour le mal croît. Ses barbares auteurs,
Sans égard, sans pitié traitent leurs débiteurs;

Pour aller à leur but prennent toutes les routes,
Et ne s'acquittent plus que par des banqueroutes.
Les livres, surchargés de leur gain scandaleux,
Deviennent tour à tour des bilans frauduleux.
L'effroi, le désespoir qu'inspire leur audace,
Se communique au loin, vole de place en place,
De l'honnête industrie arrête les travaux,
Fait dans les coffres-forts rentrer les capitaux,
Trouble enfin et tarit ces sources si fécondes
Où roulaient confondus les trésors des deux mondes.
De l'Usure à l'œil creux la hideuse laideur
Ne se montra jamais avec tant d'impudeur :
Chaque quartier, témoin de ses crimes prospères,
La voit en lettres d'or afficher ses repaires.
Indigens affamés, entendez-vous sa voix ?
Venez tous; elle prête à cinq pour cent par mois.
Ses soins sont prévenans, mais ses commis sont sages;
On n'obtient leurs secours qu'en leur donnant des gages;
Et lorsque l'emprunteur manque au jour indiqué,
Ses titres sont détruits, son gage est confisqué.
On prend pour la fléchir une peine inutile :
On a reçu cent francs, il faut en perdre mille.
L'Avarice applaudit, et passe, l'œil en feu,
De ses maisons de prêt dans ses maisons de jeu :
C'est là que l'attendaient ses nouvelles victimes;
C'est là que leurs malheurs vont attester ses crimes.
Sur le tapis fatal l'or brille amoncelé :
A l'aspect de cet or le joueur s'est troublé;

Il sait que du Destin la barbare inconstance
Dispute à ses enfans leur débile existence;
De leurs pleurs sur leur sein il voit couler les flots
De leur bouche affamée il entend les sanglots...
Il cède aux noirs transports de son âme incertaine :
La crainte l'arrêtait; le désespoir l'entraîne :
Il s'avance, recule; et, bientôt à l'écart,
Il implore le ciel; il croit que le hasard
Va mettre enfin un terme aux maux que son cœur souf.
Mais son dernier écu s'abîme dans le gouffre.
Tombez, murs odieux par le crime souillés,
Où tant de malheureux, tour à tour dépouillés,
En lugubres accens exhalent le blasphème!
Vous devenez pour eux l'antre de Polyphème.
Si l'honnête habitant de nos tristes cités
Sur vos toits entr'ouverts voyait de tous côtés
S'élever à grand bruit la bande vengeresse,
Il se défendrait mal d'une sainte allégresse.

L'avidité peut tout sur nos cœurs corrompus :
Par elle de l'hymen les liens sont rompus;
Une loi sans pudeur, des tribunaux sans force
La laissent en calcul ériger le divorce.
Elle avait de ses coups atteint la pauvreté;
Il lui fallait encore immoler la beauté.
Elle crie au méchant : Embellis ta carrière :
Epouse avec son or cette jeune héritière;
Profane ses appas, dénature ses biens;
Relâche, brise alors d'inutiles liens;

Aux domaines nombreux, devenus ton partage,
Ajoute les profits d'un second mariage;
Habile séducteur, plus fortuné mortel,
Passe de lit en lit et d'autel en autel;
Des sacrificateurs ose imiter la gloire;
Que la fable des dieux devienne ton histoire.
Elle dit. A sa voix les époux égarés
Rétractent les sermens que sa bouche a jurés.
Ils s'offrent deux à deux aux regards de leurs juges;
Cherchent dans leur humeur d'indignes subterfuges;
Prouvent qu'à leurs devoirs leurs goûts sont opposés;
S'accusent, sans rougir, de crimes supposés;
En conviennent tout haut, signent leur infamie,
S'affranchissent du poids d'une chaîne ennemie;
Et, malgré les plaisirs que leurs sens ont goûtés,
Se quittent l'un par l'autre à l'envi détestés.
Cette sainte union en pacte convertie,
Qui jusque dans le ciel cherchait sa garantie,
Qui des folles erreurs prévenait le retour,
Que formait le besoin encor plus que l'amour,
Qui devait, pour les cœurs soumis à sa puissance,
Alléger le chagrin, doubler la jouissance,
Et devenir, au gré de leur vœu solennel,
De peine et de plaisir un échange éternel,
Eprouvant de nos mœurs l'influence mortelle,
Commence avec l'année et finit avant elle.
Age de la raison! nos regards détrompés
Des plus affreux tableaux sont sans cesse frappés:

Ici je vois languir une femme éplorée,
Aux regrets, au besoin, à la honte livrée,
Qui pleure ses destins par un lâche trahis,
Sa candeur outragée et ses biens envahis,
Et qui, plus malheureuse à son heure dernière,
N'aura pas une main pour fermer sa paupière.
Plus loin, à mes regards inquiets et surpris,
Un peuple d'orphelins s'offre en poussant des cris :
Déjà leur existence au bonheur est ravie ;
Bientôt ils maudiront le bienfait de la vie :
Déplorables jouets de la fatalité,
Misérable rebut de la société,
Ils ne verront sur eux luire aucun jour prospère ;
Ils n'auront pas de nom, ils n'auront pas de père.
Vous frémissez, lecteur. Mais, faussement humain,
N'allez pas arracher la palette à ma main :
L'ami de la vertu, dans les temps où nous sommes,
S'il souffre de leurs maux, doit opposer aux hommes
Les reproches sanglans plus que les traits railleurs :
Il faut les diffamer pour les rendre meilleurs.
   Je sais que la morale affermit les empires :
J'ai décoré mes vers du titre de Satires,
Et je ne dirais pas : L'avide ambition
Veut avoir dans un an acquis un million ;
Les plaintes de l'état sont par elle étouffées,
Les dépouilles du fisc lui servent de trophées,
Aux autels de Plutus le crime la conduit.
Quand elle a des impôts dévoré le produit,

.lle envoie à nos champs, que le besoin ravage,
)u son pour aliment, du poison pour breuvage!
'oublîrais ces pervers, ces hardis scélérats
)ue la France naguère avait pour magistrats,
)ui, façonnés au vol, leur vertu la plus chère,
Iettaient publiquement leur pouvoir à l'enchère!
.e ministre, fléau des arts et des métiers,
)ui vit sans s'émouvoir la pâleur des rentiers,
'raita la foi jurée en songe ridicule,
)e ses engagemens se joua sans scrupule;
gnorant financier, intrigant érudit,
'it, à son choix, hausser ou baisser le crédit,
:t, prouvant sur un point sa science profonde,
ut, pour mieux s'enrichir, appauvrir tout le monde!
:omplice de la loi qui ne l'a pas atteint,
)u fou qui l'excusa, du lâche qui l'a craint,
e laisserais en paix son émule, son maître,
:e Schérer (1) plus fripon, mais moins adroit peut-être,
)ui, troquant les marchés contre des monceaux d'or,
.es vendait, les cassait, et les vendait encor;
/idait nos arsenaux pour payer sa dépense,
:tonnait les regards par sa magnificence,
:t, du démon du jeu chaque soir possédé,
Mettait cent mille francs à la merci d'un dé!
'e n'éclairerais pas de mon flambeau funèbre
:et infâme Abolin (2), devenu si célèbre,

---

(1) Général en chef des armées d'Italie et de Sambre et Meuse.
(2) Représentant du peuple, etc.

Qui, sur une pupille étendant son pouvoir,
Remplit ses yeux éteints des pleurs du désespoir!
Je ne couvrirais pas d'une horreur vengeresse
Ces orateurs gagés, dont l'éloquente adresse
Soumettait, immolait, par des efforts constans,
Les intérêts du peuple aux calculs des traitans;
Qui, maudits, redoutés autant que la famine,
Faisaient de la tribune une féconde mine,
Où leur cupidité pénétrait chaque jour,
Et que leurs bras de fer exploitaient tour à tour!
Je pourrais de mon style adoucir l'amertume,
Aux vains ménagemens je forcerais ma plume,
Quand j'ai vu de l'état les riches créanciers
Fléchir dans les bureaux des commis usuriers,
Dont la cupide audace, à son comble portée,
Partageait avec eux chaque somme comptée!
Quand j'ai vu des Français, enrôlés par les lois,
D'un juri protecteur solder la triple voix,
Marchander les périls dont la guerre est suivie,
Et réduits à l'affront de racheter leur vie!
Lorsque l'argent peut tout, et commande au destin,
Lorsque j'entends encor tel commis de Sottin (1),
D'une liste fatale heureux dépositaire,
Crier à tel proscrit du fond du ministère :
« Tu voulus ressaisir ton nom et tes honneurs;
» Le sort a sur ta tête entassé les malheurs :

(1) Ministre de la police du temps du Directoire.

» Mars traverse les plans que ta haine projète;
» La France te maudit, l'étranger te rejète.
» Ton crime est à mes yeux bien vrai, bien attesté;
» Je n'aperçois en toi qu'un monstre détesté.
» Mais je suis tout-puissant. Redouble d'industrie :
» Compte-moi mille écus, je te vends ta patrie.»
Vous l'espériez en vain, tyrans agioteurs,
D'un peuple généreux lâches persécuteurs!
Ma Muse, qui, du crime implacable ennemie,
Sur le front de vos chefs attacha l'infamie,
N'éprouve qu'un regret: son vertueux courroux
Eût voulu vous atteindre et vous accabler tous.

Que n'osâtes-vous pas au sein de vos murailles
Pour apaiser la faim qui brûlait vos entrailles!
Vous avez, dans dix ans à peine révolus,
De la France vingt fois mangé les revenus.
Les dons et les emprunts, et les impôts sans nombre,
Ont suivi votre règne, ont passé comme une ombre.
Et lorsque vos larcins, en cent lieux répétés,
Vous eurent enrichis de nos calamités;
Quand le peuple français, jadis si magnanime,
De vos déportemens déplorable victime,
Ne fut plus, aux regards du monde consterné,
Qu'un squelette effrayant par vos mains décharné;
Votre avarice au loin, escortant nos bannières,
Promena ses excès par-delà nos frontières.
Etrangers aux combats, on vous vit sans efforts
De l'Italie en deuil conquérir les trésors,

Donner à nos guerriers les plus affreux exemples,
Spolier sous leurs yeux les palais et les temples;
Tandis que leur valeur, si fertile en exploits,
Arrachait la couronne et le sceptre à deux rois (1),
Assurer aux vaincus une prompte vengeance,
Soulever contre nous les pleurs de l'indigence,
Violer son asile, et contraindre son bras
A châtier des vols par des assassinats.
Une autre nation, jusqu'alors oubliée,
La Suisse, notre antique et fidèle alliée,
En vain vous opposa ses sentiers périlleux,
Ses abîmes profonds, ses rochers sourcilleux,
La foi de ses traités pieusement gardée,
L'estime de l'Europe à ses mœurs accordée,
Et la mâle valeur, digne appui de ses droits,
Et son humble fortune, et ses augustes lois;
Ses lois, ses mœurs, ses rocs ne purent la défendre:
Les descendans de Tell apprirent à se rendre.
Votre audace, inflexible envers l'âge et le rang,
Pour ravir un peu d'or, versa des flots de sang.
Le glaive destructeur, à vos ordres docile,
Egorgea la vertu dans son dernier asile;
Des hameaux, qu'habitaient des pâtres fortunés,
Coulèrent sous la flamme en débris calcinés...

---

(1) Deux rois!... Quelques années après l'époque où il écrivait, l'auteur de cette satire aurait pu parler bien différemment.

Monumens éternels qui, dans mille ans encore,
Rappelant des forfaits que l'univers abhorre,
Par la mousse couverts sembleront dire aux yeux :
*Rapinat* (1) *autrefois a passé dans ces lieux.*
Les brigands qui la nuit veillent en sentinelle,
Comparés avec vous, gagnent au parallèle.
Ils savent, en effet, rougir de leur destin;
Dans le fond des forêts ils cachent leur butin;
Au défaut des remords ils craignent les supplices,
Les soupçons du passant, l'effroi de leurs complices,
La trace de leurs pas. Mais vous!... des nations
Vous bravez en plein jour les malédictions;
Vous étalez partout vos richesses profanes;
Vous dotez à grands frais d'abjectes courtisanes.
Là, ravis de l'éclat dont brillent vos banquets,
Vous raillez le public et ses bruyans caquets;
Plus loin, du haut des chars où votre orgueil se joue,
Vous étouffez sa voix en le couvrant de boue.
Le luxe, les festins, les voluptés, les ris,
Ressuscitent pour vous l'impure Sybaris.
Cependant le besoin désole nos rivages;
Un peuple d'indigens succombe à ses ravages:
La pitié sur les cœurs a perdu son pouvoir;
La douleur sans appui se change en désespoir;
Le désespoir produit le sombre suicide.
Du sort des malheureux un seul moment décide :

---

(1) Commissaire du Directoire près de l'armée Helvétique.

Ne pouvant supporter le poids de leurs revers,
Accablés de misère, et de lambeaux couverts,
Du Louvre à pas pressés ils traversent l'arcade...
Le Pont-Neuf est pour eux le rocher de Leucade.
De la corruption voilà le résultat!
L'homme, ennemi de l'homme autant que de l'état,
Livre à ses vils penchans son âme tout entière,
Et parvient sans remords au bout de sa carrière.
Jadis il frémissait de sa perversité;
Il se croyait promis à l'immortalité:
Il voyait, entouré d'effrayantes peintures,
Renaître le pervers au milieu des tortures,
Et, redoutant pour lui le même châtiment,
Expiait ses noirceurs à son dernier moment.
Aujourd'hui son orgueil, son aveugle démence,
De la divinité nie en paix l'existence.
Quand il a, dans l'excès d'un désordre fatal,
Pris le mal pour le bien, et le bien pour le mal,
Quand il a redoublé d'audace et d'imposture,
Trahi l'honneur, l'amour, l'amitié, la nature,
Et, coupable jouet de ses vœux insensés,
Commis tous les forfaits que ma plume a tracés,
Il quitte sans effroi sa dépouille mortelle:
Il meurt en défiant la justice éternelle.

DESPAZE.

---

# SUR LA DÉPENDANCE

DES

# GENS DE LETTRES.

A M***. (1807).

Tu veux te faire auteur pour vivre indépendant!
Arrête! comme toi, dans un âge imprudent,
Aux charmes d'une vie obscurément heureuse,
Je préférai le bruit d'une vie orageuse.
Par le démon des vers je me crus tourmenté;
Sans dormir je rêvais mon immortalité,
Et j'allais en jouir d'avance à l'Athénée.
Pour remplir dignement ma haute destinée,
Je fis un mélodrame: un succès clandestin
De Louvois à ma Muse applanit le chemin.
Picard, de mon héros voyant la bienfaisance,
Crut que d'une semaine il paîrait la dépense;
Mais, malgré tout son or, mon généreux bourgeois,
Le soir même expira sans enrichir Louvois.
Le parterre usa bien de sa toute-puissance,
Et m'apprit en sifflant ma triste dépendance.
C'est peu; trente journaux aboyant tour à tour,
Retentirent trois mois de ma chute d'un jour.
Conspué, sans argent, mais du moins anonyme,
J'espérais effacer, par un drame sublime,

La honte qu'un revers imprima sur mon front.
Vain espoir ! mes amis, touchés de mon affront,
Imprimèrent mon nom dans plus d'une épigramme.
Un noble désespoir s'empara de mon âme,
Et pour tout bien, chargé de six mains de papier,
Je quitte l'entresol, et je monte au grenier.
Là, neuf mois enfermé, seul avec mon génie,
J'enfantai deux romans, outre ma tragédie.
Je me crus riche alors ; avec un seul roman
Je sors de mon réduit, je cours chez Lenormant.
« Monsieur, j'ai composé ce roman incroyable ;
» Voulez-vous l'acheter ? — Il doit être impayable,
» Dit Geoffroi ; car j'ai vu cet auteur à Louvois. »
Je veux lui répliquer ; je demeure sans voix,
Et je fuis tout honteux chez un autre libraire.
« Eh ! qui lit à présent ? me dit-il. Qu'ai-je affaire
» D'un roman ? Mais voyons... est-il du moins moral ?
» Est-il anglais surtout ? — Il est original.
» — Tant pis ! — A des Français j'offre des mœurs françaises.
» — J'en suis fâché ; la mode est pour les mœurs anglaises.
» — Que m'offrez-vous enfin ? — D'imprimer à vos frais. »
Partout même réponse ; et mon roman français
Dans un tiroir obscur languit avec son frère.
Il est dur d'essuyer les mépris d'un libraire....
Laissons vivre l'ingrat aux dépens des auteurs.
Melpomène m'appelle, et m'offre ses faveurs :
Je vole au comité ; je demande lecture.
« Connais-tu cet auteur ? dit l'un. — Non, je te jure ;

» Il n'a pas l'œil tragique. » On ne me répond pas.
Les princesses riaient et se parlaient tout bas.
Mais Suin, du sénat la doyenne prudente,
Des royales amours discrète confidente,
Prouva, d'après la loi, qu'il fallait m'écouter,
Et par treize au scrutin m'exclure ou m'adopter.
On prend jour; un acteur se soumet à me lire
Dans deux mois; c'est bien long, mais je n'ose rien dire.
On reprend Nicomède, on remet Manlius,
Et l'affiche au public annonce Antiochus.
On m'apprend poliment que le public sévère
Se gâte en écoutant et Racine et Voltaire.
Le terme expire enfin; mon lecteur enrhumé
Demande quinze jours; c'était au mois de mai:
L'été vient; en province il va faire sa ronde;
Mon pauvre manuscrit avec lui court le monde:
Trois auteurs protégés n'ont pas perdu leur temps,
Et mon tour au plus tôt doit venir dans sept ans.
Alors, désenchanté d'une espérance vaine,
Je succombe accablé sous le poids de ma chaîne.
Je m'écrie en pleurant: « Quelle était mon erreur!
» Je croyais obtenir la gloire et le bonheur;
» Le mépris et la faim, voilà ma récompense.
» Je chantais les douceurs de mon indépendance,
» Et je dépends, hélas! d'un acteur, d'un journal!
» Ah! quittons un métier à mon repos fatal.
» Je crus être immortel, et je suis inutile.
» Loin de Paris encor il me reste un asile;

» Mon père au repentir dont je suis tourmenté
» Offrira le pardon, et son obscurité. »
Ami, plus sage enfin, je ris de tes chimères;
Heureux dans mon hameau, je ne m'informe guères
Des chutes, des succès de nos petits auteurs,
De compilations adroits agioteurs;
D'un tiers de vaudeville espérant de la gloire,
Colportant le génie aux tréteaux de la foire.
Ici je ne vois point ces grossiers parvenus
Qui tiennent Apollon aux gages de Crésus;
Usuriers insolens, dont la main frauduleuse
Signa, pour s'enrichir, leur faillite honteuse,
Et va de leurs trésors, impunément ravis,
Afficher le scandale aux yeux de tout Paris.
J'ai brûlé mes romans et ma tragique fable.
Retiens de mon grenier l'histoire lamentable,
Réprime les élans d'un téméraire orgueil,
Et redoute une mer dont j'ai marqué l'écueil.
Tu ne me réponds rien; mais ce malin sourire
Révèle malgré toi ce que tu n'oses dire.
Tu ne peux m'offenser, je ne suis plus auteur.
— Eh bien! je vais répondre; excusez ma candeur.
Des mauvais écrivains vous eûtes le salaire;
Mais celui qui s'élève au-dessus du vulgaire,
Au fond de sa retraite, heureux, indépendant,
Commande à l'avenir et jouit du présent;
Loin des cours se consacre à la philosophie,
Et lègue à ses enfans l'exemple de sa vie.

C'est ainsi que Rousseau, libre dans ses forêts,
Des hommes qu'il chérit sonda les maux secrets,
De nos vieux préjugés dévoila l'imposture,
Et, pour nous corriger, fit parler la nature.
— Sans doute, il s'attendrit sur tout le genre humain;
Mais les cris de ses fils, rejetés de son sein,
Accusant sa mémoire, iront dans tous les âges
Démentir son orgueil et ses vertus sauvages.
Eh! puis-je l'estimer, lorsque, m'ouvrant son cœur,
Il ose des mortels se dire le meilleur?
Fut-il indépendant, lorsque sa défiance
Outragea l'amitié, trahit la bienfaisance,
Révéla des secrets qu'il devait respecter,
Et n'avoua ses torts que pour mieux se vanter?
Et cependant mes pleurs, honorant son génie,
Ont trempé les feuillets d'Émile et de Julie.
— Mais Voltaire du moins réunit à la fois
Les dons de la fortune et la faveur des rois:
Il marcha leur égal, et la philosophie,
Malgré le despotisme, éclaira la Russie.
Le Salomon du Nord l'appela son ami;
Le poëte le crut, et vola près de lui:
Hélas! il vit trop tard qu'un orgueil despotique
Avait tissu de fleurs ce lien politique.
Voltaire, du héros servant la vanité,
N'était que l'instrument de sa célébrité.
Désabusé des rois, certain de sa puissance,
Il reconquit sa gloire avec l'indépendance.

De Ferney, dans l'Europe il envoya ses lois,
Et l'Europe charmée applaudit à sa voix.
Il écrivit alors, plus modeste et plus sage :
J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage (1).
— De Voltaire, avec toi, j'admire les talens.
Quel usage a-t-il fait de ces dons si brillans ?
Frondeur audacieux, prêchant la tolérance,
Pour plaire à Catherine, il décriait la France;
Et soudain, redoutant un exil mérité,
Il flattait Pompadour, sûr de l'impunité.
On le vit tour à tour adorer et proscrire
Le dieu de Mahomet et le dieu de Zaïre.
De brillantes couleurs il orna la raison;
Il oubliait la sienne en songeant à Fréron,
Patouillet, Sabathier, Nonotte et Desfontaine,
Dont il rendit les noms immortels par sa haine,
S'ils refusaient les dons qu'attendaient ses autels,
Faisaient frémir ce dieu qui trompait les mortels.
Trente ans il fit le mort pour mieux cacher sa vie;
Envieux des talens, il accusait l'envie.
L'histoire, du génie atteste les revers.
Colomb, qui découvrit un nouvel univers,
Par un monarque ingrat, de chaînes flétrissantes
A vu charger ses mains tant de fois triomphantes.
Galilée à genoux implora son pardon;
Louis a de sa cour exilé Fénélon;

(1) Vers de Voltaire.

ıuteur du Misanthrope et celui d'Athalie,
ctimes de Pradon, expiaient leur génie.
tu prétends encor, Icare audacieux,
squ'à l'astre du jour t'élever dans les cieux!
ains de te confier à ton aile factice,
: mesure l'abîme ouvert pour ton supplice.
ais ton âme indignée est pleine d'Apollon;
ɛpousse les conseils de la froide raison,
ppelle les dangers, et de bruit affamée,
ans son nuage d'or poursuis la Renommée.
u connaîtras bientôt qu'un public inconstant
son joug tyrannique asservit le talent;
t tu viendras, instruit par ton expérience,
rès de moi dans nos champs trouver l'indépendance.

Hyacinthe Gaston.

---

# LES GRECS
# ;T LES ROMAINS.

## ( 1793. )

ı me délivrera des Grecs et des Romains ?
ein de leurs tombeaux, ces peuples inhumains
nt assurément le malheur de ma vie.
amis, écoutez mon discours, je vous prie :
peine je fus né, qu'un maudit rudiment
suivit mon enfance avec acharnement :
ngue des Césars faisait tout mon supplice ;
ı! je préférais celle de ma nourrice,
me vis fessé pendant six ans et plus,
es à Cicéron, Tite et Cornélius,
Romains enterrés depuis maintes années,
je maudissais fort les œuvres surannées.
ma rhétorique, et n'appris que des mots
hargeaient ma mémoire, et troublaient mon repos :
ces mots étaient grecs ; c'était la *catachrèse*,
*ronomasie* avec la *synérèse*,
*nthèse*, la *crâse*, et tout ce qui s'ensuit.
le monde savant je me vis introduit :
ndis des discours sur toutes les matières,
is sans qu'on citât les Grecs et leurs confrères ;
moindre grimaud trouvait toujours moyen
rler du *Scamandre* et du peuple troyen.

Ce fut bien pis encor quand je fus au théâtre :
Je n'entendis jamais que Phèdre, Cléopâtre,
Ariane, Didon; leurs amans, leurs époux,
Tous princes enragés hurlant comme des loups;
Rodogune, Jocaste, et puis les Pélopides,
Et tant d'autres héros noblement parricides...
Et toi, triste famille, à qui Dieu fasse paix,
Race d'Agamemnon, qui ne finit jamais,
Dont je voyais partout les querelles antiques
Et les assassinats mis en vers héroïques...
J'avais pris en horreur cette société,
Et demandais enfin grâce à l'antiquité.
Je voulais observer des mœurs contemporaines,
Vivre avec des Français loin de Rome et d'Athènes....
Mais les anciens n'ont pu me laisser respirer;
Tout mon pays s'est mis à se régénérer :
Les Grecs et les Romains, mêlés dans nos querelles,
Sont venus présider à nos œuvres nouvelles;
Bientôt tous nos bandits, à Rome transportés,
Se sont crus des héros pour s'être révoltés;
Bientôt Paris n'a vu que des énergumènes,
De sales Cicérons, de vilains Démosthènes (1),

---

(1) A l'époque déplorable de nos troubles *politiques* (en 1793) plusieurs fonctionnaires publics, représentans du peuple et membres des comités révolutionnaires, hommes pris dans la classe la plus vile et la plus ignorante de la société, après avoir affublé d'un bonnet rouge leur tête crasseuse, allaient *pérorer* dans les tri-

Mettant l'assassinat au nombre des vertus,
Égorgeant leurs parens pour faire les Brutus :
Le vol s'ennoblissait, et n'était plus un crime ;
Car à Lacédémone il était légitime :
Les biens étaient communs, tous les hommes égaux,
Et Lycurgue enseignait à brûler les châteaux.
Tout faisait une loi du partage des terres ;
Chacun dut en jouir, hors les propriétaires,
Qui virent tous leurs biens, entre leurs mains suspects,
En proie à des voleurs renouvelés des Grecs... (1)
On sait que ces messieurs, à l'histoire fidèles,
Ont, dans tous leurs exploits, surpassé leurs modèles ;
Les modernes enfin ont dévasté nos biens,
Et nous ont égorgés en citant les anciens.
O vous qui gouvernez notre triste patrie,
Qu'il ne soit plus parlé des Grecs, je vous supplie
Ils ne peuvent prétendre à de plus longs succès :
Vous serait-il égal de nous parler français?
Votre néologisme effarouche les dames ;
Elles n'entendent rien à vos myriagrammes ;

---

...mes populaires des sections en échangeant leurs prénoms contre ceux de *Démosthènes*, *Cicéron*, *Diogène*, *Romulus*, *Brutus*, *Scævola*, *Fabricius*, *Aristide*, *Publicola*, etc.

(1) La loi *agraire* fut long-temps mise en question par ces hommes *égarés*, qui punissaient de mort tous les *suspects*, ces hommes *modérés* « qui voulaient livrer la France aux horreurs de » la tranquillité ».

La langue que parlaient Racine et Fénélon
Nous suffirait encor, si vous le trouviez bon.
En vain monsieur Collot, pour nous plein de tendresse,
Ressuscite partout les fêtes de la Grèce (1),
Et veut absolument nous faire divertir
Quand il ne nous plaît pas de prendre du plaisir...
Laisse là, mon ami, tes farces olympiques,
Tes déesses de bois, tes guenilles civiques,
Qui ne plairont jamais à de tristes chrétiens
Privés de leurs parens, dépouillés de leurs biens...
Dis-moi, toi qui sais tout, et qui chéris tes frères,
Les Grecs me paîront-ils mes rentes viagères?...

BERCHOUX.

---

(1) Collot d'Herbois, membre du comité de *salut public*, était, d'après les ordres de Robespierre son président, l'organisateur des fêtes consacrées à la *Liberté*, à l'*Égalité*, à la *Raison*, à l'*Etre-Suprême*, etc. Ces hommes, qui, dans leur délire *innovateur*, avaient outragé la divinité de la manière la plus horrible, crurent lui faire une grande concession, en rendant un décret conçu en ces termes :

*Le peuple Français reconnaît l'Etre-Suprême et l'immortalité de l'âme.*

On a pris la peine de rassembler en un volume plusieurs anecdotes de ce temps désastreux, sous le titre d'*Aneries révolutionnaires* : on trouve ce volume chez M. Ferra, libraire de *l'Encyclopédie poétique*.

# PORTRAIT HISTORIQUE

# DU CHARLATANISME.

---

Je suis le bâtard de la Fable,
Et j'ai fait fortune en chemin;
De moi sort la race innombrable
)ui trompe en cent façons le pauvre genre humain.
'ai le ton emphatique avec un air capable;
'excelle aux tours d'esprit, j'excelle aux tours de main.

Rien ne m'abat, rien ne m'arrête;
J'ai, pour créer de grands effets,
'lus d'art que de savoir, plus de front que de tête,
Plus de prestiges que de faits :
'amour du merveilleux est un amour si bête !
l voit ce que je dis, et non ce que je fais.

Tantôt je marche solitaire,
Et tantôt la foule me suit.
Je m'enveloppe du mystère,
Et je m'environne du bruit :
Le bruit en impose au vulgaire,
Et le silence à l'homme instruit.
'Egypte à mon pouvoir rendit le premier culte;
Je fondai, sous le nom d'Hermès,
Cette philosophie occulte
)ue j'enseignai sans cesse, et n'expliquai jamais.

Du séjour des hiérophantes
Je volai sur le mont Ida :
J'appris la chasteté des prêtres corybantes ;
J'enlevai Ganimède, et séduisis Léda ;
C'est moi qui couvai l'œuf que Jupin féconda.

C'est moi que tous les dieux prenaient pour interprète :
Minos, leur favori, m'appela dans la Crète.
Il avait fait de justes lois ;
Pour les diviniser il emprunta ma voix ;
Je les fis arriver de la voûte éternelle :
Ma ruse n'était pas nouvelle ;
Elle a réussi chaque fois.

Gnosse (1) admirait alors un prodige plus rare :
Du fond du labyrinthe où le soupçon barbare
Tenait emprisonné l'industrieux talent,
Dédale au haut des cieux parut avec Icare :
Je les suivis en l'air, et je dis en volant :
Le monde croira tout après ce vol brillant.

La Renommée en amusa la Grèce.
Ce peuple était fin et moqueur,
Mais il m'aimait avec tendresse :
L'imagination disposait de son cœur.
Il accueillait avec ivresse
Le philosophe et l'imposteur :

---

(1) La capitale de la Crète.

Il fut l'ami de la sagesse;
Mais il fut l'amant de l'erreur.

De Delphes la prêtresse antique
Me confia son temple et son pouvoir:
Doué de l'esprit prophétique,
e faisais, à travers un voile énigmatique,
Luire les rayons de l'espoir.
L'espoir offre la seule image
Dont tout mortel soit enchanté:
C'est le seul bien que l'on partage
Sans choix, sans inégalité;
Et c'est le seul flatteur, je gage,
Qu'ait jamais eu la pauvreté.

orinthe, Argos, Mycène, accouraient pour entendre,
our lire sur mon front les oracles divins.
e Spartiate seul osa n'y rien comprendre:
croyait aux héros, et non pas aux devins.

Pour tenir tête à Démosthène,
J'allais sur la place d'Athène,
u haut de la tribune, inspirer les rhéteurs:
Près du tonneau de Diogène
Je rassemblais les spectateurs.
Indigné de voir Antisthène,
picure, Platon environnés d'honneurs,
e les représentai comme des suborneurs.

Chez le vieillard de Cos (1) et le dieu d'Epidaure (2)
Tout en courant je m'instruisis :
Trop près de la nature encore
L'art était clair, simple et précis ;
Pour m'illustrer je l'obscurcis.
J'avais deux méthodes suprêmes :
Mon savoir était en systèmes,
Et mes guérisons en récits.

De Pythagore un temps je fréquentai l'école :
Sa morale était triste, et sa diète folle ;
De nombres, de calculs il hérissait sa loi ;
Tant de géométrie embarrassait la foi :
Je cherchai près du Capitole
Un théâtre plus fait pour moi.

Là, présidant aux sacrifices,
A l'ombre des autels je cachai mes larcins ;
Là, dominant sur les comices,
Je couvris de vertus d'ambitieux desseins ;
Là, dirigeant les aruspices,
Je soumis aux oiseaux les vainqueurs des humains ;
Là, consacrés par mes caprices,
Des peuples commandaient à l'aigle des Romains.
Mon art, long-temps après, éleva dans Médine
Ce pigeon qui tout bas conseillait Mahomet :

(1) Hyppocrate.
(2) Esculape.

ymbole des Amours, il vola, j'imagine,
u paradis charmant que l'alcoran promet.
'ai béni l'étendard des armes ottomanes;
J'ai fait de la fatalité,
J'ai fait de la stupidité
Les deux égides musulmanes.
u palais des muphtis j'ai pleine autorité.
Mais je suis moins en liberté
u divan des sultans, au harem des sultanes:
'un est à la Terreur, l'autre à la Volupté.

J'ai l'esprit de chaque royaume:
hangeant selon le siècle et selon les pays,
e m'en vais débitant des reliques à Rome,
Et des nouveautés à Paris.

Autrefois moliniste,
Ensuite janséniste,
Puis encyclopédiste,
Et puis économiste,
A présent mesmériste,
Attendant qu'un autre *iste*
Enfle bientôt ma liste,
e reparais sans cesse avec des noms nouveaux,
Et ne fais que changer de place et de tréteaux.
Dans le siècle passé je redoutai Molière;
A son nom encor je frémis.
Dans le siècle présent je redoutai Voltaire.
Rousseau, sans le vouloir, était de mes amis.

Au sénat d'Albion je joue un très-grand rôle;
Mon zèle, au peuple, au roi, se vend le même jour.
Puissant d'intrigue et de parole,
Je suis Cromwel, Chatam, Walpole;
Je suis Catilina, Cicéron tour à tour.

A l'Amérique anglaise, encore un peu sauvage,
Je n'ai pu jusqu'ici faire accepter mes dons:
Mais j'en espère davantage
Depuis que le congrès invente des cordons.

Des papes quelquefois je colorai les bulles:
J'ai souvent embelli les récits des héros.
De nos contrôleurs-généraux
Je tourne aussi les préambules.
Je dicte à nos prélats de pieux mandemens,
Des discours aux académies:
Sans être ému j'ai de grands mouvemens;
Pompeusement j'orne des minuties:
J'ennoblis bien des inepties,
J'ennoblis aussi bien des grands.

J'ai plus d'un fauteuil en sorbonne,
Plus d'une chaire à l'université;
Mais ma première place est dans la faculté,
Et ma seconde auprès du trône.
Malheur aux souverains dont je suis consulté!
Jacques second pleura de m'avoir écouté:

D'un roi contemporain la grandeur colossale
Avait trop ébloui ses yeux.
Je guidai par moment ce roi si glorieux :
Il empruntait de moi sa marche théâtrale ;
Mais le génie était son flambeau, son appui :
Qu'il représentait bien la majesté royale!
Il jouait d'après moi, gouvernait d'après lui.

Hélas! qui n'aime un peu de pompe?
Le croirait-on? le sentiment,
Ce langage si pur, si naïf, si charmant,
Le sentiment aujourd'hui trompe!
J'ai su le rendre faux, extrême, violent;
Il se croirait glacé s'il n'était pas brûlant.
J'apprends à l'Eloquence à composer ses charmes ;
J'apprends à la Douleur à prolonger ses larmes ;
J'apprends à Melpomène à gémir en hurlant.
Grands dieux! que j'ai changé cette Muse décente!
De vaines décorations,
Des cachots, des bûchers, des apparitions,
Voilà les ressorts que j'invente
Pour tenir lieu des passions.
Un drame n'est plus qu'un délire :
Il faudra désormais louer
Les Euménides pour l'écrire,
Les Gorgones pour le jouer.

Aux yeux d'un monde énergumène
Le naturel pâlit dans sa simplicité :

J'ai banni la raison de la société,
Et l'illusion de la scène.

En résumé, voici les traits
Auxquels on peut me reconnaître :
J'aime à parler, j'aime à paraître ;
J'aime à prôner ce que je sais ;
J'aime à grossir ce que je fais;
J'aime à juger, j'aime à promettre ;
J'annonce les plus beaux secrets :
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.
Je les associe à ma gloire
En m'associant à leur bien :
Leur bonheur suprême est de croire,
Et m'enrichir voilà le mien.
Venez voir dans Paris tout l'or que j'accumule ;
Venez voir près de moi les badauds attroupés ;
Depuis la sainte-ampoule ils y sont attrapés :
Ce Français si malin est encor plus crédule.

Tous les peuples du globe, en vérité, sont fous!
Dans la coupe de la chimère
Avidement ils boivent tous :
Le Français en riant boirait la coupe entière.

CÉRUTTI.

# SATIRES
## LYRIQUES.

---

# LES PHILIPPIQUES;

PAR LA GRANGE-CHANCEL.

# UN MOT
## SUR LES PHILIPPIQUES.

On a prétendu que cet écrit tirait tout son mérite de la méchanceté de l'auteur, et tout son succès de la méchanceté du public, qui avait pris la fureur pour de l'enthousiasme et l'atrocité pour de l'énergie. Ce serait punir la calomnie par l'injustice, que de ne pas reconnaître qu'il y a dans les cinq odes que l'on va lire, et principalement dans la première, plusieurs strophes d'une véhémence et d'une force véritables, d'un mouvement tout-à-fait lyrique, d'une grande richesse de poésie, et d'un savant mécanisme de versification : on pourrait y reprendre en général une profusion de traits mythologiques et d'allusions fugitives, qui en rend quelquefois l'intelligence pénible. Au reste, les *Philippiques,* dont les premières copies transpirèrent au commencement de

1722, qui restèrent manuscrites et furent recherchées en cet état par les curieux jusques à la mort du régent, sont aujourd'hui fort multipliées par l'impression; ce n'est plus qu'un écrit sans danger et sans inconvenance, qui a pris sa place parmi les ouvrages de poésie comme l'ouvrage d'un homme à talent, et parmi les matériaux de l'histoire, comme un témoignage des reproches fondés et des imputations calomnieuses dont le régent de France fut l'objet.

La Grange-Chancel, auteur de ce libelle, fut enfermé aux îles Sainte-Marguerite, d'où il s'échappa pour mener une vie vagabonde jusques à l'avénement de Louis XV sur le trône de ses pères.

Joseph de Chancel de La Grange était né près de Périgueux, au château d'Antonin, où il revint sur la fin de sa vie, et où il mourut le 27 décembre 1758, dans un âge fort avancé.

---

# LES PHILIPPIQUES,

## ODES.

### ODE PREMIÈRE.

Vous, dont l'éloquence rapide (1),
Contre deux tyrans inhumains (2),
Eut jadis l'audace intrépide
D'armer les Grecs et les Romains;
Contre un monstre encor plus farouche (3)
Versez votre fiel dans ma bouche:
Je brûle de suivre vos pas;
Et je vais tenter cet ouvrage,
Plus charmé de votre courage
Qu'effrayé de votre trépas (4).

(1) Démosthène et Cicéron.

(2) Philippe, roi de Macédoine, et Marc-Antoine le triumvir.

(3) Philippe d'Orléans, régent de France pendant la minorité de Louis XV.

(4) Démosthène fut obligé de s'empoisonner pour ne pas tomber entre les mains des successeurs d'Alexandre, fils de Philippe. Cicéron fut proscrit et assassiné par les ordres d'Antoine.

A peine il ouvrit les paupières,
Que, tel qu'il se montre aujourd'hui,
Il fut indigné des barrières
Qu'il vit entre le trône et lui:
Dans ces détestables idées,
De l'art des Circés, des Médées (1),
Il fit ses uniques plaisirs.
Il crut cette voix infernale
Digne de remplir l'intervalle
Qui s'opposait à ses désirs.

Contre ses villes mutinées
Un roi l'appelle à son secours (2);
Il lui commet les destinées
De son empire et de ses jours:
Mais, prince aveugle et sans alarmes,
Vois qu'il ne prend en main tes armes
Que pour devenir ton tyran,
Et pour imiter la furie
Par qui jadis ton Ibérie
Subit le joug de l'Alcoran (3).

---

(1) Circé, Médée, célèbres empoisonneuses. — Le régent s'était appliqué jeune à l'étude de la chimie.

(2) Philippe V, tige de la branche des Bourbons qui règnent encore aujourd'hui en Espagne. Le duc d'Orléans commanda d'abord ses armées avec beaucoup de succès; mais il fut bientôt rappelé par Louis XIV.

(3) Les Maures d'Afrique envahirent une partie des Espagnes (anciennement Ibérie) vers le commencement du huitième siècle,

Que de divorces, que d'incestes (1)
Seront le fruit de ses complots!
Verrons-nous les flambeaux célestes
Reculer encor sous les flots?
Peuple, arme-toi, défends ton maître:
C'est peu que la main de ce traître
Cherche à lui ravir ses états;
Le lit même de ton Philippe (2)
Doit voir de Thyeste et d'Œdipe
Renouveler les attentats.

Mais ses trames sont découvertes (3):
Quels climats lui seront ouverts?
Quelles îles assez désertes
Le cacheront à l'univers?
Sa patrie, indulgente mère,
Ouvre son sein à ce vipère
Avide de le déchirer.
S'il perd l'espoir d'une couronne,
Ce malheur n'a rien qui l'étonne;
Il a de quoi le réparer.

---

par la trahison d'un comte Julien, qui voulait venger l'affront que lui avait fait le roi Roderic en déshonorant sa fille.

(1) Le duc d'Orléans devait faire casser son mariage pour épouser la reine douairière d'Espagne, veuve de Charles II.

(2) Le régent avait, dit-on, tenté de suivre la reine d'Espagne, sa nièce.

(3) Elles le furent par la princesse des Ursins.

Nocher des ondes infernales,
Prépare-toi, sans t'effrayer,
A passer les ombres royales
Que Philippe va t'envoyer.
O disgraces toujours récentes !
O pertes toujours renaissantes !
Eternels sujets de sanglots !
Tels, dessus la plaine liquide,
D'un cours éternel et rapide
Les flots sont suivis par les flots.

Ainsi les fils pleurant le père (1)
Tombent frappés des mêmes coups;
Le frère est suivi par le frère;
L'épouse devance l'époux (2).
Mais, ô coups toujours plus funestes !
Sur deux lis, nos uniques restes,
La faux de la Parque s'étend :
Le premier est joint à sa race (3);

---

(1) Mort précipitée des princes de la maison royale. l
Dauphin, dit Monseigneur, expira le 14 avril 1711. Il fut suivi
par les ducs de Bourgogne et de Berri, ses fils, dont l'un n
le 18 février 1712, et l'autre le 4 mai 1714.

(2) Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne,
le 12 février 1712, six jours avant son mari.

(3) Louis, duc de Bretagne, mourut le 8 mars 1712, vingt
après le duc de Bourgogne son père.

L'autre, dont la couleur s'efface,
Penche vers son dernier instant (1).

O roi, depuis si long-temps ivre
D'encens et de prospérité,
Tu ne te verras plus revivre
Dans ta triple postérité.
Tu sais d'où part ce coup sinistre (2);
Tu tiens son principal ministre,
Monstre vomi par les enfers;
Son déguisement sacrilége
N'usurpe point le privilége
De le garantir de tes fers (3).

Venge ton trône et ta famille;
Arme-toi d'un juste courroux;
Prends moins garde aux pleurs de ta fille (4)

---

(1) Louis d'Anjou (Louis XV), malade au berceau.

(2) A la mort du duc et de la duchesse de Bourgogne, les soupçons les plus violens s'élevèrent contre le duc d'Orléans. On disait hautement qu'ils avaient été empoisonnés.

(3) Une espèce d'intrigant, déguisé en cordelier, employé, disait-on, par le duc d'Orléans à empoisonner les princes de la famille royale, et qui devait empoisonner aussi le roi d'Espagne, fut arrêté en Bretagne par le marquis de Chamlai, amené à la Bastille, interrogé par M. d'Argenson, et renvoyé à Philippe V, qui le fit enfermer dans le château de Ségovie.

(4) Françoise-Marie de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, fille naturelle de Louis XIV et de madame de Montespan, mariée au duc d'Orléans le 18 février 1692.

Qu'aux attentats de son époux :
Ta pitié serait ta ruine ;
Sois sourd aux cris d'une héroïne (1)
Digne d'un fils moins détesté :
Qu'il expire avec son complice ;
Tu sauveras par son supplice
Le peu de sang qui t'est resté.

Mais, par le juge que tu nommes (2),
Que prétends-tu développer ?
C'est le plus noir de tous les hommes ;
Il ne cherche qu'à te tromper :
Sur le silence et l'imposture
Elevant sa grandeur future,
Il se ménage un sûr appui :
Sur cet événement tragique
Consulte la clameur publique ;
Elle est plus sincère que lui.

Vois comme le rang du coupable
N'imprime plus aucun respect ;
Comme ta cour inconsolable
Frémit d'horreur à son aspect !
Son âme tremblante et confuse
Craint déjà qu'on ne lui refuse

(1) Charlotte-Elisabeth de Bavière, duchesse douair léans, mère du régent.

(2) D'Argenson, lieutenant-général de police.

L'usage des feux et des eaux,
Et que les fières Euménides
N'arment contre ses parricides
Leurs couleuvres et leurs flambeaux.

Enfin le jour fatal arrive,
Tel qu'Albion l'avait prédit (1);
Louis va sur la sombre rive :
Son ennemi s'en applaudit,
Et, prenant les mœurs de Bysance
Comme s'il avait pris naissance
Des Sélims ou des Bajazets (2),
Il court, par l'effroi qu'il inspire,
Avec les rênes de l'empire,
Saisir le prix de ses forfaits (3).

---

(1) Plus de six mois avant la mort de Louis XIV, on avait prédit en Angleterre que ce prince ne verrait pas la fin de l'année : on y avait fait de fortes gageures qu'il ne passerait pas le 15 de septembre; et tout le monde sait qu'il mourut le 1.er de ce mois (1715).

(2) Sélim, Bajazet, empereurs turcs très-cruels, qui montèrent sur le trône par l'assassinat et le poison. L'un fit mourir son père, son frère, et toute sa race, pour usurper l'empire; et l'autre égorgea lui-même son frère aîné.

(3) Le duc d'Orléans fit environner le palais de justice, dans la nuit du 1.er au 2 septembre, par le régiment des gardes; il s'y rendit lui-même à huit heures du matin, et s'y fit déclarer régent, contre le vœu formel du testament du feu roi.

Le tyran le plus sanguinaire
Montre d'abord quelques vertus:
Tels furent Néron et Tibère,
Tel fut le frère de Titus.
Le bruit du passé se dissipe;
Déjà l'on transporte à Philippe
Tous les noms donnés à Trajan:
Il suit les antiques exemples
Des rois qui défendaient nos temples
Des attentats du Vatican.

Et toi, cabale insociable (1)
Sous le nom de société,
De ton pouvoir insatiable
Vois détruire l'impiété;
Vois sortir de tes mains profanes,
De l'exil où tu les condamnes
Et des fers où tu les retiens,
Ces grands cœurs, ces esprits sublimes,
Qui n'ont jamais fait d'autres crimes
Que d'avoir combattu les tiens.

La pourpre, à tous tes traits en butte (2),
Trouve aujourd'hui sa sûreté;
La foi, que relève ta chute,
Va reprendre sa pureté:

(1) Les jésuites.
(2) Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris.

Au Caton que tu veux proscrire (1),
Des lois, soutiens de cet empire,
Le sacré dépôt est remis:
Tremble, et crains la main équitable
Qui joint le glaive redoutable
A la balance de Thémis.

Achève d'être notre maître,
Prince digne du nom de roi;
Les vertus que tu fais paraître
Ramènent tous les cœurs à toi:
Auguste, en suivant ces maximes,
Sur ce qu'il obtint par ses crimes
S'acquit d'inviolables droits:
Les usurpateurs des provinces
En deviennent les justes princes
Quand ils donnent de justes lois.

Ma voix le frappe, il persévère;
Tous ses instans sont glorieux:
Je vois purger le ministère
D'un triumvirat furieux (2):
Nos armes long-temps négligées,
Nos finances mal dirigées,

---

(1) M. d'Aguesseau, procureur-général du parlement de Paris.

(2) Les ministres de la guerre, des finances et de la marine, Voisin, Desmarets et Pontchartrain.

Passent en de plus dignes mains ;
Et le cyclope impitoyable (1)
N'a plus le pouvoir effroyable
Dont il accablait les humains.

Vous, dont les palais magnifiques (2)
Se sont formés de nos débris,
Auteurs des misères publiques,
Monstres de notre sang nourris ;
Tels qu'on vit les fils de la Terre,
Dans un champ semé pour la guerre,
Aussitôt détruits qu'enfantés,
Thémis s'arme pour vous poursuivre (3) ;
Rentrez, troupe indigne de vivre,
Dans le néant dont vous sortez !

Et toi, leur agent détestable (4),
Et receleur de leurs larcins,
Dont la police épouvantable
Viola les droits les plus saints !

---

(1) M. de Pontchartrain, ministre de la marine : il borgne.

(2) Les traitans et les maltôtiers.

(3) Etablissement (le 12 mars 1716) de la chambre de ju destinée à examiner la conduite des gens de finances qui a profité des malheurs de la fin du règne de Louis XIV pou richir en ruinant l'Etat.

(4) M. d'Argenson, lieutenant-général de police.

Regarde les honteux supplices
Où Thémis livre tes complices (1);
Crains pour toi les mêmes horreurs :
Paris, devenu ta patrie,
Attend cette dernière hostie
Comme la fin de ses malheurs.

Mais sa fureur a beau paraître,
Tu peux en braver les effets;
Tu fus trop utile à ton maître
Dans l'examen de ses forfaits.
Il est à présent ton refuge (2):
Il fait plus, il te rend le juge (3)
De quiconque a cru te juger :
Le bras qui lance le tonnerre
Fait connaître à toute la terre
Qu'il n'est pas sûr de t'outrager.

Attaque d'abord ce grand homme (4)
Que Philippe craint encore plus

---

(1) Les nommés Gruez, receveur de la capitation, Lenormant, ailly, Tisserand, Pommereux, etc., etc., inspecteurs de police, loriés et condamnés à l'amende et aux galères.

(2) Le régent fit retirer de la chambre de justice une cassette isie chez Pommereux : il se réserva même l'examen des papiers l'on avait trouvés chez Cailly, principal confident de M. d'Arnson.

(3) D'Argenson fut revêtu de la dignité de garde des sceaux en nvier 1718, à la place de M. d'Aguesseau.

(4) Le chancelier d'Aguesseau, relégué à Fresne en 1718.

Qu'autrefois le tyran de Rome
Ne craignit Sénèque et Burrhus :
Hâte sa chute et sa disgrace ;
Le tyran te garde sa place ;
Tu conviendras mieux à ses mœurs :
Avec le prix de tes services,
Tu sauras mieux flatter ses vices,
Tu serviras mieux ses fureurs.

Royal enfant, jeune monarque,
Ce coup a réglé ton destin ;
Par lui, l'inévitable Parque
Ne lâchera plus son butin.
Tant qu'on te verra sans défense
Dans une assez paisible enfance,
On laissera couler tes jours ;
Mais quand, par le secours de l'âge,
Tes yeux s'ouvriront davantage,
On les fermera pour toujours.

Enfin le torrent en furie
Rompt la digue qui le retient :
A sa première barbarie
Le tigre apprivoisé revient.
Quel chaos ! quels affreux mélanges !
A des maux toujours plus étranges
Faut-il encor nous apprêter ?
Thémis s'envole vers Astrée :

Cette détestable contrée
N'est plus digne de l'arrêter.

Quel nouveau spectacle s'apprête,
Et nous remplit d'étonnement!
Quelle hydre, esclave d'une tête (1),
S'empare du gouvernement?
Tout commence, rien ne s'achève;
Chaque sentiment qui s'élève
Trouve un sentiment opposé:
Il n'est point de fils secourables
Contre les détours innombrables
Dont ce dédale est composé.

Où va ce nombre fanatique (2)
De qui l'orgueil s'est emparé?
Pourquoi, contre l'usage antique,
Veut-il faire un corps séparé?
Fiers de titres imaginaires,
Ces grands cœurs au rang de leurs pères
Dédaignent de se voir réduits;
Et, comme les fleuves superbes,

(1) Création des conseils de régence, de la guerre, de la marine, t autres, au nombre de sept.

(2) Querelle des ducs et pairs contre le parlement et le corps e la noblesse en général, sur lesquels ils voulaient obtenir la rééminence en faisant un ordre distinct et séparé dans l'État.

Ils méconnaissent sous les herbes
La source qui les a produits!

Ombres, dont par toute la terre
On connaît les illustres noms,
Polignac, Bauffremont, Tonnerre,
Et vous, mânes des Châtillons,
Je vous vois, sur le noir rivage,
Frémir de l'indigne esclavage (1)
Où vos neveux sont retenus,
Pour des noms égaux à tant d'autres,
Des noms obscurcis par les vôtres,
Et qui ne vous sont pas connus.

Contre vous, filles de mémoire,
Le tyran n'est pas moins aigri;
Des traits d'une fidèle histoire
Il voudrait se mettre à l'abri:
Sur tout, ennemi de la scène (2)
Que par une rivale obscène
Il a cru pouvoir avilir,
Il craint que vos jeux dramatiques

---

(1) MM. De Châtillon et de Bauffremont, enfermés à la [Bas]tille; MM. de Polignac et de Clermont-Tonnerre, à Vince[nnes], pour avoir signé les premiers une requête tendant à repo[usser] la prétention des ducs.

(2) Cette rivale obscène du théâtre français est la comédie itali[enne] que Louis XIV avait fait fermer vers la fin de son règne, e[t que] le régent fit rouvrir.

N'étalent, sous des noms antiques,
Ce qu'il voudrait ensevelir.

De cette crainte imaginaire
Arouet ressent les effets (1):
On punit les vers qu'il peut faire,
Plutôt que les vers qu'il a faits.
C'est sur des alarmes pareilles
Que l'imitateur des Corneilles (2)
Gémit au fond du Périgord;
Et, quoique atteint de mille crimes,
Celui dont on craint trop les rimes (3)
Ne craindra pas le même sort.

Cependant l'Etat se renverse;
Tous nos trésors sont engloutis;
Par-tout s'interrompt le commerce,
Et les arts sont anéantis:
Des traités honteux s'exécutent (4);
Un roi que les siens persécutent (5)

---

(1) Voltaire fut mis à la Bastille comme auteur des *J'ai vu*, t d'une petite satire intitulée la *Naissance d'Adonis*.

(2) La Grange-Chancel, l'auteur même des *Philippiques*, alors xilé en Périgord, sa patrie, a fait les tragédies d'*Amasis*, *Ino* t *Mélicerte*, etc.

(3) Le poëte Roy, auteur satirique.

(4) Traité de la triple alliance, conclu à La Haye le 4 janvier 717, par l'entremise de l'abbé Dubois, depuis cardinal.

(5) Jacques Stuart, prétendant, connu sous le nom de che-

Nous éprouve encor plus cruels.
Mais, dans un temps comme le nôtre,
Les usurpateurs l'un à l'autre (1)
Se doivent des soins mutuels.

Tandis qu'on brise les barrières (2)
Que nous achevions d'élever,
Qu'on ouvre de vastes carrières
A ceux qui nous voudront braver,
On passe le temps en délices;
Chacun se pare de ses vices
Comme d'un trophée éclatant;
Et les fers, l'exil et les gênes,
Sont toujours les suites certaines
Des moindres plaintes qu'on entend.

Infâmes Héliogabales,
Votre temps revient parmi nous;
Voluptueux Sardanapales,
Philippe va plus loin que vous:
Vos excès n'ont rien qui le tente;
Son âme serait peu contente

---

valier de Saint-Georges, renvoyé de France en vertu du traité précédent.

(1) Le régent, et le roi Georges I (de Brunswick), tige de la maison de Brunswick-Hanovre qui règne aujourd'hui sur les Anglais.

(2) Démolition des forts de Mardick et de Dunkerque, accordée aux Anglais par le traité de l'abbé Dubois.

De les avoir tous réunis,
S'il n'effaçait votre mémoire
En faisant revivre l'histoire
De la naissance d'Adonis (1).

Toi qui joins au nœud qui vous lie (2)
Des nœuds dont tu n'as point d'effroi,
Ni Messaline, ni Julie
Ne sont plus rien auprès de toi:
De ton père amante et rivale,
Avec une fureur égale
Tu poursuis les mêmes plaisirs;
Et, toujours plus insatiable (3),
Quand le nombre même t'accable,
Il n'assouvit point tes désirs.

Fille du plus grand roi du monde (4),
Qui, loin de marcher sur leurs pas,
Dans une retraite profonde
Ensevelissez vos appas;

---

(1) Le régent, comparé à Cynire, roi de Cypre, qui eut Adonis de Myrrha sa propre fille.

(2) La duchesse de Berri.

(3) Imitation de ce vers si connu de Juvénal:

*Et lassata viris, sed non satiata recessit.*

(4) La princesse de Conti, douairière, fille naturelle de Louis XIV et de madame de la Vallière, dont La Grange-Chancel avait été page. Elle s'était retirée à Saint-Cyr.

Seule exempte de leurs intrigues,
Parmi leurs plaisirs et leurs brigues
Les vôtres ne sont pas cités :
On ne vous voit que dans les temples,
Où vous leur donnez des exemples
Qui ne seront point imités.

Vous, dont, par un arrêt injuste (1),
Le grand cœur n'est point abattu,
Princes, qui d'une race auguste
Emportez toute la vertu,
( Tout le reste la déhonore)
La France contre eux vous implore;
Par ses cris laissez-vous gagner,
Et forcez sa reconnaissance
D'ajouter à votre naissance
Ce qui lui manque pour régner.

---

(1) Le duc du Maine et le comte de Toulouse, fils naturels de Louis XIV et de madame de Montespan. L'arrêt injuste dont parle l'auteur est l'édit enregistré en lit de justice le 1.er juillet 1717, par lequel ils se virent privés des avantages de princes légitimés, et réduits au rang de leurs pairies.

FIN DE L'ODE PREMIÈRE.

# ODE II.

Je vais rentrer dans la carrière :
Silence, lyre d'Apollon !
C'est à toi, trompette guerrière,
D'animer le sacré vallon ;
C'est à vous, belliqueuses Fées,
D'inspirer à tous nos Orphées
Des chants mâles et pénétrans,
Dignes de verser dans nos âmes
Cet esprit d'intrigue et de trames (1)
Qui fait la chute des tyrans.

Toi qui, par la pourpre romaine (2)
Brillas moins que par tes vertus,

(1) Imitation de la pensée exprimée dans ces vers de Racine *Athalie*, acte I, scène II) :

Daigne. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Répandre cet esprit d'impudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

(2) Jean-François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, coadjuteur e Paris, chef des barricades sous la minorité de Louis XIV.

Retz, dont l'audace plus qu'humaine
Relevait les cœurs abattus;
Sur ton troupeau qui te réclame,
Sur un sénat dont tu fus l'âme,
Daigne encore jeter les yeux;
Tends-leur d'en haut un bras propice,
Qui les sauve du précipice
Dont tu garantis leurs aïeux.

Sacrilége faim de richesses,
Osez-vous inventer des lois
Pour donner trois fois aux espèces
Un prix au-dessus de leur poids (1)?
Toi, qui fus long-temps gémissante
Sous l'autorité ravissante
Des Vespasiens, des Galbas,
Vis-tu dans ces princes avares
Ni des rapines si barbares,
Ni des artifices si bas (2)?

Mortels qui tenez la balance
Entre le prince et les sujets (3),

---

(1) Par édit du mois de mai 1718, le prix de la pièce d'or de 24 livres fut porté à 72.

(2) Allusion à différens arrêts du conseil, relatifs au système de finance imaginé par l'écossais Law et au papier-monnoie qu'il voulait introduire dans le commerce.

(3) Les parlemens. Celui de Paris s'opposa de tout son pouvoir à l'établissement de la banque, et ne céda enfin qu'à l'autorité,

Pouvez-vous garder un silence
Qui favorise ses projets?
Craignez-vous, par des voix soumises,
Par des remontrances permises,
D'armer la griffe du lion,
Et de voir la force et la fraude
Joindre les cruautés d'Hérode
Aux vices de Pygmalion?

Mais non : leur voix est entendue
De l'inflexible léopard;
De sa retraite défendue
Ils percent le dernier rempart.
Quelles réponses! quels blasphèmes (1)!
Des Mézences, des Polyphèmes,
La bouche a vomi moins d'horreurs:
Jamais Ajax, bravant la foudre,
De celle qui le mit en poudre
N'a tant mérité les fureurs.

Tremble, Paris; tu vas apprendre
A quel maître tu t'es donné:

---

(1) Forcé d'entendre les itératives remontrances du parlement, le régent répondit : « Vous avez tout dit; eh bien! allez vous faire f..... » On connaît le mot du magistrat qui portait la parole au nom de sa compagnie : « Votre Altesse, dit-il gravement, » ordonne-t-elle de faire mention de sa réponse sur les registres » de la cour? »

De la vengeance qu'il va prendre
Tu seras long-temps étonné.
Réduite à souffrir sans se plaindre,
Rome n'eut jamais tant à craindre
Des fureurs de Caligula ;
Jamais tant de têtes proscrites
Ne lassèrent les satellites
De Marius et de Sylla.

Quels nouveaux bataillons accourent (1)
Sur nos rivages pleins d'effroi?
D'où vient que tant d'armes entourent
Le sacré séjour de mon roi?
L'étranger est-il à nos portes?
Par de sacriléges cohortes
Nos temples sont-ils menacés?
Et l'Etat, voisin de sa chute,
Craint-il de se revoir en butte
Aux horreurs des siècles passés?

Quel est cet appareil sinistre (2)
Dont le jour découvre l'horreur?

---

(1) Avant la journée du lit-de-justice tenu le 26 d'août 1718, le régent avait fait venir des troupes à Saint-Denis pour tenir le peuple en respect et écraser le parlement.

(2) Les préparatifs du lit-de-justice furent faits pendant la nuit; et avant la pointe du jour les régimens des gardes françaises et suisses, ainsi que la maison du roi, étaient sous les armes.

Sur qui Philippe et son ministre (1)
Vont-ils déployer leur fureur?
Je vois un innocent monarque
Conduit, par la main de la Parque,
Comme une victime à l'autel,
Par ses regards, par son silence,
Autoriser la violence
Qui le condamne au coup mortel.

Pour entendre les lois injustes
Que vont dicter ses ennemis,
Je vois deux colonnes augustes (2)
Sortir du palais de Thémis:
Dans leur marche majestueuse,
Une douleur respectueuse
Règne sur leur front généreux;
Et le zèle qui les inspire
Leur fait craindre pour cet empire
Ce qu'ils ne craignent pas pour eux.

Tels s'avancèrent vers un homme
Que moins de colère emporta,

---

Le ministre du régent était M. d'Argenson, qu'il fit recon-
: pour vice-chancelier et garde-des-sceaux au commencement
séance.

Cent soixante-cinq membres du parlement sortirent du palais
be rouge, et allèrent à pied, marchant sur deux rangs,
'aux Tuileries, où la compagnie était mandée pour la tenue
t-de-justice.

Les graves pontifes de Rome
Et les prêtresses de Vesta :
Tels, dans leurs murs réduits en cendre,
A ceux dont on nous fait descendre,
S'offrirent jadis ces grands cœurs,
Ces vieux confrères de Camille,
Qui par leur port noble et tranquille
Epouvantèrent leurs vainqueurs.

Digne chef d'un corps plus illustre,
Quel est l'état où je te vois (1) !
Ta gloire tire un nouveau lustre
Des outrages que tu reçois :
En vain, dans sa lâche colère,
Aux pieds de son dieu tutélaire
Le tyran te laisse abattu;
Les blasphêmes dont il t'accable,
Dictés par sa haine implacable,
Font l'éloge de ta vertu.

Mais toi, qu'un arrêt plus indigne (2)
Perce encor de traits plus aigus,
Prince, qui d'un trésor insigne
Etais l'infatigable Argus,

---

(1) Le président de Novion, qui, s'étant mis d'abord à genoux devant le trône, suivant l'usage, y fut laissé tout le temps qu'il parla au nom de sa compagnie.

(2) Le duc du Maine, à qui on ôta la surintendance de l'éducation de Louis XV, qui lui avait été confiée par le feu roi.

C'est peu qu'une injuste puissance,
Avec les droits de ta naissance (1),
Ait le front de te l'enlever :
Dans le coup fatal qui t'opprime,
Nous voyons le genre de crime
Qu'elle est sur le point d'achever.

Ainsi ta vigilance exacte,
Tes vertus, tes soins infinis,
Ont produit le malheureux pacte
Entre deux cyclopes unis (2) !
Ta tendresse, au gré d'un barbare,
Fut trop soigneuse et trop avare
Du sang dont il veut se rougir :
Bourbon, plus dur et moins austère (3),
Prêtera mieux son ministère
Au maître qui le fait agir.

---

(1) Louis XIV, par une déclaration de 1694, avait donné au duc du Maine et au comte de Toulouse, ses fils légitimés, la préséance sur tous les pairs ; et par un édit du 2 août 1714, il les avait appelés à la couronne, au défaut de princes du sang. La déclaration et l'édit furent révoqués dans ce lit-de-justice.

(2) Le duc d'Orléans et le duc de Bourbon. Le premier avait la vue excessivement affaiblie par suite de ses débauches ; et le second était devenu borgne d'un coup de fusil reçu à la chasse.

(3) Le duc de Bourbon-Condé, à qui le régent confia la surintendance de l'éducation du roi, ôtée au duc du Maine, était d'une grande sévérité, il est vrai ; mais l'auteur le rappelle ici moins sans doute pour outrager les intentions de ce prince juste, que pour donner de la force à sa pensée.

Monstres d'Argos et de Mycène (1),
Ne vantez plus vos attentats:
Celui que médite la Seine
Passe tous ceux de l'Eurotas.
Toi, qui pour ta famille entière
N'as fait qu'un vaste cimetière (2)
De tes neiges, de tes glaçons,
Ton fils, que ta fureur immole,
Nous fait reconnaître l'école
Où tu vins prendre des leçons.

Ah! si Louis des noirs rivages
Pouvait revenir dans sa cour,
Que penserait-il des ravages
Qui la désolent chaque jour?
Mais de quelques objets terribles,
De quelques changemens horribles
Qu'elle épouvantât ses regards,
L'apprêt d'une affreuse entreprise
Lui causerait moins de surprise
Que le silence de Villars (3).

---

(1) Atrée, Thyeste, Agamemnon, et autres descendans de Pélops.

(2) Le czar Pierre I, qui vint à Paris en 1718. Avant ce voyage, il avait fait périr plusieurs personnes de sa famille; de retour en Russie, il ordonna la mort de son fils unique.

(3) Ce silence est celui qu'il avait gardé sur les articles secrets du traité de Rastadt, dont il avait été le négociateur, et par les-

O toi, qu'un double parricide
Joint pour jamais à ton époux,
Tendre et fidèle Adélaïde (1),
Reviens un moment parmi nous:
Arme-toi des mêmes furies
Que pour de moindres barbaries
Inventa la mère d'Hector;
Ne cède pas à la luxure
L'honneur de venger ton injure
Sur ce nouveau Polymnestor.

Aimable enfant! tu vois le gouffre
Qui doit te joindre à tes aïeux:
On connaît ce que ton cœur souffre
Aux pleurs qui coulent de tes yeux (2).
Mais, malgré ta douleur amère,
N'espère plus revoir ce père
Que tes cris appellent en vain:
On estime trop peu ta vie
Pour avoir la pieuse envie
De te ramener dans son sein.

---

quels l'empereur garantissait l'exécution du testament de Louis XIV, qui ôtait la régence au duc d'Orléans.

(1) Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, mère de Louis XV.

(2) Louis XV enfant pleura plusieurs fois pendant la tenue du lit-de-justice, parce qu'on éloignait de lui le duc du Maine, qu'il appelait són *papa*.

Noble compagne de sa couche,
Pour qui la gloire a tant d'appas,
Je vois que ce malheur te touche
Plus que l'approche du trépas.
Un avorton de la nature (1),
Qui, malgré sa naissance obscure,
Porte un cœur plus fier que le tien,
Vient d'une bouche impitoyable
T'apporter l'arrêt effroyable
Qui confond ton rang et le sien.

Lâches, dont la paix ni la guerre
N'ont jamais distingué le nom,
Inutiles poids de la terre,
Guiche, La Force, et Saint-Simon (2),
Votre orgueil et votre ignorance
Feront le destin de la France :
Tout sentira votre pouvoir,
Et l'on accablera des princes,
De nos malheureuses provinces
Et tout l'amour et tout l'espoir!

---

(1) Le marquis de Saint-Simon, capitaine des gardes du roi, qui fut chargé d'annoncer à la duchesse du Maine l'arrêt rendu contre son mari et ses enfans, et de la disposer à quitter l'appartement qu'elle occupait aux Tuileries. Il était fort petit et fort vain.

(2) Le duc de Guiche, depuis maréchal de Grammont, accusé de s'être caché à la bataille de Malplaquet. Le duc de la Force, accusé d'avarice. Saint-Simon, voyez la note précédente.

Du Maine, de la tyrannie
Souffre le cours sans t'émouvoir :
Elle sera bientôt finie ;
Ses excès me le font prévoir.
Vont quelles nouvelles tempêtes
Vous chercher les plus nobles têtes
Jusque dans le sein de Thémis (1),
Et que, réduits à cet usage,
Nos guerriers n'ont plus de courage
Que contre de tels ennemis.

Tandis que la mort et la crainte
Assiégent tes persécuteurs,
Fuis, princesse; sors d'une enceinte (2)
Ou d'assassins ou de flatteurs.
Les arts marcheront sur tes traces ;
Dans la faveur, dans les disgraces
Ton destin doit régler le leur :
Ils ont partagé ta fortune ;
D'une constance peu commune
Ils partageront ton malheur.

---

Enlèvemens nocturnes de MM. de Blamont, président, de
-Martin et Feydeau, conseillers, que l'on conduisit aux îles
rou et de Sainte-Marguerite.

Retraite de la duchesse du Maine à Sceaux, où elle fut
quelque temps après, pour être conduite à la citadelle
on, dans le gouvernement du duc de Bourbon. Le duc du
fut relégué au château de Dourlens.

Cependant un grand roi s'apprête
A te rétablir dans tes droits (1);
L'Espagne forme une tempête
Vengeresse du sang des rois.
Objet de notre idolâtrie,
Cher prince, venge ta patrie;
Songe qu'elle fut ton soutien,
Et que, dans son besoin extrême,
Tu dois rendre à son diadême
Tout ce qu'elle a fait pour le tien.

En vain un pouvoir tyrannique
Pense t'en fermer les chemins,
Avec le secours britannique (2)
Et l'alliance des Germains:
Ouvre seulement la carrière;
La France n'a point de barrière
Qui ne s'abaisse sous tes pas,
Ni son sein d'enfant digne d'elle
Qui n'affronte, pour ta querelle,
Toutes les horreurs du trépas.

Poursuis ce prince sans courage (3),
Par ses frayeurs déjà vaincu:

(1) Philippe V, roi d'Espagne, ou plutôt Albéroni son ministre, arma contre la France au commencement de 1719.

(2) Le régent s'était allié avec l'Allemagne et l'Angleterre par le traité de La Haye.

(3) C'est à tort que le régent est appelé prince sans courage:





Fais que dans l'opprobre et la rage
Il meure comme il a vécu ;
Que sur sa tête scélérate
Tombe le sort de Mithridate
Pressé des armes des Romains ;
Et que son désespoir extrême
Ait recours à ses poisons même,
Pour se garantir de tes mains.

---

il en avait montré beaucoup aux combats de Neerwinde et de Steinkerque, au siége de Turin, où il fut blessé, à la prise de Lérida, et dans toutes les occasions où il avait commandé ou combattu. La haine rend toujours les hommes injustes.

FIN DE L'ODE II.

# ODE III.

Coupable reine d'Amathonte,
Dont les excès impétueux
Ne laissent ni remords ni honte
Dans un tyran voluptueux (1);
C'est à toi, source d'infamie,
Que ma lyre, ton ennemie,
Veut adresser ses nouveaux sons,
Pour célébrer une victoire
Digne d'éterniser la gloire
Du plus cher de tes nourrissons.

En vain l'Espagne s'émancipe
De porter trop loin son pouvoir;
Albion se vend à Philippe (2)
Pour la ranger à son devoir:

(1) Tous les mémoires du temps attestent que le régent se livra sans réserve et sans décence aux plaisirs de l'amour. La marquise d'Argentan, les comtesses de Sabran et de Parabère, la célèbre comédienne Desmares, Emilie, Sourie, la petite Leroi, ces trois dernières de l'Opéra, ne furent pas ses seules maîtresses.

(2) Une flotte anglaise, équipée de l'argent de France, surprit






Après cet exploit authentique,
Fais venir la princesse antique (1),
Les honteux restes de Théra :
Fais que sa main voluptueuse
Dresse une couche incestueuse
Pour joindre Cynire à Myrrha.

Suis-les dans cette autre Caprée (2),
Où, non loin des yeux de Paris,
Tu te vois bien mieux célébrée
Que dans l'île que tu chéris :
Vers cet impudique Tibère
Conduis Sabran et Parabère,
Rivales sans dissention ;
Et, pour achever l'allégresse,
Conduis Priape à la princesse,
Sous la figure de Riom (3).

Que parmi de lascives troupes
De tes sujets les plus zélés,

---

et battit celle d'Espagne dans la Méditerranée, malgré un traité de paix récemment signé entre les deux nations.

(1) Madame de Montauban, vieille courtisane long-temps entretenue par Théra, chancelier du père du régent, et qui se rendit nécessaire aux plaisirs de la duchesse de Berri.

(2) Le château de la Muette, au bois de Boulogne.

(3) Amant de la duchesse de Berri. Elle en eut trois enfans, et mourut presque subitement en couches du dernier, des suites d'une perte de sang. On les a crus mariés.

Le vin se verse à pleines coupes
Par la main des enfans ailés ;
Que la nature sans nuages (1)
Montre en eux tous ses avantages,
Comme dans nos premiers aïeux ;
Qu'ils tournent leurs mains irritées
Contre ces modes inventées
Pour le supplice de leurs yeux.

Vainqueur de l'Inde, dieu d'Eryce (2),
Soyez les âmes du festin ;
Faites que tout y renchérisse
Sur Pétrone et sur l'Arétin ;
Que plus d'une infâme posture,
Plus d'un outrage à la nature
Excitent d'impudiques ris,
Et que chaque digne convive
Y trace une peinture vive
De Capoue et de Sybaris.

Dans ces saturnales augustes,
Mettez au rang de vos égaux

---

(1) Dans les orgies qui se faisaient à la Muette, les plus bea pages du régent, et de jeunes et jolies filles, servaient à tal absolument nus.

(2) Le vainqueur de l'Inde est Bacchus ; le dieu d'Eryc l'Amour, ainsi appelé de la ville d'Eryx dans la grande Grèc où il avait régné.

Et vos gardes les plus robustes (1)
Et vos esclaves les plus beaux :
Que la faveur ni la puissance,
La fortune ni la naissance,
N'y puissent remporter le prix ;
Mais que sur tous autres préside
Quiconque a la vigueur d'Alcide
Sous un visage de Pâris.

Sommeil, donne enfin quelque trève
A tant d'agréables travaux ;
Il faut que la fète s'achève
Par la douceur de tes pavots.
Que chacun, content de soi-même,
Entre les bras de ce qu'il aime
Se laisse tomber mollement ;
Et que, dans l'un et l'autre sexe,
La fin de cette pièce implexe
Soit digne du commencement.

Rome, tu n'es pas moins en proie
A ton implacable ennemi :
Tibère dort ivre de joie,
Mais Séjan n'est pas endormi (2).

---

(1) Le régent s'était formé une compagnie de quarante gardes qu'on appelait les Mirebalais. On a dit que les plus vigoureux d'entre ces gardes étaient admis aux débauches du prince.

(2) M. d'Argenson.

Dans ses pareils, ou ses complices,
Il sait aux plus justes supplices
Ravir poison, vols et duels (1);
Et contre les cœurs purs et justes,
Les Busiris ni les Procustes
N'ont jamais été si cruels.

Sa barbare persévérance
A suivre son cruel penchant,
Du dernier soleil de la France
Avait obscurci le couchant:
Aujourd'hui son pouvoir plus vaste
Porte sa fureur et son faste
Dans un excès encor plus grand;
Et, de tant d'horreurs qu'il prodigue,
Le fer serait la seule digue
Qui pût arrêter ce torrent.

Quoi, Thémis, ta brillante épée
Est inutile dans ta main!
Pourquoi n'est-elle pas trempée
Dans le sang de cet inhumain?

---

(1) Allusion aux différens coups d'autorité par lesquel
empêcha la chambre de justice de décréter d'Argenson
de prison l'inspecteur de police Pommereux par un
cachet; donna des lettres de réhabilitation à trois ou q
individus flétris précédemment, etc., etc.






Pourquoi, pour prévenir leur chute,
Sous tant de bras qu'il persécute
N'est-il pas encore abattu?
Soit par force ou par industrie,
Tout crime fait pour la patrie
Devient un acte de vertu.

La patrie en vain vous implore,
Vils Français! tremblez que sur vous
Le ciel n'appesantisse encore
Les fers dont vous semblez jaloux.
Qui vit esclave est né pour l'être.
Armez-vous : dans le sang du traître
Effacez votre déshonneur.
Dieu suspend souvent son tonnerre;
Mais il mit le fer sur la terre
Pour en frapper l'usurpateur.

Déserteur de ton évangile (1),
Geai paré des plumes d'autrui,
La Force, où sera ton asile
Lorsque tu perdras cet appui?

---

(1) Le duc de La Force était né huguenot, mais il avait abjuré. Son aïeul, Jacques Nompar de Caumont, fut le seul de sa maison qui échappa, jeune encore, à la fureur des Guises, dans le massacre de la Saint-Barthélemi. (Voyez la note 33 sur le chant II de la Henriade.)

Chez qui pourras-tu te produire,
Quand tu n'auras pour t'introduire
Que le secours de tes clartés,
Quelques missions séraphiques (1),
Peu de campagnes pacifiques,
Et beaucoup de vers empruntés?

Mais, comme dans la tragédie
Les acteurs muets sont permis,
Ne crains pas qu'on te congédie
Du poste où le tyran t'a mis (2):
Pour t'approcher de sa victime,
Dans un rang encor plus sublime
Il va te créer un emploi (3);
Tes pareils lui sont nécessaires.
Qui trahit le dieu de ses pères
Est digne de trahir son roi.

---

(1) Ce duc avait reçu de Louis XIV une pension de 1 en récompense des missions qu'il avait faites dans se —Il avait fait avec les Mousquetaires deux campagnes où resta dans l'inaction. —Sa manie était de passer pour pour poëte.

(2) Membre du conseil de régence, président de celui merce.

(3) Le duc de La Force avait prié le régent de créer une charge de surintendant des plaisirs du roi, qui n'ex alors.

Poursuis, Néron (1); de tels ministres
Sont propres à te signaler :
Achève : tant de pas sinistres
Ne sont pas faits pour reculer.
Veux-tu t'assurer de l'Espagne ?
Cède l'Alsace à l'Allemagne,
Les Trois-Evêchés aux Lorrains;
Et, sourd aux cris de ta patrie,
Rends l'Aquitaine et la Neustrie (2)
A leurs antiques souverains.

---

(1) Un jour que l'on jouait Britannicus sur le théâtre du Palais-Royal, au moment où l'acteur disait les vers dont ceux-ci sont imités, les yeux des spectateurs se tournèrent vers la loge occupée par le régent et ses favoris.

(2) Les antiques souverains de l'Aquitaine et de la Navarre sont les Anglais.

FIN DE L'ODE III.

# ODE IV.

Quelles vastes métamorphoses,
Tandis que j'étais dans les fers (1),
Changeaient l'ordre de toutes choses
Jusqu'au fond même des enfers!
La Discorde y reprend ses chaînes;
Les deux Philippes à leurs haines
Font succéder des nœuds si beaux (2),
Que pour tant de cerémonies
Leurs deux puissances réunies
N'auront pas assez de flambeaux.

Roi trop pieux, tels sont les piéges
Qu'un directeur vénal te tend (3),

(1) La Grange-Chancel, d'abord exilé de la cour, fut arrêt quelque temps après, et conduit aux îles Sainte-Marguerite, d'o il parvint à s'évader au moyen d'une barque de pêcheur qui conduisit au port de Villefranche.

(2) Mariages arrêtés par les deux cours, entre le jeune Louis XV et l'infante d'Espagne, le prince des Asturies et demoiselle de Montpensier, l'infant don Carlos et mademoisel Beaujolais, filles du régent. Le premier et le dernier de ce riages n'eurent pas lieu.

(3) Le P. d'Aubenton, jésuite et confesseur du roi d'Es gagné, dit-on, par le régent.

Lorsqu'à ses genoux sacriléges
Tu répands ton cœur pénitent ;
C'est dans ce tribunal suprême
Qu'il abuse du diadême
Que lui soumet ta piété,
Et que les faux pas qu'il t'inspire,
Par la chute de ton empire
Relèvent sa société.

Cependant ma Muse, affranchie
De ses triples portes d'airain,
Dans un coin de ta monarchie
Croit respirer un air serein :
J'y crois revoir le temps célèbre
Où les bords du Tage et de l'Ebre
Recevaient les fameux proscrits,
Quand Sylla pratiquait dans Rome
Les mêmes excès qu'un autre homme
A renouvelés dans Paris.

Mais de cet asile équivoque
Je commence à peine à jouir,
Que l'Ebre esclave le révoque (1)
Quand la Seine s'est fait ouïr.

---

(1) Sur les plaintes de l'ambassadeur de France, La Grange-Chancel fut obligé de quitter l'Espagne, où il s'était réfugié pendant son exil.

Pour fuir un second esclavage,
Irai-je voir sur le rivage
Ou d'Ispahan ou de Memphis,
Si, des rois chrétiens rejetée,
La vertu sera mieux traitée
Chez les sultans ou les sophis?

Toi, dont l'or meut toute la terre
Par l'espoir d'un bandeau royal,
Te parais-je un foudre de guerre?
Me prends-tu pour un Annibal?
Veux-tu partout qu'on me dénie
L'asile de la Bithynie,
Ou de la cour d'Antiochus?
Veux-tu, du Midi jusqu'à l'Ourse,
Me prescrire la même course
Que prit la fille d'Inachus?

Je vois un peuple à qui le Tibre
A transmis sa gloire et ses lois (1),
Peuple à qui l'ardeur d'être libre
A coûté d'aussi longs exploits :
C'est là qu'un lion secourable
M'offre un asile impénétrable

---

(1) La Hollande, où l'auteur se réfugia après avoir quitté
pagne, et où il demeura jusqu'après la mort du régent.
États-Généraux l'avaient fait bourgeois d'Amsterdam, p
mettre à l'abri des réclamations de notre ambassadeur.

Contre un lion persécuteur;
Où je puis, libre et philosophe,
Attendre en paix la catastrophe
Ou du pupille ou du tuteur.

Tu célèbres tes funérailles
Par des danses et par des chants (1),
Roi, qui déchires nos entrailles
Par des spectacles si touchans:
Victime au milieu de ces fêtes,
D'un monstre armé de quatre têtes (2)
Par qui ton sort est achevé,
Ne fais-tu briller tant de charmes,
Que pour nous coûter plus de larmes
Quand tu nous seras enlevé?

Quel autel, quel trône s'élève (3)?
Pour qui, prêtres de l'Éternel,
Portez-vous cette huile et ce glaive?
Pour qui ce bandeau solennel?
Sur quel front voulez-vous qu'il brille?
Est-ce Jephté qui, pour sa fille,

(1) Allusion aux ballets dont on amusait l'enfance de Louis XV, et dans lesquels il figurait lui-même sur le théâtre des Tuileries.

(2) Traité de la quadruple alliance, signé à Londres le 2 août 1718, entre la France, l'Empire et l'Angleterre, mais auquel la Hollande n'accéda que le 16 février 1719.

(3) Sacre de Louis XV à Reims, le 26 octobre 1722.

Me glace d'un mortel effroi?
Est-ce Joas que je contemple?
Le couronnez-vous dans ce temple
Comme victime, ou comme roi?

Ne soupçonne plus d'artifice
Ce mémorable événement,
France : où tu crains un sacrifice,
Tu ne vois qu'un couronnement.
On y mettrait de vains obstacles :
Celui qui fait les grands spectacles
Te répond des jours de ton roi;
Toujours ouverts sur cette pompe,
Ses yeux, qu'aucun piége ne trompe,
Remplacent ceux de Villeroi (1).

D'une insolente dictature
Sylla justement dépouillé (2),
Va rendre compte à la Nature
Des crimes dont il s'est souillé.
Déjà vers le jeune Pompée
Vole la foule détrompée :
Méchans, vos beaux jours sont passés :

---

(1) Le maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis X
le jeune roi aimait beaucoup, ne se trouva point à la c
il avait été disgracié quelque temps auparavant.

(2) Fin de la régence, par la déclaration de la m
roi, faite en lit-de-justice tenu au parlement le 22 févr

Tremblez! par une fuite prompte
Prévenez la mort ou la honte
Dont vos crimes sont menacés.

Soleil, dissipe ce fantôme (1)
Qui paraît dans un si grand jour:
A ton départ c'est un atôme,
C'est un colosse à ton retour.
Rome, que veux-tu que je croie,
De voir que ta pourpre est la proie
De ce troisième scélérat (2)
Par qui l'obscurité de Brive (3),
Pour tenir la Gaule captive,
Achève le triumvirat (4)?

Duc, que nul opprobre ne touche (5),
Et qui, pour l'exemple du temps,

(1) L'abbé Dubois, simple répétiteur, puis précepteur du duc d'Orléans. Ce prince, devenu régent, le fit conseiller d'Etat en 1716, ambassadeur plénipotentiaire à La Haye, et secrétaire de la chambre en 1717, ambassadeur extraordinaire à Londres, et ministre des affaires étrangères en 1718, archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, enfin premier ministre en 1722.

(2) L'abbé Dubois fut promu au cardinalat le 16 juillet 1721, par le pape Innocent XIII.

(3) Le cardinal Dubois était fils d'un apothicaire de Brive-la Gaillarde, petite ville du ci-devant Limousin.

(4) Le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, et le cardinal Dubois, que le régent venait de faire premier ministre.

(5) Le duc de La Force.

Méritais mieux qu'Horn et Cartouche (1),
D'expier tes vols éclatans,
Un nouvel arrêt te menace
D'envoyer ton ombre tenace
Porter ton tribut au nocher
Où d'Argenson, près de Sisyphe,
Attend le secours de ta griffe,
Pour rouler le même rocher.

Revenez briller dans vos places,
Héros indignement chassés (2),
Plus célèbres par vos disgrâces
Que par vos triomphes passés :
D'Aguesseau, hâte ton hommage;
Villeroi, que, malgré ton âge,
Ton zèle redouble tes pas;
Noailles, à ce jeune Auguste
Rends un ami sincère et juste,
Qu'Antoine ne méritait pas.

---

(1) Cartouche et le comte de Horn furent rompus vifs sous la régence. Ce dernier, qui avait assassiné un marchand pour lui voler son porte-feuille, était allié de plusieurs maisons souveraines, et parent même du régent, qui résista à toutes les sollicitations des proches parens du comte.

(2) Le chancelier d'Aguesseau, les maréchaux de Villeroi, d'Uxelles, de Tallard, et de Bezons; le duc de Noailles, et une foule d'autres seigneurs, éloignés de la cour au commencement du ministère du cardinal Dubois.

Nouvelle reine de Palmire (1),
Époux, domestiques, enfans;
Moderne Longin, que j'admire (2),
Montrez-lui vos fers triomphans.
Roi, voilà ceux que tu dois croire;
Sans eux, ton pouvoir ni ta gloire
Ne sauraient bien se rétablir;
Par eux, tu puniras l'offense
Qui dans une éternelle enfance
A voulu te faire vieillir.

Romps le charme qui t'environne,
Tire-toi d'un piége mortel;
Brise un joug qui mit ta couronne
Dans la famille de Martel (3).
Que ton bras, formidable aux crimes,
Vienne achever ce que mes rimes
Ont eu l'honneur de commencer,
Et d'avoir, comme aigles légères,
Porté les foudres messagères
De celles que tu dois lancer.

---

(1) Madame la Duchesse du Maine.

(2) Le président de Malézieux, chancelier de Dombes; ou bien, selon d'autres annotateurs, le cardinal de Polignac, qui était relégué à son abbaye d'Anchin depuis 1718.

(3) Charles Martel, père de Pépin le Bref, tige de la deuxième race, fut maire du palais sous quatre de nos rois fainéans; ou plutôt régna réellement depuis 715 jusqu'en 741, sous le titre de Duc des Français.

Alors, Thèbes, Troie et Mycène,
Vous cesserez de vous vanter
Que mon luth, amant de la scène,
N'ait que vos crimes à chanter :
L'Ambition et la Vengeance,
Filles d'une longue régence,
Qui surpassèrent vos horreurs,
Sans remuer vos cimetières,
Fourniront assez de matières
A mes poétiques fureurs.

FIN DE L'ODE IV.

# ODE V.

Enfin la mort de Capanée
Sert d'exemple aux ambitieux,
Et la foudre de Salmonée
Cède à celle qui part des cieux.
Qui veut trop s'élever trébuche;
Le crime dans sa propre embuche
Se trouve souvent abattu;
Et Clothon, à nos vœux propice,
Le pousse dans le précipice (1)
Dont il menaçait la vertu.

Que vois-je? à peine son pied touche
Les tristes bords du Phlégéton,
Que pour son trône et pour sa couche
Je vois les frayeurs de Pluton!
Je vois sur la rive infernale

(1) Les ennemis personnels du régent dirent qu'il avait voulu mpoisonner le roi, et qu'il s'était empoisonné lui-même; mais es bruits populaires sont démentis par les historiens contemporains, et par des écrivains qui ont été pour ainsi dire témoins le la catastrophe, qui le précipita au tombeau à l'âge de 49 ans. l mourut subitement à Versailles le 2 décembre 1723.

ygmalion, Sardanapale,
avis de pouvoir l'embrasser;
Et Cacus, Sisyphe et Tantale,
Donner à cette ombre royale
La gloire de les surpasser.

Chez toi vois descendre la guerre,
Pluton; on va te mettre aux fers:
Il n'a pu régner sur la terre;
Il régnera dans les enfers.
Crains pour ton honneur, chaste reine (1):
Ce que vit autrefois la Seine,
Le Styx le verra sur ses bords;
Tu seras en butte à sa flamme;
Tout cède aux transports de son âme;
Sa passion vit chez les morts.

Là, Biblis n'est plus occupée
A faire un ruisseau de ses pleurs;
Phèdre, Jocaste, Pélopée,
N'ont plus ni remords, ni douleurs;
Des sanguinaires Danaïdes
Et des lascives Propétides
Les hommages lui sont rendus;
Et sa fille, qui les amène (2),

(1) Proserpine.

(2) La duchesse de Berri, fille du régent, était morte 1719, à l'âge de 24 ans.

Lui promet un plus grand domaine
Que les états qu'il a perdus.

J'aperçois la reine d'Ithaque
Chercher les plus creux monumens,
Pour fuir une plus vive attaque
Que celle de tous ses amans;
Dans les bras de l'époux qu'elle aime,
Je vois Andromaque elle-même
Craindre de s'en voir arracher;
Et, dans l'effroi qui la possède,
Didon appeler à son aide
Les flammes d'un nouveau bûcher.

Plus noir que le reste des ombres,
D'Argenson vole à son secours (1),
Plus terrible aux rivages sombres
Qu'à ceux où la Seine a son cours;
Avec sa fureur ordinaire,
Il prend le poste sanguinaire
Qu'Eaque tient près de Pluton;
Dubois succède à Rhadamante (2);
Et Minos, saisi d'épouvante,
Quitte la place à Daubenton.

---

(1) M. d'Argenson était mort le 8 avril 1721.

(2) Le cardinal Dubois mourut le 10 août 1723, quatre mois avant le régent.

Ravi que la France ait vu naître
Un prince plus mauvais que lui,
Des poisons qui l'ont fait connaître
Charles lui vient offrir l'appui (1).
Celui qui s'acquit l'avantage
De mettre nos rois hors de page (2),
L'observe d'un œil attentif,
Et reconnaît qu'en tyrannie,
Auprès d'un si rare génie,
Il ne fut jamais qu'apprentif.

Prince, rends ton règne célèbre
Sur le rivage souterrain,
Sans craindre que la Seine et l'Ebre
Regrettent un tel souverain;
Contens que les deux monarchies
Soient heureusement affranchies
De tes exécrables projets,
Ils te verront sans jalousie,
Par les lois de ta frénésie,
Gouverner tes nouveaux sujets.

---

(1) Charles le Mauvais, roi de Navarre.

(2) Louis XI.

FIN DES PHILIPPIQUES.

# DIALOGUES.

# DU DIALOGUE EN VERS.

Ce genre de poésie tient de la comédie, de l'épître et de la satire. Le *Dialogue* en vers a un degré de force de plus que la comédie; il exige un style plus soigné et plus concis : il n'a ni toute la brusquerie, ni toute l'âcreté de la satire. Il a plus de vivacité que l'épître : la gaîté, l'aisance, sont ses principaux caractères.

On distingue aussi plusieurs sortes de petits *Dialogues* : les uns expriment une pensée fine et délicate et quelquefois gracieuse; les autres ont un tour piquant, satirique ou épigrammatique.

Nous nous sommes bornés à ne rassembler, ans ce volume, que des pièces de quelque étenue, et qui ont de l'analogie avec la satire : nous ons placé les autres dans les madrigaux ou

dans les épigrammes : nous en offrirons néanmoins ici un de chaque genre :

Celui-ci exprime une pensée gracieuse et tendre :

## LA TOURTERELLE ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ces bois, plaintive tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je pleure ; j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

LELABOUREUR.

Le suivant offre une pensée fine et piquante :

Quel est ton nom, bizarre enfant ? — L'Amour.
— Toi, l'Amour ! — Oui ; c'est ainsi qu'on m'appelle.
— Qui t'a donné cette forme nouvelle ?
— Le temps, la mode, et la ville et la cour.
— Quel front comique ! et quel air d'impudence !
— On les préfère aux grâces de l'enfance.

— Où sont tes traits, ton arc et ton flambeau?
— Je n'en ai plus; je triomphe sans armes.
— Triste victoire! Et l'utile bandeau
Que tes beaux yeux mouillaient souvent de larmes?
— Il est tombé. — Pauvre Amour! je te plains.
Mais qu'aperçois-je? un masque dans tes mains,
Des pieds de chèvre et le poil d'un satyre!
Quel changement! — Je lui dois mon empire.
— Tu règnes donc? — Je suis encore un dieu.
— Non pas pour moi. — Pour tout Paris. — Adieu.

PARNY.

Ceux qu'on va lire tiennent de l'épigramme.

## DIALOGUE ENTRE DEUX PLAIDEURS.

Je serai donc payé! — Qu'il est crédule!
— Sais-tu... — Je sais qu'on nous juge demain.
— Peux-tu nier? n'ai-je pas ta cédule?...
— Nier? non pas; le titre est de ma main.
— Contre un fripon le ciel est mon refuge.
— L'or est le mien: je réponds du succès.
— J'aurai pour moi le bon droit. — Moi, le juge.
— Ah! jour de dieu! j'ai perdu mon procès.

MASSON DE MORVILLIERS.

—Que fais-tu là seul et rêveur ?
—Je m'entretiens avec moi-même.
—Ah ! prends garde au péril extrême
De causer avec un flatteur.

FRANÇOIS ( de Neufchâteau ).

( *Voyez les Epigrammes dialoguées* ).

# MON APOLOGIE.

PSAPHON, *à part.*

e voilà! c'est ce monstre! Oui, son œil le décèle.
ıs doute en ce bosquet il médite un libelle:
ı ai pitié.

GILBERT, *à part.*

Je bâille, et je ne sais pourquoi:
elque mauvais auteur serait-il près de moi?

PSAPHON, *à part.*

llons-lui...

GILBERT, *à part.*

C'est Psaphon! c'est lui-même! Il s'avance.
nnui qui m'environne annonçait sa présence.
fuir? de ses discours comment me garantir?

PSAPHON.

ne homme, écoutez-moi; je veux vous convertir.

GILBERT.

faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire:
ıs me calomniez, et blâmez la satire;
ıs êtes philosophe.

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
mes écrits moraux prouvent ma probité.

Fameux par ses talens, que la Russie honore,
Psaphon par ses vertus est plus célèbre encore :
Je ne me flatte point. Mais vous, dont les clameurs
D'un nouvel âge d'or osent noircir les mœurs,
Et qui, des vrais talens déchirant la couronne,
Diffamez des auteurs qui n'offensent personne;
De la religion soldat déshonoré;
Vous qui croyez en Dieu dans un siècle éclairé,
Gilbert, de votre cœur savez-vous ce qu'on pense ?
Hypocrite, jaloux, cuirassé d'impudence,
C'est ainsi qu'on vous peint. Votre méchanceté
Donna seule à vos vers quelque célébrité,
Et l'oubli cacherait votre Muse hardie,
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor si, démasquant les prêtres, les dévots,
Vous lanciez contre Dieu quelqu'un de vos bons mots;
Peut-être on vous pourrait pardonner la satire :
Lorsqu'on médit de Dieu, sans crime on peut médire;
Mais toujours critiquer en vers pieux et froids,
Sans daigner seulement endoctriner les rois,
Sans qu'une fois au moins votre Muse en extase
Du mot de *tolérance* attendrisse une phrase;
Blasphémer la vertu des sages de Paris;
De la chute des mœurs accuser leurs écrits :
Tant de fiel corrompt-il un cœur si jeune encore!
Infortuné censeur, qu'un peu d'esprit décore,
Que vous a donc produit votre goût si tranchant?
Vous payez cher l'honneur de passer pour méchant!

-t-on vu votre Muse, à la cour présentée,
ɔur décrier les rois du roi même rentée ?
eut-on citer un duc qui soit de vos amis ?
ırmi vos protecteurs comptez-vous un commis ?
end-on votre portrait ? quel corps académique
ous a pensionné d'un prix périodique ?
es quarante immortels journaliste adoptif,
tes-vous du fauteuil héritier présomptif ?
uelle bourgeoise enfin, quelle actrice opulente,
e la cour des neuf Sœurs tapissière obligeante,
e ses présens discrets meubla votre Hélicon,
t vint avec respect visiter votre nom ?
out le monde vous fuit ; votre ami dans la rue,
'osant vous reconnaître, à peine vous salue.
ımais à vous chanter un poëte empressé
e petits vers flatteurs ne vous a caressé,
t jamais, comme nous, en bonne compagnie,
n ne voit chez les grands souper votre génie.
ans nos doctes cafés par hasard entrez-vous,
'un vous montre du doigt, l'autre sort en courroux ;
hacun, vous dénonçant à la haine publique,
e dit : Fuyez cet homme ; il mord ; c'est un critique.
Iais, de tant de mépris méchamment consolé,
'ous sifflez l'univers dont vous êtes sifflé.
royez-moi, laissez-nous vivre et penser tranquilles ;
ur d'utiles sujets rimez des vers utiles ;
hantez les douze mois, prêchez sur les saisons ;
gayez la morale en opéra bouffons ;

Que vos nobles talens s'élèvent jusqu'aux drames,
Et sur l'agriculture attendrissent nos dames:
Votre jeune Apollon, qui n'a point réussi,
Dans la satire encor ne peut être endurci.
Un jour vous pleurerez d'avoir trop osé rire:
Cessez de critiquer...

GILBERT.

Eh! cessez donc d'écrire.
Tant qu'une légion de pédans novateurs
Imprimera l'ennui pour le vendre aux lecteurs,
Et par *in-octavo* publîra l'athéisme,
Fanatiques criant contre le fanatisme,
Dussent tous les commis, à vos Muses si chers,
De leur protection déshériter mes vers;
Quand même des catins la colère unanime
M'ôterait à jamais l'honneur de leur estime,
Et qu'enfin mon courage aurait plus de censeurs
Que les sages du temps n'ont de sots défenseurs,
Appelez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite,
Donnez-moi tous les noms qu'un sophiste mérite,
Je veux de vos pareils, ennemi sans retour,
Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour
Philosophe, excusez ma candeur insolente;
Je crois, plus je vous lis, la satire innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,
Et l'on n'est point méchant pour berner des auteurs:
Auriez-vous seul le droit de critiquer sans crime?
Vous vantez l'écrivain dont l'audace anonyme,

ɔgeant les rois sur leur trône insultés,
lit obscurément de lâches vérités;
ıs osez noircir celui dont la franchise
ıarti de pédans démasque la sottise,
l'un style d'airain, flétrit ces corrupteurs,
ıe hardiment ses vers accusateurs!
ıel autre intérêt peut dicter ses censures,
généreux désir de voir les mœurs plus pures
rir sur nos bords de vertus dépeuplés,
froids écrivains, au bon goût rappelés,
d'un style heureux une saine morale,
rs partis rivaux étouffer le scandale,
n de l'autre amis, noblement s'occuper
riter la gloire, et non de l'usurper?
; au bien public s'immolant par malice,
rait-il le goût, proscrirait-il le vice
'étrange plaisir de perdre son repos,
gratifié de la haine des sots,
ur vos journaux d'une rente d'injures,
ındestinement diffamé par brochures?
s'il fait dans ses vers parler la vérité,
ɥu'au fond de son cœur sa franche probité
t point retenir la haine vertueuse
ɔrte au vice heureux l'équité courageuse,
te impatience et ce loyal mépris
ıut mauvais auteur inspire aux bons esprits.
atire enfin quel poëte fidèle,
ur de la vertu, n'en fut pas le modèle?

Perse, qui vécut chaste, en mérita le nom.
Rappelez-vous Condé, Colbert et Lamoignon,
Et toute cette cour de héros ou de sages
Que Boileau pour amis obtint par ses ouvrages :
Interrogez leur cendre ; et, du fond des tombeaux,
Leur cendre véridique, honorant Despréaux,
Justifira son art que vous osez proscrire,
Et ses mœurs, de son siècle éternelle satire.
Disciple, jeune encor, de ces maîtres fameux,
Sans gloire, et cependant calomnié comme eux,
Je pourrais au mensonge opposer pour défense
L'estime de Crillon, ma vie et le silence ;
Mais je veux vous confondre, et voici mes forfaits.
Ma Muse, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeler mon siècle au culte de la gloire,
De sa honte effrontée osa tracer l'histoire :
O douleur ! ai-je dit, ô siècle malheureux !
D'une morale impie, ô règne désastreux !
Le crime est sans pudeur, l'équité sans courage !
Et c'est de la vertu qu'on rougit dans notre âge !
Visitons nos cités : hélas ! que voyons-nous
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux ?
L'athéisme en déserts convertissant nos temples ;
Des forfaits dont l'histoire ignorait les exemples ;
De célèbres procès, où vaincus et vainqueurs
Prouvent également la honte de leurs mœurs ;
Tous les rangs confondus et disputant de vices ;
Le silence des lois, du scandale complices.

'eindrai-je ces waux-halls, dans Paris protégés,
'es marchés de débauche en spectacle érigés,
)ù des beautés du jour la nation galante,
)es sottises des grands à l'envi rayonnante,
romenant ses appas par la vogue enchéris,
'ient en corps afficher des crimes à tout prix;
'ù, parmi nos sultans, la mère va répandre
a fille, vierge encor, qu'elle instruit à se vendre,
eune espoir des plaisirs d'un riche suborneur,
)ui cultive à grands frais son futur déshonneur?
artout scandalisée, et partout méconnue,
a pudeur ne sait plus où reposer sa vue;
:t l'opprobre et le vice, et leur prospérité,
lessent de toutes parts sa chaste pauvreté.
a fille d'un valet, qu'entraîna dans le crime
e spectacle public des respects qu'il imprime,
'ar un grand dérobée aux soupirs des laquais,
ong-temps obscurs fermiers de ses obscurs attraits,
'ossède ces hôtels dont la pompe arrogante
eproche à la vertu sa retraite indigente:
lientôt, par la fortune échappant au mépris,
)n verra sa beauté, fameuse dans Paris,
u sein de Paris même, encor plein de sa honte,
:pouser les aïeux d'un marquis ou d'un comte,
rmorier son char de glaives, de drapeaux,
:t se masquer d'un nom porté par des héros;
:t n'imaginez pas que sa richesse immense
Lit de son fol amant dévoré l'opulence;

Qu'il soit, pour expier sa prodigalité,
Réduit à devenir dévot par pauvreté !
L'état volé paya ses amours printanières ;
L'état, jusqu'à sa mort, paîra ses adultères.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monsieur promène à pied son ennui libertin.
Sous ce modeste habit déguisant sa naissance,
Penthièvre quelquefois visite l'indigence,
Et, de trésors pieux dépouillant son palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.
Mais ce voluptueux, à ses vices fidèle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle :
La fille d'un bourgeois a frappé sa grandeur ;
Il jette le mouchoir à sa jeune pudeur.
Volez, et que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ses bijoux marchander sa défaite ;
Qu'on la séduise. Il dit. Ses eunuques discrets,
Philosophes abbés, philosophes valets,
Intriguent, sèment l'or, trompent les yeux d'un père ;
Elle cède ; on l'enlève. En vain gémit sa mère ;
Échue à l'Opéra par un rapt solennel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une vierge, aussi sage que belle,
Un jour à ce sultan se montra plus rebelle ;
Tout l'art des corrupteurs auprès d'elle assidus,
Avait pour le servir fait des crimes perdus.
Pour son plaisir d'un soir que tout Paris périsse !
Voilà que, dans la nuit, de ses fureurs complice,

Tandis que la beauté, victime de son choix,
Goûte un chaste sommeil sous la garde des lois,
Il arme d'un flambeau ses mains incendiaires;
Il court, il livre au feu les toits héréditaires
Qui la voyaient braver son amour oppresseur,
Et l'emporte mourante en son char ravisseur:
Obscur, on l'eût flétri d'une mort légitime:
Il est puissant, les lois ont ignoré son crime.
Mais de quels attentats, nés d'infâmes amours,
N'avons-nous pas souillé l'histoire de nos jours!
Quel siècle doit rougir de plus de parricides?
Plus d'empoisonnemens, de fameux homicides
Ont-ils jamais lassé le glaive des bourreaux?
Dans toutes nos cités j'entends les tribunaux
Sans cesse retentir de rapts et d'adultères;
Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires;
Le suicide enfin, raisonnant ses fureurs,
Atteste par le sang le désordre des mœurs.
Tels furent mes discours. Mais lorsque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étais que l'écho des hommes vertueux;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux;
Et, démenti par vous, leur voix me justifie.
Mais plus d'un grand se plaint que, divulguant sa vie,
L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,
A flétri ses amours d'un portrait reconnu.
De quel droit se plaint-il? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je déshonoré du nom de son modèle?

Quand de traits différens, recueillis au hasard,
Pour corriger les mœurs je compose avec art
Un portrait fabuleux et pourtant véritable,
Si du public divin la malice équitable
S'écrie : Ah! c'est un tel, ce marquis diffamé,
Qu'il s'en accuse seul; ses vices l'ont nommé;
Suis-je donc si méchant, si coupable?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes,
Non parce que vos vers, du public interprètes,
Noircissent quelques grands que nous n'estimons pas :
Immolez au mépris ces nobles scélérats;
Moi-même, ami des grands, parfois je les déprime :
Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

Ah! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage;
Et sans crime on ne peut, s'il blesse la raison,
La venger par un vers égayé de son nom!
Comptable de l'ennui dont sa Muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés :
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :





est ce joli pédant, géomètre-orateur,
e l'Encyclopédie ange conservateur,
ans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
rand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
j'évoque jamais du fond de son journal
es sophistes du temps l'adulateur banal;
orsque son nom suffit pour exciter le rire,
ois-je, au lieu de La Harpe, obscurément écrire:
est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
ui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
out meurtri des faux pas de sa Muse tragique,
omba de chute en chute au trône académique?
es détours sont d'un lâche et malin détracteur;
ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
tôt que l'auteur signe un écrit qui transpire,
on nom doit partager l'éloge et la satire.
e citer un pédant pourrait-on me blâmer,
uand lui-même il se fait l'affront de se nommer?
ux mépris du public c'est lui seul qui se livre;
ui seul a dû rougir d'avouer un sot livre.
ais qui sont ces auteurs dont les noms offensés
e virent par ma plume au sifflet dénoncés?

PSAPHON.

ui sont-ils? Des savans renommés par leurs grâces,
es poëtes loués dans toutes les préfaces,
es hommages du Nord dans Paris assiégés,
raints peut-être à la cour, et pourtant protégés;

Que la Sorbonne vante, et même excommunie,
Et dont les pensions attestent le génie;
Qui, recherchés des grands, des belles désirés,
Quoiqu'ils soient lus, enfin sont encore admirés,
Et qu'en face d'eux-même on vit en plein théâtre,
Aux cris religieux d'un parterre idolâtre,
Portés en effigie et placés sur l'autel,
Nouveaux dieux, couronnés d'un laurier solennel.

GILBERT.

Et ce sont ces honneurs qui portent ma colère
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique, jaloux de plaire aux bons esprits,
Toujours du bien public occupe ses écrits:
Eh! quelle utilité peut suivre la satire
Lâchement dégradée et perdue à médire
D'un troupeau d'écrivains au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne sont pas nés?
Dois-je exhumer Saint-Ange, et mettre au jour Murville?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville?
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais:
Quel mal ont-ils produit? d'une affreuse morale
Leur plume a-t-elle fait prospérer le scandale?
Prêché par eux le vice eût perdu ses appas:
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas?
Mais ceux qu'au moins décore un masque de génie,
Qui, d'ailleurs par l'intrigue avec art réunie

A l'obscène licence, au blasphême orgueilleux,
Soutiennent leur crédit sur des succès honteux,
Dont le nom parvenu sollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire,
Voilà les écrivains que le goût et les mœurs
Ordonnent d'étouffer sous les sifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh! que pourraient vos cris contre leur vaste gloire?
Soixante ans de succès défendent leur mémoire.
On se rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux
Qui du Pinde français pense avilir les dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers et non point l'âge.
Si je suis jeune enfin, j'en ai plus de courage:
Qu'ils tremblent ces faux dieux dans leur temple insolent!
Je l'ai juré, je veux vieillir en les sifflant.
D'ennuyer nos neveux vainement ils se flattent;
Si soixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je suis contre leur gloire armé de leurs écrits.
Je ne m'aveugle point; d'un sot orgueil épris,
Mon crédule Apollon, sur son faible génie,
N'a point fondé l'espoir de leur ignominie,
Mais sur l'autorité de ces morts immortels,
Des peuples différens flambeaux universels;
Grands hommes éprouvés, dont les vivans ouvrages
Sont autant de censeurs des livres de nos sages;

Qui, parlant par mes vers, du goût humbles soutiens,
Couvrent de leurs talens l'impuissance des miens;
Aux regards du public que ma voix désabuse
De leur antiquité semblent vieillir ma Muse,
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,
Font taire soixante ans de succès mendiés.
Peut-être ma jeunesse, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes justes censures.
On connaît ces vieillards sur le Pinde honorés:
Politiques adroits, charlatans illustrés,
Les uns, pour assurer leur gloire viagère,
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,
De la philosophie arborent les drapeaux:
D'autres, pour ménager leur illustre repos,
Flattant tous les partis de caresses égales,
Ont juré de mentir aux deux ligues rivales,
Et tous, par intérêt taisant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.
Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'est point esclave encore:
Rempli des morts fameux, ses premiers précepteurs,
C'est par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les auteurs;
Son goût est aussi vrai que sa franchise est pure;
Comme il sort de ses mains il sent mieux la Nature;
Son libre jugement est désintéressé,
Et son vers dit toujours tout ce qu'il a pensé.
De votre honte enfin vos cris viennent m'instruire:
Pourquoi vous plaignez-vous si je n'ai pu vous nuire?

PSAPHON.

ɔi seul que je plains, intraitable rimeur:
re te conçut dans un accès d'humeur;
, cherchant à nuire et nuisant à toi-même,
ins satirique et méchant par systême.

GILBERT.

prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas! l'humanité,
ère, à vous prêcher, excite ma bonté:
dans l'avenir quels regrets vous dévorent!
'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

le prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

seront vos appuis?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs;
eux qui du faux goût ont rejeté l'empire;
qu'on peut louer, même dans la satire.

PSAPHON.

Qu'importe? aux pensions nous serons seuls admis;
Ayez pour vous le roi; nous aurons les commis.

GILBERT.

Sous un roi qui voit tout, ils suivent la justice.
Mais soit, n'écrivez plus, et qu'on vous enrichisse :
Vous aimez la fortune, et moi la vérité.
Trop heureuse à mes yeux la douce pauvreté
D'un poëte ennobli de mœurs et de courage,
Qui peut dire : Jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu !
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'estime,
Ce peu de gloire au moins est noble et légitime;
Tous mes écrits, enfans d'une chaste candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur;
Ils plaisent sans blasphème, et vivent sans cabales;
Mes modestes succès ne sont point des scandales;
Ma Muse est vierge encore; et mon nom respecté,
Sans tache ira peut-être à la postérité.

PSAPHON.

On vous calomnîra.

GILBERT.

Qui daignerait vous croire?

PSAPHON.

Vous serez opprimé.

GILBERT.

J'en aurai plus de gloire.

eu...

PSAPHON, *poursuivant le satirique.*

Vous craindrez même un tragique trépas;

ıs ne dormirez plus.

GILBERT.

Vous n'écrirez donc pas.

GILBERT.

---

# DIALOGUE

DE

# ;GASE ET DU VIEILLARD.

PÉGASE.

. fais-tu dans ces champs, au coin d'une masure?

LE VIEILLARD.

rce un art utile, et je sers la nature;
friche un désert, je sème et je bâtis.

PÉGASE.

e vois en pitié tes sens appesantis!
es goûts sont changés, et que l'âge te glace!
connais-tu plus ton coursier du Parnasse?
e moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
ne moi, dans son temps, fut berger et maçon.

PÉGASE.

mais rendu bientôt à sa grandeur première,
les plaines du ciel il sema la lumière;
rit sa guitare, il fit de nouveaux vers;
lles de Mémoire il régla les concerts.

Imite en tout le dieu dont tu cites l'exemple;
Les doctes Sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple;
Tu pourrais, dans la foule heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé,
Retrouver une place au séjour du génie.

LE VIEILLARD.

Hélas! j'eus autrefois cette noble manie:
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises!
A peine j'abordai, les places étaient prises:
Le nombre des élus au Parnasse est complet;
Nous n'avons qu'à jouir: nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse et les roses vermeilles,
Ont prodigué leur suc aux trompes des abeilles,
Les bourdons, sur le soir, y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.
Ton Parnasse, d'ailleurs, et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, est l'antre de l'Envie.
Homère, cet esprit si vaste et si puissant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des rois du temps passé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis, dans un coin, sous les pieds de Corneille:

Bientôt Martin F*** (1), prêt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche, et m'en fit déloger.
Par ce juge équitable, exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrâce,
Je voulus adoucir, par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs:
Je n'y réussis point; leur bruyante sequelle,
A connu rarement l'amitié fraternelle.
Je n'ai pu désarmer Sabathier mon rival (2)!
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval:
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.
  J'ai vu les beaux-esprits: je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds savans.
Toujours en action, toujours en sentinelle;
Là c'est l'abbé Guyon (3), plus bas c'est La Beaumelle.
Leur nombre est dangereux: j'aime mieux désormais
Les languissans plaisirs d'une insipide paix.
  Il faut que je te fasse une autre confidence.
La poste, comme on sait, console de l'absence;
Les frères, les époux, les amis, les amans,
Surchargent les courriers de leurs beaux sentimens:

---

(1) M. Fréron a publié lui-même ce dialogue dans l'Année littéraire, 1774, n.° 8.

(2) Auteur des *Trois Siècles de la Littérature*.

(3) Auteur de l'*Oracle des nouveaux Philosophes*.

J'ouvre souvent mon cœur en prose, ainsi qu'en rime;
J'écris une sottise ; aussitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin (1) ;
Candide, emprisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant : *Tout est bien*, s'enfuit chez un libraire ;
Jeanne et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,
Courent, en étourdis, de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va pas, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long des charniers, nommés des Innocens,
Se glisse sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop ! je renonce à tes neuf Immortelles:
J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles ;
Mais tout change, tout s'use, et tout amour prend fin ;
Va, vole au mont sacré ; je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin ; tes chagrins sont injustes.
Des Arts qui t'ont nourri, les déesses augustes
Ont mis, sur ton front chauve, un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier.

---

(1) Voltaire a publié sous ces noms différens ouvrages.

N'as-tu pas vu cent fois, sur la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent Lekain, le premier des acteurs,
De tes drames rampans ranimer les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton style ampoulé la froide et sèche enflure ?
De quoi te plaindrais-tu ? parle de bonne foi :
Cinquante beaux-esprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas, à leurs frais, érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due ?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal ;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur te prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à te mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'ébène ébréché ;
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit, en te rongeant, cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés ;
Au son de ton sifflet, vois rouler dans la crotte
Sabathier sur Clément, Patouillet sur Nonote (1) :
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.

(1) Auteurs qui ont écrit contre Voltaire.

De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge?
La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.
Le sage, en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois états polonais doucement envahis,
Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre,
Ou Clément, dans Paris, acharné sur Lemierre.
Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
Le sage vit tranquille, et ne fait point de vers.
L'habile financier, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe,
A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème est le dieu dont je veux les bienfaits:
Un bon cultivateur est cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plutôt qu'à les chanter.
J'aime mieux t'ateler moi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triste et froid discours
Est d'un vieux impuissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se pique de sagesse.
Tu te sens faible... Eh bien! écris avec faiblesse;

ırneille, en cheveux gris, sur moi caracola,
ıand en croupe, avec lui, jé portais Attila;
suis tout fier encor de sa course dernière.
ɔut mortel, jusqu'au bout, doit fournir sa carrière;
je ne puis souffrir un changement grossier.
ɔoi! renoncer aux arts, et prendre un vil métier!
is-tu qu'un villageois, sans esprit, sans science,
'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
ıit jaunir, dans son champ, de plus riches moissons
ıe n'en eut Mirabeau (1) par ses nobles leçons?
ıisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
ıx journaliers la bèche, aux maçons leur équerre;
ɔnge que tu naquis pour mon sacré vallon;
hante encore avec Pope et pense avec Platon;
u rime en vers badins les leçons d'Épicure,
t ce système heureux qu'on dit de la nature.
ɔur la dernière fois, veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.

pprends que ton système offense ma raison:
lus de vers, et surtout plus de philosophie.
recherchcr le vrai j'ai consumé ma vie;
ai marché dans la nuit, sans guide et sans flambeau:
élas! voit-on plus clair aux bords de son tombeau?
quoi peut nous servir ce don de la pensée,
ette lumière faible, incertaine, éclipsée?

---

(1) Le marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des Hommes*.

Je n'ai pensé que trop. Ceux qui, par charité,
Ont, au fond de leur puits, noyé la Vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais; je ne veux rien savoir ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien! végète, et meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits,
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques,
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Émules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions.
J'avais porté René (1) parmi ses tourbillons:
Son disciple (2), plus fou, mais non pas moins superbe,
Était monté sur moi, quand il parlait au Verbe (3).
J'ai des amis en prose, et bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés.
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc! bon voyage au pays des chimères.

VOLTAIRE.

---

(1) René Descartes.
(2) Newton.
(3) Allusion au commentaire de Newton sur l'apocalypse.

# L'INTRIGANT

## ET LE PROVINCIAL.

L'INTRIGANT.

ous avez donc quitté notre obscure province,
, lestement chargé d'une bourse assez mince,
us venez à Paris chercher un sort plus doux?

LE PROVINCIAL.

ıi, tel est mon espoir.

L'INTRIGANT.

Eh bien, que voulez-vous?
ı'attendez-vous de moi?

LE PROVINCIAL.

Que votre expérience
nduise en mes projets ma docile ignorance.
vos conseils prudens je veux m'abandonner.

L'INTRIGANT.

ur des conseils, mon cher, je puis vous en donner.
ıi connaît mieux que moi les mœurs de cette ville?
ı science du monde est l'art le plus utile.
ı cherche la fortune, elle est entre nos mains.
ɜs travers insensés, les erreurs des humains,
ɔilà pour l'industrie une mine profonde,
t plus elle est fouillée, et plus elle est féconde.

Plions-nous à leurs mœurs; que dis-je? faisons mieux:
De leurs propres défauts parons-nous à leurs yeux;
Caressons leurs penchans, courtisons leurs caprices,
Et mettons à profit leur sottise et leurs vices.
L'homme est froid pour le bien; l'intérêt l'endurcit;
La voix des passions le charme et l'adoucit.
Voulez-vous avec lui partager ses richesses,
Il faut moins le servir que flatter ses faiblesses.
Oui, c'est en cultivant cet art souple et flatteur
Que vous pourrez fléchir l'orgueil d'un protecteur.
Par les plus humbles soins affectez de lui plaire;
Rendez-vous complaisant, vous serez nécessaire.
La barrière du rang va tomber devant vous;
Il va vous confier ses secrets les plus doux.
Faut-il passer un bail avec une maîtresse,
Ou gagner un mari, c'est à vous qu'il s'adresse;
C'est vous qui, le matin admis à son boudoir,
Arrangez avec lui tous les plaisirs du soir,
Tandis qu'en l'antichambre, avec impatience,
Les courtisans en foule implorent audience.
Cherche-t-on à s'ouvrir un accès jusqu'à lui,
Veut-on pour quelque grâce acheter son appui,
On vient à vous d'abord; c'est vous qu'on sollicite;
Le duc et le prélat vont vous rendre visite;
Vous êtes le patron, le bien-aimé des grands;
Même ils seront flattés d'être un peu vos parens.
Chez vous pleuvent les dons, solide récompense
Des faveurs du visir, que votre main dispense;

Et vous pourrez bientôt de ces dons glorieux
Acheter le village où sont nés vos aïeux.

LE PROVINCIAL.

Insensé qui se fie à ces hautes promesses!
Je sais que la Fortune, aveugle en ses caresses,
Dans son char, en passant, enlève quelquefois
Ces enfans du Hasard, qu'elle adopte sans choix:
Sous l'œil de la faveur elle-même les place;
Pour eux du cœur des grands elle amollit la glace;
Et par ces vils ressorts, ouvrages de ses mains,
Gouverne obscurément les maîtres des humains.
Mais à ces jeux du sort bien peu doivent s'attendre;
D'un espoir si hardi je saurai me défendre,
Et d'un succès moins rare on peut se contenter.

L'INTRIGANT.

Dans le monde il n'est rien qu'on ne doive tenter;
L'audace nous sert mieux souvent que la prudence,
Et l'on parvient à tout à force d'impudence:
L'ambition timide est toujours un défaut;
Et, pour atteindre au but, il faut viser plus haut.
Sous ses prétentions cachant ses espérances,
Tel demande les sceaux pour avoir les finances.
Mais, puisqu'au lieu de prendre un élan courageux,
A des succès communs vous rabaissez vos vœux,
Paris vous offrira mille routes obscures,
Qui mènent sourdement à des fortunes sûres:

Chez un riche vieillard, sans femme et sans enfans,
Sachez vous introduire; épiez ses penchans;
Devinez et louez ses goûts les plus fantasques;
De son humeur chagrine essuyez les bourasques.
Il se plaindra du froid dans le mois le plus chaud;
En sa chambre échauffée étouffez s'il le faut.
Le sommeil dans la nuit fuit long-temps sa paupière;
Lisez-lui jusqu'au bout quelque œuvre de Cubière.
Un mets a-t-il piqué son appétit gourmand,
Apprêtez-le vous-même; il sera plus friand.
Et comme la vieillesse est parfois débauchée,
D'un tendron de seize ans si sa vue est touchée,
En fussiez-vous épris, et vous préférât-on,
Menez la jeune Aurore au lit du vieux Tithon.
Surtout qu'un long refus, irritant son caprice,
Égale à vos douleurs le prix du sacrifice;
Et qu'un bon testament, écrit à votre gré,
Console, malgré vous, votre amour éploré.
Si la loi lui prescrit un autre légataire,
Armez-vous prudemment des droits d'un donataire;
Et, changeant tous ses biens en d'utiles papiers,
Frustrez impunément l'espoir des héritiers.
Il est d'autres secrets qu'on pourrait vous apprendre;
Cet exemple suffit si vous savez m'entendre:
Suivant l'occasion, les hommes et les temps,
Vous saurez appliquer mes conseils importans.
Enfin de ce beau mot n'oubliez pas l'usage:
Les faiblesses des sots font le profit du sage.






LE PROVINCIAL.

fais point le mien, à parler franchement.
as un esprit que l'on bride aisément;
d'une noirceur le cabre et l'effarouche;
à chaque instant démentiraient ma bouche:
chise, inhabile à ce rôle imposteur,
ientôt jeté le masque de flatteur.
plus droit chemin daignez être mon guide.

L'INTRIGANT.

! il en est un plus droit et plus rapide:
ous pas l'époux de quelque aimable objet?

LE PROVINCIAL.

âce au ciel!

L'INTRIGANT.

Pourquoi?

LE PROVINCIAL.

Quel serait mon regret
er une épouse aimable et dans les larmes!
ır les cœurs heureux que l'hymen a des charmes.

L'INTRIGANT.

là de grands mots puisés dans les romans.
province encore a-t-on des sentimens?
-vous ici de ce jargon futile.
n'est point charmant, mais il peut être utile;

Que ne peut la beauté ! son trône est dans Paris.
Combien nous y voyons de ces heureux maris,
Sans esprit, sans talens, voués par la nature
A traîner sans espoir leur vie ingrate et dure,
Qui, du lit de l'hymen aliénant les droits,
Ont élevé leurs fronts aux plus brillans emplois !
Mais vous avez du moins une sœur jeune et belle !

LE PROVINCIAL.

Oui ; grâce, esprit, douceur, on trouve tout en elle,
Et par son innocence elle est plus belle encor.

L'INTRIGANT.

Innocence et beauté ! vraiment c'est un trésor.
C'est à Paris surtout que l'innocence est chère :
On se dégoûte un peu des beautés à l'enchère
Dont la bouche impudente, et dont l'œil effronté,
En vendant le plaisir, font fuir la volupté,
Et qui, d'un air distrait, froides à vos tendresses,
Calculent dans vos bras le prix de leurs caresses.
On aime un jeune objet aux appas innocens,
Dont le premier désir vient d'éveiller les sens,
Qui feint de refuser, d'un œil timide et tendre
La leçon du plaisir qu'elle brûle d'apprendre.
Ce mélange charmant d'ivresse et de pudeur
De nos galans éteints irrite la froideur ;
Et le naïf transport des voluptés novices
A ces cœurs épuisés offre encor des délices.






, si votre sœur avait suivi vos pas,
'tune bientôt vous eût tendu les bras.

LE PROVINCIAL.

ie proposez-vous!

L'INTRIGANT.

La plus douce manière
chir promptement votre famille entière;
: les plus huppés pratiquent chaque jour
rendre un vol rapide à l'armée, à la cour.
vous-nous pas vu, par cette heureuse adresse,
aux marches du trône élever leur bassesse,
beauté suspecte emprunter leur éclat,
r avec leur sœur, et dévorer l'état?

LE PROVINCIAL.

mps-là ne sont plus; perdons-en la mémoire;
mœurs sur le trône ont réparé sa gloire.
; vils corrupteurs les succès insolens
nt-ils ennoblir leurs infâmes talens?
irais, d'une sœur affichant l'indécence,
uer ses appas, vendre son innocence!
ais demander à la lubricité
louble déshonneur le salaire effronté!

L'INTRIGANT.

avez de l'honneur, et vous cherchez fortune!
ez des préjugés la morale importune;

Prenez l'esprit du monde où vous allez entrer,
Ou dans votre province allez vous enterrer.

LE PROVINCIAL.

Quoi! pour se distinguer un talent estimable
Ne peut-il plus s'ouvrir quelque route honorable?

L'INTRIGANT.

Les honnêtes talens ne conduisent à rien.
A quoi peuvent servir vos tristes gens de bien?
L'intérêt, le plaisir sont notre unique affaire.
Ira-t-on accueillir une vertu sévère,
La payer pour tenir la bride à nos désirs,
Pour censurer nos goûts et gronder nos plaisirs?
Aura-t-elle l'emploi de réprimer le vice,
De mesurer nos gains au taux de la justice,
D'offrir à l'intérêt un tarif innocent,
Et s'enrichira-t-elle en nous appauvrissant?
Si vous aimez l'honneur, aimez donc l'indigence:
Pour plaire dans le monde il faut plus d'indulgence,
Et qui se plie à tout en doit tout espérer.

LE PROVINCIAL.

Mais dans ce monde enfin ne peut-on prospérer
Qu'en outrageant les mœurs, qu'en se rendant infâme,
Et qu'en prostituant ou sa sœur ou sa femme?
Si par cette indulgence on sait tout obtenir,
N'est-il que ce chemin à qui veut parvenir?






L'INTRIGANT.

Je ne vois pas du moins de chemin plus facile.
Ce que l'art assidu d'un intrigant habile,
Après dix ans de soins, n'obtient que rarement,
L'éloquente beauté l'emporte en un moment:
Avec son seul appui tout succès est rapide;
Des grâces, des faveurs son pouvoir seul décide.
Son empire est partout : elle a plus d'une fois
Donné des favoris, des ministres aux rois;
De libertins mitrés elle a peuplé l'église,
Et de pourpre et d'hermine habillé la sottise.
Les plus hardis fripons, par elle soutenus,
Au trésor de l'état puisaient leurs revenus.
Par elle plus d'un lâche a régi des batailles :
Toujours battus, toujours triomphans à Versailles,
Du français chansonnier essuyant les bons mots,
Tandis que la gazette en faisait des héros.
Tous les rangs sont soumis à cette loi commune.
Sous les traits d'une femme on nous peint la Fortune:
La Fortune, en effet, qui nous mène à son choix,
Dans les mains de son sexe a remis tous ses droits.
Conformez-vous au temps, au pays où nous sommes;
Sans les femmes enfin, n'espérez rien des hommes.
Si d'un premier commis ou d'un fermier du roi
Vous voulez arracher le plus chétif emploi,
N'allez pas vous morfondre en prière, en visite;
Ne faites pas pour vous parler votre mérite,

Encor moins votre honneur, en qui l'on ne croit pas;
Le mérite et l'honneur y perdraient tous leurs pas;
Vous seriez éconduit : mais, avec plus d'adresse,
Présentez-vous d'abord à sa douce maîtresse;
Elle seule connaît l'art d'amollir soudain
Le tigre financier que l'on implore en vain.
Pour vous rendre aussitôt la belle favorable,
Faites, sans complimens, briller l'or sur sa table.
Ne pouvez-vous mouvoir de si puissans ressorts,
De la jeunesse au moins prodiguez les trésors;
Déployez ces talens dont le charme invincible
D'un cœur intéressé peut faire un cœur sensible :
La jeunesse a ses droits, son pouvoir, et souvent
On aime à lui payer ce qu'à d'autres l'on vend.
Que de belles ainsi, galantes bienfaitrices,
Du mérite indigent ardentes protectrices,
Ont su, de leurs bienfaits savourant tout le prix,
Des biens de leurs amans renter leurs favoris!

LE PROVINCIAL.

Le monde, je l'avoue, est un vrai labyrinthe.
Je conçois qu'égaré par l'espoir et la crainte
Dans l'embarras fatal de ses nombreux détours,
On peut d'une Ariane accepter le secours.
Il paraît assez doux que des beautés volages
De la Fortune ainsi réparent les outrages,
Et que du riche altier l'industrieux rival,
Par la loi du plaisir, soit enfin son égal.






il est flatteur d'enrichir ce qu'on aime,
triste et vil de se vendre soi-même,
er ensemble et l'opprobre public,
ι scandaleux d'un si honteux trafic.
, je ne sens point cette soif des richesses
fait aspirer à de telles bassesses :
e la Garonne et des feux du midi,
int ce génie et rampant et hardi
ur réussir, tout paraît légitime.
ıdrai jamais à ce degré sublime
: l'intrigue, et, d'excès en excès,
in le public d'absoudre ses succès.
bientôt les taches d'une vie
.at des honneurs éclipse l'infamie :
ıisser au rang des intrigans obscurs,
on courage aux affronts les plus durs,
:hez un grand à d'indignes services,
er de débauche, et valet de ses vices;
ir peut-être, au métier du traitant,
ice gagé d'un fripon important;
ɔn profit quelque riche province,
er sous lui dans les trésors du prince,
r de soi-même un trop lâche mépris
re son honneur, et le vendre à ce prix.

L'INTRIGANT.

beaux discours, daignez enfin m'apprendre
us êtes bon.

LE PROVINCIAL.

Et vous, daignez m'entendre.
Né sans ambition, je n'ai pas dû penser
Qu'au grand art de l'intrigue il fallût m'exercer:
A de plus doux talens, bienfaits de la nature,
J'ai consacré mon temps, mes soins et ma culture;
Et mon esprit, orné d'un utile savoir,
N'a pas trompé, je crois, ma peine et mon espoir.
Mais que sert la science en province ignorée,
De la gloire qu'elle aime à jamais séparée?
Cest ici que l'esprit peut briller au grand jour;
Ici tous les talens ont choisi leur séjour.
Je sais, dans la carrière où la gloire m'invite,
Quels sentiers épineux retardent ma poursuite.
Mais vous, apprenez-moi quel arrêt, quel secours
Me peuvent aplanir le chemin où je cours.

L'INTRIGANT.

Croyez-moi, vous semez en un champ bien stérile:
Pour un qui réussit j'en vois échouer mille;
Et puisque la Fortune a pour vous peu d'appas,
Vous courez un chemin qu'elle fuit à grands pas.
L'hôpital est tout près du temple de Mémoire.
Mais, que me parlez-vous de science et de gloire!
Les beaux esprits du jour, moins savans que jamais,
Se moquent de la gloire, et briguent les succès.
Vous méprisez l'intrigue, et c'est là leur science.
Instruits à cette école, et pleins d'expérience,

: ont vu que le monde estime le savoir,
›n pas autant qu'il vaut, mais qu'il se fait valoir;
ıe souvent par cet art l'esprit le plus frivole
ı prônant son génie est cru sur sa parole,
. que dans tout métier l'homme habile et sensé
r l'adroit charlatan fut toujours éclipsé.
un garde son mérite, et l'autre vend sa drogue:
·tit a la science, et Mesmer a la vogue;
ıynal est plus vanté que le sage Mabli;
: l'éloquent Rousseau languissait dans l'oubli,
ındis qu'à d'Alembert des rois, de nouveaux mages,
ɜnaient, guidés par l'Ourse (1), apporter leurs hommages.
.ns l'intrigue, en un mot, le mérite aujourd'hui,
ɜl qu'un faible arbrisseau, va ramper sans appui.
armontel ne craint plus le sort de Bélisaire;
ais j'ai vu Malfilâtre expirer de misère.
ɜ savoir eut son prix dans les siècles passés.
evenez intrigant, vous en saurez assez:
e talent le plus sûr est celui des cabales.
Le Parnasse est en proie à deux sectes rivales:
'une, éparse et sans chefs, sans crédit, sans honneurs,
ombat pour le vieux goût et pour les vieilles mœurs;
'autre, unie, en public, d'intérêts unanimes,
ur les mœurs de son siècle a réglé ses maximes;

---

(1) L'Ourse, constellation du Nord. Allusion à l'étoile qui con-
ıisit les trois Mages.

Et, de nos passions orateurs complaisans,
Leurs dogmes ont séduit de nombreux partisans;
La ligue chaque jour croît et se fortifie:
Leur cri de ralliement c'est la philosophie.
Ce mot tient lieu de tout; on n'est rien sans ce mot:
Ou l'on est philosophe, ou bien l'on n'est qu'un sot;
Et le meilleur écrit n'est qu'une rapsodie,
A moins d'être timbré par l'Encyclopédie.
Marchez sous sa bannière, et pour vous signaler
Dans sa jeune milice allez vous enrôler:
Aimez ou haïssez, au gré de votre secte;
Diffamez la vertu qui lui sera suspecte;
Et si l'on vous prescrit de trahir l'amitié,
Soyez ingrat sans honte, et traître sans pitié.
Il faudra, j'en conviens, louer avec bassesse;
De Diderot lui-même admirer la sagesse;
A l'égal de Plutarque exalter d'Alembert,
Et lire, qui pis est, les vers de Saint-Lambert.
Mais, pour récompenser ce courage héroïque,
On pourra vous renter d'un legs philosophique;
Car la philosophie instruit ses protecteurs
A devenir un jour de zélés testateurs.
On pourra bien encor, par faveur clandestine,
Sur un prix de vertu fonder votre cuisine.
Si vos écrits nouveaux, par un rare bonheur,
Obtiennent du bûcher le scandaleux honneur,
Plus brillant qu'un phénix qui renaît de sa cendre,
L'éclat de votre nom va partout se répandre:






Les cent voix du parti, célébrant ce succès,
Vont prôner vos écrits, pourvu qu'ils soient mauvais.
Chacun chez les dévots s'empresse à vous produire;
Chacun cherche à vous voir, et non pas à vous lire;
On vous vante au ministre, et surtout aux commis;
Jusques en Sibérie on vous fait des amis.
Pour comble de bonheur, on vous présente aux dames,
Car un livre proscrit touche leurs belles âmes;
Et les sages du jour, aussi galans que nous,
Vont dans l'art d'intriguer s'instruire à leurs genoux.
Elles gouvernent tout, les plaisirs, les affaires,
Et le sceptre des arts orne leurs mains légères :
Elles font les succès; l'écrit le mieux prôné
Vient toujours de l'auteur qu'elles ont couronné.
Tel s'est vu rebuté des filles de Mémoire,
A qui d'autres faveurs ont dispensé la gloire;
Et le gentil Bernard, des belles si fêté,
S'il n'eût fait que des vers, eût été moins vanté.
Les grâces de la cour s'obtiennent chez Ismène;
Le Louvre a ses élus qui se font chez Climène;
Nos sages par Doris sont meublés galamment;
La sensuelle Églé les nourrit largement.
Tout abbé philosophe est cher à nos actrices:
Nous avons vu Guimar donner des bénéfices.....
Mais je n'entrepreuds pas de présenter ici
Tout l'art de la cabale à vos yeux éclairci.
On ne devine point, en courant dans le monde,
D'un art si compliqué la doctrine profonde.

Pour vous initier dans cet obscur secret,
Allons chez M***, ou bien chez Condorcet.

LE PROVINCIAL.

Non. Je vous avoûrai d'une bouche hardie
Que je suis incrédule à l'Encyclopédie;
Et lorsqu'à ne rien croire on met sa vanité,
On peut me pardonner mon incrédulité.
S'il faut, pour mériter un beau brevet de sage,
Des brigues, des complots faire l'apprentissage;
Si la philosophie est un art intrigant,
Et le sage à la mode un sophiste arrogant,
Je n'ai point, dieu merci, la foi philosophique:
Je ne suis point pourvu d'un talent empirique;
J'aspire à des succès que je puisse avouer,
Et je veux qu'on m'estime avant de me louer.
Il est, il est encor des âmes élevées,
Aux sources de l'honneur dès l'enfance abreuvées:
En dépit de l'intrigue il est des protecteurs,
Du mérite orphelin honorables tuteurs.
Nos Muses trop long-temps ont langui sans Mécène;
Mais sous Louis-Auguste on retrouve un Vergène.
D'Estaing, ressuscitant l'amour des grands exploits,
Du feu de sa valeur enflammera ma voix:
Penthièvre, à mon génie inspirant un saint zèle,
Des plus pures vertus m'offrira le modèle:
Instruit par d'Ormesson, Malsherbe et Rosambo,
De l'intègre équité je ferai mon flambeau:

t Buffon m'apprendra par quel essor sublime
e soi-même on s'élève à la publique estime.
qui cherche la gloire il faut de tels secours :
oilà sous quels drapeaux je veux marcher toujours.
a sagesse et l'honneur, éclairant mes ouvrages,
rigueront seuls pour moi de si nobles suffrages ;
t, laissant au sophiste et cabale et prôneurs,
: serai du parti des vertus et des mœurs.
dieu. Je vous prédis ( toute Muse est prophête ),
ue les premiers lauriers qui couvriront ma tête
'y seront pas posés des mains de Saint-Lambert.

L'INTRIGANT.

t moi je vous prédis le destin de Gilbert (1).

CLÉMENT ( de Dijon. )

---

(1) Mort à l'Hôtel-Dieu.

# LAÏS ET DIOGÈNES.

LAÏS.

Oui, le voilà captif : il contemple sa chaîne.
Caché, pour être vu, dans son fameux tonneau,
Qu'avec joie il saisit le prétexte nouveau
D'étaler son orgueil et d'exhaler sa haine!
Quel démon, pour me tourmenter,
Amène ici ce Diogènes ?
Il me vit dans Corinthe, il me vit dans Athènes,
Souveraine des cœurs que je voulais dompter,
Et dans mes fers encor je n'ai pu l'arrêter !
Je veux être l'écueil de sa fausse sagesse :
Il manque à mon bonheur de troubler son repos.
N'ai-je donc pas soumis tant d'austères héros
Dont la vertu vantée imposait à la Grèce ?
De philosophie hérissé,
Ce cynique est farouche, et non pas insensible ;
Il ne faut que saisir le faible déguisé
Par où son cœur est accessible.
Parlons : ce tigre altier, qui prit soin de s'armer
Contre la volupté douce, tendre, durable,
N'attend peut-être, pour aimer,
Que l'espoir séduisant de me paraître aimable.
Tu vois quel cœur je prétends captiver,

O Vénus ! si sur moi tes grâces répandues
Couronnent le projet que je veux achever,
Je te consacre les statues
Que Corinthe à ma gloire a pris soin d'élever.

DIOGENES.

C'est vous, Laïs ! eh bien ! toujours la même ivresse !
Toujours en spectacle à la Grèce !
Vous vous applaudissez d'enchaîner sous vos pas
Un peuple efféminé que votre art seul engage.
Combien de ces captifs ne valent même pas
L'éclat d'un si sot esclavage !

LAÏS.

Si de pareils amans prétendent me charmer,
On sait quel prix j'attache à tous leurs sacrifices.
C'est par mépris pour eux que je m'en fais aimer.
J'aime à voir leur orgueil, jouet de mes caprices,
Se plaindre, s'abuser, espérer, supplier ;
Et, loin de m'applaudir d'un triomphe semblable,
Je rougirais de leur paraître aimable,
S'il était un autre art pour les humilier.

DIOGÈNES.

Non, non, vous n'êtes point, grâce à votre folie,
Altière, méprisante avec impunité :
C'est vous, Laïs, c'est vous qu'un amant humilie,
S'il aime faiblement ou rentre en liberté.
Dans la fureur de plaire un peu d'incertitude

Vous tourmente en secret, vous coûte des soupirs :
Vous avez des amans toute l'inquiétude,
Et n'éprouvez point leurs plaisirs.

LAÏS.

Contre ce beau portrait, injuste et satirique,
On devrait se mettre en fureur.
Quel est de votre esprit l'ascendant séducteur !
Il mêle un certain charme aux traits dont il nous pique.
On ne s'en prend qu'à votre humeur :
On ne peut vous haïr.

DIOGÈNES.

L'agréable réplique !
Un fat y donnerait. Voilà de votre esprit
L'artificieuse souplesse :
D'une vérité qui vous blesse
On ne dirait pas qu'il s'aigrit ;
Mais ce courroux, qu'il dissimule,
Présente aux gens, avec habileté,
Une louange ridicule,
Qui vous venge bien mieux qu'un discours emporté.
Parlons de votre gloire. A la fête nouvelle,
Vous avez enchanté le prêtre de Cybèle :
Ce triomphe est rare et flatteur.
Il vient donc chaque jour, ce galant vénérable,
Implorer de vos yeux un regard favorable ?
Car ce grand sacrificateur,
Grâce au renoncement qu'exige sa déesse,

Un regard est pour lui la dernière faveur.
Que je voie à vos pieds ce héros de tendresse.

LAÏS.

Si vos esprits sont réjouis
D'un théâtre fécond en ridicules scènes,
Peut-être le tonneau du fameux Diogènes
Vaut bien le palais de Laïs.

DIOGÈNES.

Vous me payez comptant : que rien ne vous retienne.
J'éclairai vos défauts, vengez-vous aujourd'hui :
Charmé de découvrir la déraison humaine,
Sans en aller chercher l'exemple dans autrui,
J'aime autant rire de la mienne.

LAÏS.

Si vous parlez avec sincérité,
Vous devez trouver en vous-même
Bien des ressources de gaîté.

DIOGÈNES.

A merveille ! voilà le ton où je vous aime.

LAÏS.

C'est sans effort d'esprit. Dites-moi franchement,
Lorsqu'Alexandre avec empressement
Vous prévint, voulut vous connaître,
D'où vient ce brusque accueil que vous fîtes paraître?
Entre nous, ce ne fut que fausse vanité.
Votre orgueil se sentit flatté

D'imposer à l'Asie en insultant son maître.

DIOGÈNES.

Tout bien examiné, cela pourrait bien être :
Oui, je vois ma sottise.

LAÏS.

Un peu trop tard peut-être?

DIOGÈNES.

Sans doute : à ce tyran qui, de fureur épris,
Réduisait par plaisir l'univers à la chaîne,
Je devais délarer la plus mortelle haine :
Je n'ai marqué que du mépris.
Voilà mon tort, un tort que rien ne justifie.

LAÏS.

Le mépris est un don de la philosophie,
Don précieux qu'on vous voit déployer
Avec un naturel extrême.
Ecoutez un moment, vous l'allez employer.

DIOGÈNES.

Quel en sera l'objet?

LAÏS.

Moi.

DIOGÈNES.

Vous?

LAÏS.

Oui, moi, moi-même.

DIOGÈNES.

Non : cette fausse gloire où tendent tous vos vœux,
Ce besoin d'inspirer un délire amoureux,
Ecueil de votre esprit, d'ailleurs fort estimable,
Non, Laïs, connaissez-moi mieux,
Cet excès vous rend à mes yeux
Ridicule, il est vrai, mais non pas méprisable.

LAÏS.

Vous ne m'observez jusqu'ici
Que par le côté favorable.
Si l'ambition d'être aimable
Contre moi vous prévient ainsi,
Votre mépris va bientôt se répandre,
Armé des plus cyniques traits.
Laïs...

DIOGÈNES.

Eh bien?

LAÏS.

Ressent un amour bien plus tendre
Qu'elle ne l'inspira jamais.

DIOGÈNES.

Laïs aimer ! Laïs nous berce d'un beau conte !

LAÏS.

J'aime ; c'est peu d'aimer : pour accroître ma hont
Représentez-vous bien, dans le choix que j'ai fait
( Ou plutôt qu'un destin funeste m'a fait faire )
L'objet le moins formé pour plaire :
Il faut l'avoir connu pour s'en faire un portrait.

DIOGÈNES.

Vous allez de Psyché renouveler l'histoire :
Les plus charmans mortels l'aimèrent vainement ;
Et l'Amour, qui s'était réservé la victoire,
Pour la surprendre mieux, n'annonça qu'un serpent.

LAÏS.

Non, je suis réservée à de plus tristes chaînes ;
Sous ce monstre aujourd'hui l'amour n'est point caché.

DIOGÈNES.

Eh ! quel est-il enfin, ce monstre ?

LAÏS.

Diogènes.

DIOGÈNES.

Ma foi, j'en suis la dupe, et n'en suis point fâché.

LAÏS.

Non : tout n'est que trop vrai dans l'aveu qui m'échappe ;
J'aime, et de cet amour la déraison me frappe :
Car enfin avec vous on dit la vérité.
Autant que votre esprit, dans l'univers vanté,
De la plus haute estime éminemment s'empare,
Autant par cette estime entraînée en un jour,
A vous livrer un cœur qui croyait fuir l'amour,
Le travers est le plus bizarre.

DIOGÈNES.

J'aurais dû le prévoir ; ce mélange affecté
De critique, d'encens, d'art, d'ingénuité,
M'annonçait quelque plan de singulière espèce :

C'était là le prologue, et vous jouez la pièce :
Le comique m'en plaît beaucoup, en vérité.

LAÏS.

Que votre injustice est extrême !
Mais elle me fait grâce. Oui, ne me croyez pas ;
Défendez-moi contre moi-même.
Vainement dans mon cœur excitant des combats,
Par les critiques traits que vous venez d'entendre,
J'ai voulu vous aigrir ; j'ai cru le mieux défendre,
Ce cœur. Oui, par pitié, que tout votre mépris
De l'aveu que je fais soit constamment le prix ;
Car enfin un rayon d'espérance flatteuse,
Pour jamais, je le sens, me tiendrait dans vos fers :
Avec ce peu d'espoir, je serais trop heureuse
D'aller vivre avec vous dans le fond des déserts.

DIOGÈNES.

Laïs veut m'enlever dans le char de sa gloire ?
Le groupe sera beau : quel trait dans mon histoire !
Et cependant je n'y puis consentir.
Peut-on être tenté d'une fausse victoire,
Qui finit par un repentir ?

LAÏS.

Un refus sérieux ! La bonne extravagance !...
Si dans les doux aveux que je viens d'employer,
Ton orgueil a trouvé la moindre vraisemblance,
Ton orgueil n'est qu'un sot, tu ne peux le nier.

MONCRIF.

# LE POÈTE ET SA MUSE.

LE POÈTE.

Oui, le reproche est juste, et je sens qu'à mes vers
La rime vient toujours se coudre de travers.
Ma Muse vainement du nom de négligence
A voulu décorer sa honteuse indigence;
La critique a blâmé son mince accoutrement.
Travaillez, a-t-on dit, et rimez autrement.
Docile à ces leçons, corrigez-vous, ma Muse,
Et changez en travail ce talent qui m'amuse.

LA MUSE.

De l'éclat des lauriers subitement épris,
Vous n'abaissez donc plus qu'un regard de mépris
Sur ces fleurs que jadis votre goût solitaire
Cueillait obscurément dans les bois de Cythère?

LE POÈTE.

Non; je reste à Cythère, et je ne prétends pas
Vers le sacré coteau tourner mes faibles pas.
Dans cet étroit passage, où la foule s'empresse,
Dois-je aller augmenter l'embarras et la presse?
Ma vanité n'a point ce projet insensé.
A l'autel de l'Amour, par moi trop encensé,
Je veux porter encor mes vers et mon hommage;
Des refus d'Apollon l'Amour me dédommage.

LA MUSE.

Eh! faut-il tant de soins pour chanter ses plaisirs?
Déjà je vous prêtais de plus sages désirs.
J'ai cru qu'abandonnant votre lyre amoureuse,
Vous preniez de Boileau la plume vigoureuse.
C'est alors que l'on doit, par un style précis,
Fixer l'attention du lecteur indécis,
Et, par deux vers ornés d'une chute pareille,
Satisfaire à la fois et l'esprit et l'oreille.
Mais, pour parler d'amour, il faut parler sans art;
Qu'importe que la rime alors tombe au hasard,
Pourvu que tous vos vers brûlent de votre flamme,
Et, de l'âme échappés, arrivent jusqu'à l'âme?

LE POÈTE.

Quel fruit de vos conseils ai-je enfin recueilli?

LA MUSE.

Je vois que, dans Paris assez bien accueilli,
Vous avez du lecteur obtenu le sourire.

LE POÈTE.

Le Pinde à cet arrêt n'a pas voulu souscrire.
Peut-être on a loué la douceur de mes sons,
Et d'un luth paresseux les faciles chansons;
L'indulgente beauté, dont l'heureuse ignorance
N'a pas du bel esprit la dure intolérance,
A dit en me lisant: Au moins il sait aimer;
Le connaisseur a dit: Il ne sait pas rimer.

LA MUSE.

Te fit-on ce reproche, aimable Deshoulière,
Quand un poëte obscur, d'une main familière,
Parcourait à la fois ta lyre et tes appas,
Et te faisait jouir du renom qu'il n'a pas?
Chaulieu rimait-il bien quand sa molle paresse
Prêchait à ses amis les dogmes de Lucrèce?
A-t-on vu du Marais le voyageur charmant
De la précision se donner le tourment?
La Muse de Gresset, élégante et facile,
A ce joug importun fut parfois indocile:
Et Voltaire, en un mot, cygne mélodieux,
Qui sut le mieux parler le langage des dieux,
Ne mit point dans ses chants la froide exactitude
Dont la stérilité fait son unique étude.

LE POÈTE.

Il est vrai; mais la mode a changé de nos jours:
On pense rarement, et l'on rime toujours.
En vain vous disputez; il faut être, vous dis-je,
Amant quand on écrit, auteur quand on corrige.

LA MUSE.

Soit; je veux désormais, dans mes vers bien limés,
Que les ris et les jeux soient fortement rimés;
Je veux, en fredonnant la moindre chansonnette,
Au bout de chaque ligne attacher ma sonnette.
Mais ne vous plaignez point si quelquefois le sens,
Oublié pour la rime...

LE POÈTE.

Oublié, j'y consens.
D'un scrupule si vain vous ferait-on un crime,
Appauvrissez le sens pour enrichir la rime.
Trésorier si connu dans le sacré vallon,
Approche, Richelet, complaisant Apollon,
Et, des vers à venir magasin poétique,
Donne-moi de l'esprit par ordre alphabétique.
Quoi! vous riez?

LA MUSE.

Je ris de vos transports nouveaux.
Courage, poursuivez vos aimables travaux.

LE POÈTE.

Ce rire impertinent vient de glacer ma verve.

LA MUSE.

Qu'importe? Richelet tiendra lieu de Minerve.

LE POÈTE.

Rimez mieux.

LA MUSE.

Je ne puis.

LE POÈTE.

Ne rimez donc jamais.

LA MUSE.

Je le puis encor moins.

LE POÈTE.

Taisez-vous.

LA MUSE.

Je me tais.

PARNY.

# LES JOURNAUX,

## LES AFFICHES ET LA FLATTERIE.

---

PHILALÈTE.

Sans mentir, *la Décade* est un livre charmant.

CLÉON.

Ha, ha! vous en parlez comme un auteur content.
A-t-on dans ce journal, d'une plume indulgente,
De votre in-octavo recommandé la vente,
Et par hasard en poche auriez-vous cet extrait?
Allons, point de façons, mon cher; me voilà prêt:
Supprimez avec moi ces longs préliminaires
Que je connais un peu, comme tous nos confrères;
Et, d'un air composé, d'un ton modeste et doux,
Vous-même lisez-moi le bien qu'on dit de vous.

PHILALÈTE.

Non, je n'ai rien en poche; et vous devez bien croire
Que jamais....

CLÉON.

Faites mieux; dites-le de mémoire.
Un journal porte un livre à la postérité;
L'auteur prône, à son tour, celui qui l'a vanté:
C'est juste. Récitez tout ce qu'ont dit du vôtre
Quatre ou cinq complaisans, sur la foi l'un de l'autre;

A vos demi-succès leurs efforts n'ont pas nui :
On a bien de la peine à percer aujourd'hui.
Il faut, puisque la gloire est votre unique envie,
Faire venir l'adresse au secours du génie.

PHILALÈTE.

Quand on aime la gloire, il faut la conquérir :
Qui surprend un éloge est forcé d'en rougir.
Loin de moi cette intrigue et tout petit manége !
On méprise le nain que son pareil protége ;
Mais l'homme libre et fier, dans ses travaux constans,
Compte sur ses efforts, la critique et le temps.

CLÉON.

Fort bien : sincère ou non, j'aime cette morale,
Quoique en vers ampoulés votre Muse l'étale.
Quel auteur cependant n'éprouve un peu d'orgueil
Lorsqu'en se promenant il lit, du coin de l'œil,
Les placards affichés sous un brillant portique,
Où, parmi les romans, les bals, la politique,
Son ouvrage annoncé figure avec honneur
A côté de ce rob que nous vend Laffecteur ?
Vous froncez le sourcil.

PHILALÈTE.

Non; je vous abandonne
Ceux qu'atteint de ce trait votre gaîté bouffonne ;
Ces rimeurs qu'un placard annonce à l'univers,
Et qui comme un décret font proclamer leurs vers.

ıi se fait afficher n'a pu se faire lire.
ıx badauds attroupés un placard semble dire :
Dépêchez-vous, messieurs, et courez chez Meslant;
Il n'en a pas pour tous.» Ou bien, d'un air dolent :
Passant, prenez pitié du destin des poëtes,
Et, de grâce, au libraire allez payer mes dettes. »
uelle honte de voir, à côté de nos lois,
côté du récit des plus brillans exploits,
e nom d'un perruquier, ou d'un auteur frivole,
us vanté qu'un vainqueur de Fleurus ou d'Arcole!
ui peut être flatté d'afficher aujourd'hui
n honneur à côté de l'opprobre d'autrui?
un se plaint au public d'un soufflet qu'il avoue :
eux cuistres ignorés, se renvoyant la boue,
ı salissent nos mœurs : l'empirique effronté
ouvre de son placard Molière révolté :
Usure au triple front, affichant le scandale,
se outrager les lois, le pauvre, la morale :
t je m'attends à voir nos modernes Laïs
fficher quelque jour leur demeure et leur prix.

CLÉON.

quoi tend ce discours? à quel propos, de grâce?
e tableau satirique est-il traduit d'Horace?

PHILALÈTE.

on; car quel âge a vu, dans sa perversité,
e ridicule excès de sotte vanité?

CLÉON.

Mais d'où vous vient enfin cet accès d'humeur noire?
Puisque vous écrivez, vous recherchez la gloire.
D'autres, en y courant, se trompent de chemin :
Qu'importe? soyez juste, et n'allez pas en vain,
Lorsque tout à votre aise on vous permet d'écrire,
Exiger que l'on n'ait des yeux que pour vous lire.
Que n'avez-vous paru depuis quelques vingt ans!
On eût parlé de vous : c'était là le bon temps!
De l'abbé Fontenai la gazette timide,
Grâce à la pension encore plus aride,
A peine en huit grands jours avait pour aliment
Le renvoi d'un ministre, un mot du parlement,
Ou le petit orgueil d'un noble de province,
Traîné pour mille écus par les chevaux du prince.
Mais, en revanche, alors le *Mercure* et Fréron,
Même en vous critiquant vous auraient fait un nom.
Le public, ennuyé d'une paix éternelle,
Aimait au moins à voir les auteurs en querelle :
Un petit bavardin, griffonnant tous les jours,
Répandait les bons mots, les vers, les calembourgs;
Pour ne pas les savoir il n'était point d'excuses,
Et nous lisions encor les *Almanachs des Muses*.
Mais quand la Liberté, relevant ses drapeaux,
Va réveiller Brutus dans la nuit des tombeaux;
Quand le Tibre, gonflé du sang de nos Alcides,
L'Adige et l'Eridan, libres et plus rapides,

[u'aux sables du Nil entraînant à la fois
casques des héros et les sceptres des rois;
nd la France commande au monde, à la victoire,
ıar tant de malheurs achète tant de gloire,
mi tous ces débris, ces trônes renversés,
crimes, ces exploits, l'un par l'autre effacés,
ous ces noms fameux que la gloire répète,
sez-vous que pour vous elle ait une trompette?
t-il, pour vous garder un coin du *Moniteur*,
'e brusquer un siége ou taire un orateur?
ı, non; quand chaque jour de ses presses rapides
mensonge imprimé sort en feuilles humides,
ersement ému, chacun, d'un œil ardent,
rche sur ce papier l'article qu'il attend.
'ateur des cafés, dont l'esprit prophétique
Sarmate enchaîné rend son audace antique,
rouve tous ses plans dans les traités divers,
la carte à la main, partage l'univers;
de Paris guidant nos soldats vers l'Euphrate,
nourrit de la manne, et débarque à Surate.
s le chaume rustique un vieillard vertueux
ses jeunes enfans fait suspendre les jeux,
d'un double cristal aidant sa faible vue,
les exploits d'un fils à son épouse émue.
son comptoir avare un usurier ingrat
cule, en souriant, les pertes de l'état;
e triste rentier, que la faim décolore,
nande si demain il doit dîner encore.

Pensez-vous que, parmi tant d'intérêts divers,
Un seul de ses lecteurs cherche vos petits vers ?
Quittez plutôt vous-même un espoir trop crédule ;
Ou, si rien ne guérit la fièvre qui vous brûle,
Si, malgré notre humeur affrontant nos mépris,
Vous voulez nous forcer à lire vos écrits,
Sachez du moins, sachez, en politique habile,
Donner à votre Muse un protecteur utile.
Il faut à votre gloire intéresser les grands :
Louez-les ; à leur tour ils loûront vos talens ;
Et quand l'austérité d'une vertu rigide
Leur ferait dédaigner un éloge sordide,
Vous verriez les flatteurs, toujours ingénieux,
Sans estimer vos vers, les citer devant eux,
Ou, dans un coin vantant les doux fruits de vos veilles,
En chatouiller de loin leurs superbes oreilles.

PHILALÈTE.

Qui, moi ! que je m'abaisse à ces lâches détours !
Que ma Muse si fière apprenne l'art des cours !
Que j'aille, corrupteur des mœurs de ma patrie,
Relever les autels qu'ornait l'idolâtrie !
Non. Le vrai magistrat, chez les républicains,
Doit remettre un pouvoir qu'il reçut de leurs mains ;
Qu'il rentre parmi nous, et que sa conscience
Dans le bonheur public trouve sa récompense.
Secondons leurs efforts : plaignons ces magistrats
D'être assiégés toujours de flatteurs et d'ingrats ;

Excusons leurs erreurs : comme nous ils sont hommes :
Respectons leur pouvoir, mais sachons qui nous sommes.
Est-ce au fier nourrisson des neuf savantes Sœurs
D'aller encourager et grossir les flatteurs ?
Si son vers immortel parvient au dernier âge,
Que la postérité confirme son suffrage.
Songez combien de grands, qui se virent bénir,
Craindraient de comparaître aux yeux de l'avenir !
Chantons la liberté, les lois, les arts, la gloire ;
Des bienfaiteurs du monde illustrons la mémoire ;
Sous la pourpre et la bure adorons les vertus.
On peut louer un grand, mais quand il ne l'est plus.

CLÉON.

Soit; j'aime ce ton noble, et de votre méthode
Puissiez-vous seulement faire venir la mode !
Je vous comprends ; je vois sous ces beaux sentimens
Que votre Muse craint de risquer son encens ;
Et qu'un flatteur gagé peut un jour voir la sienne
Avec le protecteur s'embarquer pour Cayenne.
Vous êtes plus prudent : eh bien ! ne louez pas ;
Mais puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Sachez mettre à profit cette vertu rigide :
Plus d'un chemin, dit Pope, à la gloire nous guide.
Je vous réponds au moins de la célébrité ;
Et c'est beaucoup déjà que de se voir cité.
Trop libre pour ramper, assez franc pour médire,
Menacez l'univers du fouet de la satire :

Sifflant les sots écrits, et censurant les mœurs,
Faites rire le monde, et pâlir les auteurs.

PHILALÈTE.

Que me conseillez-vous?

CLÉON.

D'aiguiser votre style.
Il faut se faire lire, et c'est le difficile:
Ce siècle philosophe aime assez peu les vers;
Pour réveiller son goût, frondez tous ses travers.

PHILALÈTE.

Ses travers? à quoi bon? Vain censeur de notre âge,
Je passerais pour fou sans le rendre plus sage;
Et j'aurais, en semant d'inutiles bons mots,
Contre l'horreur publique échangé mon repos.

CLÉON.

Ah! que ne parliez-vous! il fallait me le dire:
Vous vouliez vivre en paix? Eh! cessez donc d'écrire.
Poëtes, magistrats, artistes ou guerriers,
Jamais impunément n'ont conquis les lauriers.
Eh! quel temps, quel pays a donc vu, je vous prie,
Gloire, paix et bonheur marcher de compagnie?

DARU.

# SERVANTE MAITRESSE.

---

La Rime, holà, la Rime? Holà, la Rime, holà!
La Rime, ici... J'enrage. Ah! maudite servante!
Voyez si d'aujourd'hui la friponne viendra!...
Malheureuse! veux-tu... Mais rien ne l'épouvante;
Et quand je m'égosille elle est peut-être là
Qui rit en tapinois, et fait la sourde oreille.
Que maudit soit le jour où l'on me conseilla
De prendre à mon service une fille pareille!
J'ai beau crier, gronder, supplier, menacer,
    Elle n'en croit que son caprice;
Et pour mettre le comble à cet affreux supplice,
Je ne saurais la voir, et ne puis m'en passer.
Mais il est temps enfin que tout ceci finisse,
Et je suis las de voir qu'on me ballotte ainsi :
Pour la dernière fois je vais... Ah! la voici.
Pourquoi, depuis une heure au moins que je t'appelle...
— Vraiment, si j'accourais à tous vos mandemens....
Mais je serais sur pied, je pense, à tous momens.
Souvent vous m'appelez pour une bagatelle,
Pour quelque billet doux à madame une telle,
Dont jamais on ne peut découvrir le logis,
Pour des chansons... Enfin, vous m'obligez de dire
Des choses dont parfois moi-même je rougis;

Vous me faites mentir, extravaguer, médire...
— Ce que tu dis est faux ; mais quand il serait vrai,
Qu'importe ? c'est à toi d'obéir en silence.
— Oh ! quand il me plaira, monsieur, j'obéirai.
— Mais voyez un peu l'insolence !
— C'est ce dont avec moi vous êtes convenu.
-Comment ? -De mon humeur je n'ai point fait mystère,
Et mon maître Boileau vous en a prévenu.
« Cette fille, a-t-il dit, est un peu volontaire ;
» On fait pour l'appeler des efforts superflus :
» D'elle-même elle vient quand on n'appelle plus ;
» Dit *oui* pour *non*, babille alors qu'on veut se taire,
» Et quand on veut parler, se tait.
» Voyez, la voulez-vous prendre telle qu'elle est ? »
Vous m'avez prise, eh bien! c'est à vous, s'il vous plaît,
De supporter mon caractère.
— Oh ! puisqu'il est ainsi, sors donc, et de ce pas....
— Qui, moi ? Vous plaisantez. —Je ne plaisante pas ;
Sors, te dis-je ; chez moi je veux être le maître.
—Je ne sortirai point.—Quoi, maraude!...—Tout doux ;
Malgré vous et vos dents je resterai chez vous.
Priez-moi de rester, je sortirai peut-être.
—Reste donc; mais du moins sois plus docile..-Adieu.
— Elle a ma foi tenu parole :
Mais de bon cœur je m'en console,
Ou plutôt j'en rends grâce à Dieu.
Je vais donc désormais, sans débat, sans querelle,
Vivre seul !... Si j'allais par hasard m'ennuyer...

ette Rime était drôle, et savait m'égayer;
lle prenait sans cesse une forme nouvelle :
m caprice parfois me désolait... Mais, quqi !
hez une fille enfin est-ce donc un grand crime?
éjà je bâille...Ah! ah! ne vois-je pas la Rime?
Eh! oui, c'est moi. Je t'aime: allons, réjouis-toi;
ais ne m'appelle plus, mon cher maître; attends-moi.

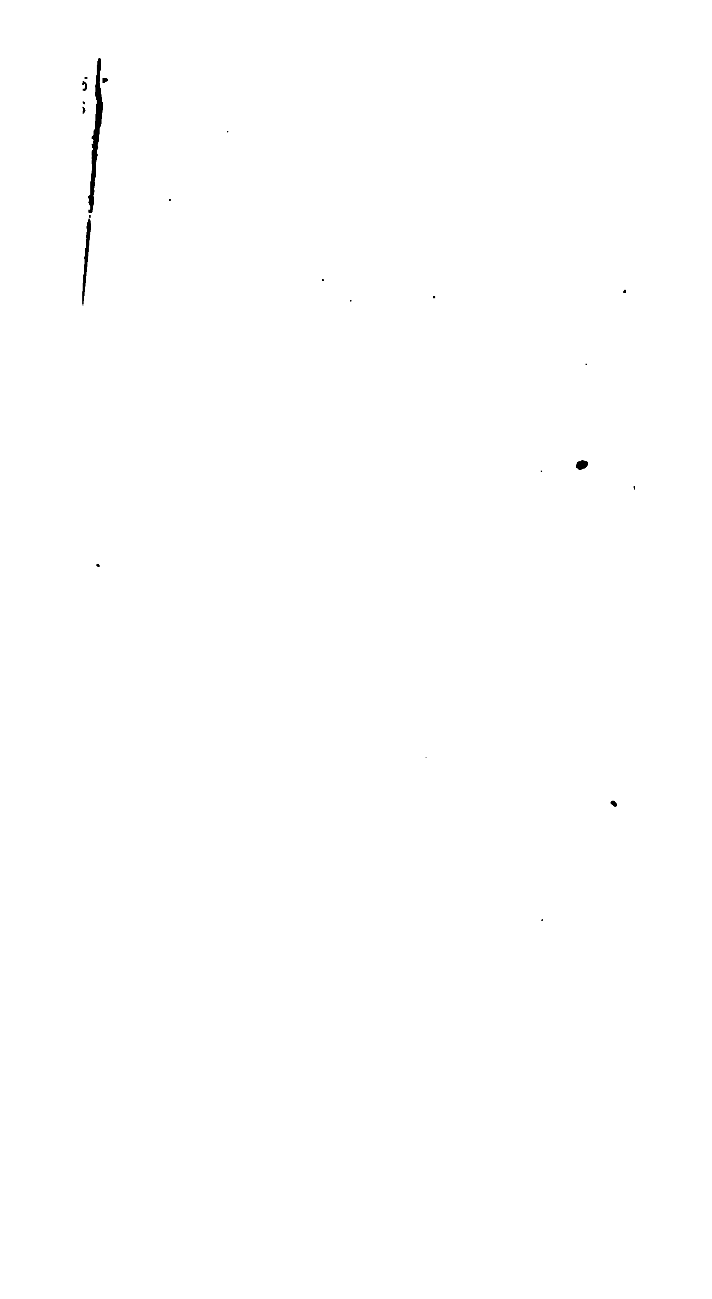
COLLIN-D'HARLEVILLE.

---

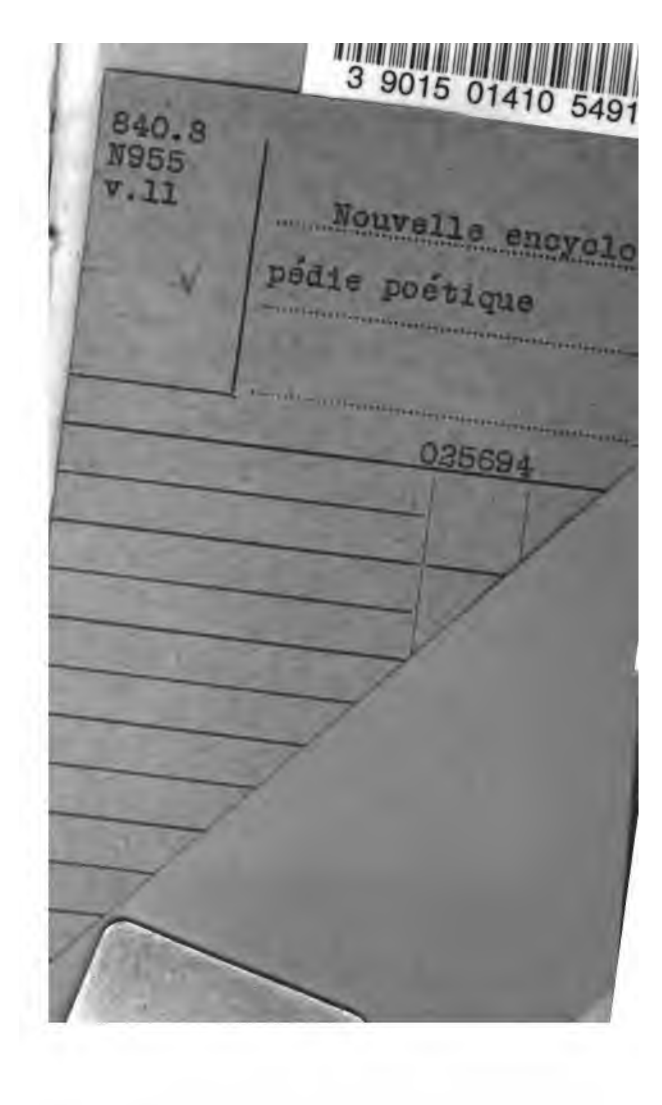
# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE XI.e VOLUME.

FIN DE LA TABLE.






3 9015 01410 5491
840.8
N955
v.11
Nouvelle encyclo
pédie poétique
035694

